

Special
Collect.

QH45

B79

v.10

The B. H. Hill Library

North Carolina State
College



This book was presented by
Fred S. Barkalow

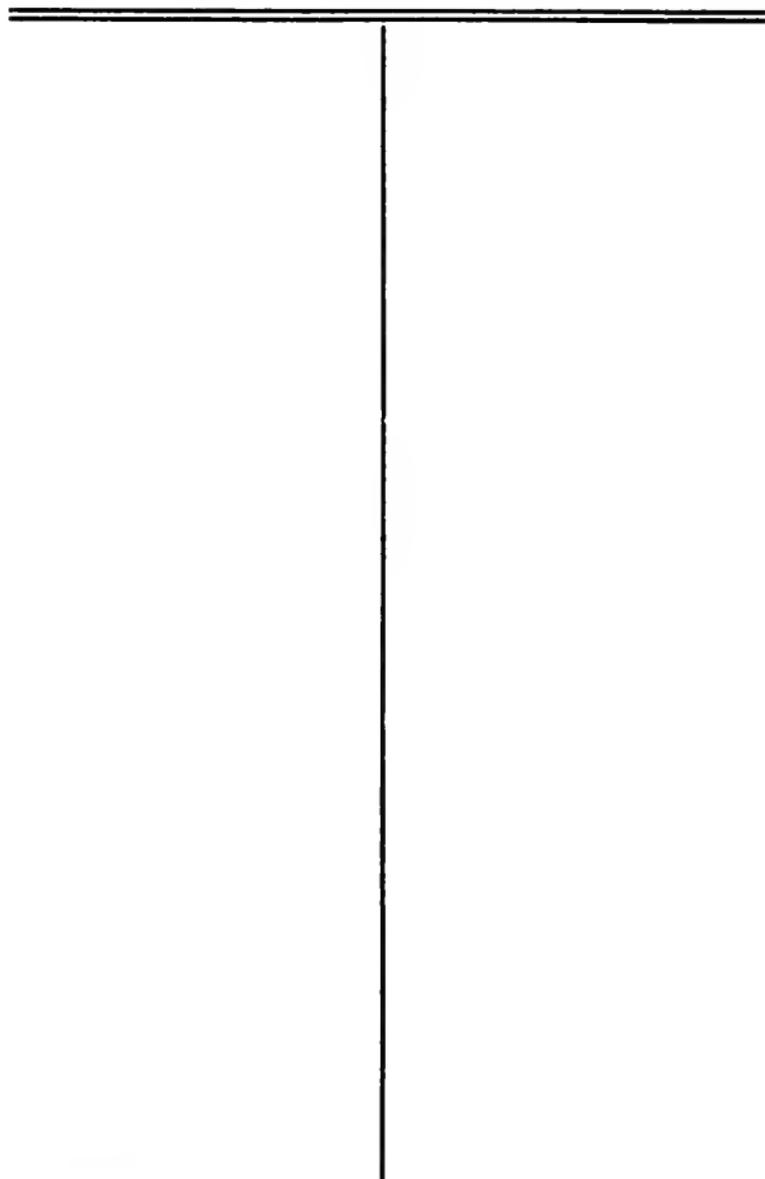
SPECIAL COLLECTIONS

QH45

B79

v.10

**This book must not be taken from
the Library building.**



S. 1244.6.

HISTOIRE
NATURELLE.

Quadrupèdes. Tome VII.

Quadrupèdes, Tome VII.

A



HISTOIRE

NATURELLE,

GÉNÉRALE

ET PARTICULIÈRE,

PAR M. LE COMTE DE BUFFON,
INTENDANT DU JARDIN DU ROI, DE
L'ACADÉMIE FRANÇOISE ET DE CELLE DES
SCIENCES, &c.

Quadrupèdes, Tom. VII.

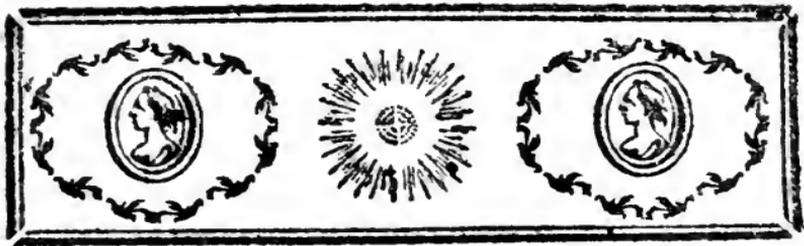


*Assens
Hendri van
C. met. bibl.*

AUX DEUX-PONTS,
CHEZ SANSON & COMPAGNIE.

M. DCC. LXXXVII.





HISTOIRE

NATURELLE.



NOMENCLATURE

DES SINGES.

COMME endoctriner des Écoliers , ou parler à des Hommes , sont deux choses différentes ; que les premiers reçoivent sans examen & même avec avidité l'arbitraire comme le réel , le faux comme le vrai , dès qu'il leur est présenté sous la forme de documens ; que les autres au contraire rejettent avec dégoût ces mêmes documens , lorsqu'ils ne sont pas fondés ; nous ne nous servirons d'aucune des méthodes qu'on a imaginées pour entasser sous le même nom de *Singe* , une multitude d'animaux d'espèces différentes & même très éloignées.

J'appelle *Singe* un animal sans queue , dont

la face est aplatie, dont les dents, les mains, les doigts & les ongles ressemblent à ceux de l'homme, & qui, comme lui, marche debout sur ses deux pieds: cette définition tirée de la nature même de l'animal, & de ses rapports avec celle de l'homme, exclut, comme l'on voit, tous les animaux qui ont des queues, tous ceux qui ont la face relevée ou le museau long, tous ceux qui ont les ongles courbés, crochus ou pointus, tous ceux qui marchent plus volontiers sur quatre que sur deux pieds. D'après cette notion fixe & précise, voyons combien il existe d'espèces d'animaux auxquels on doit donner le nom de singe. Les Anciens n'en connoissoient qu'une seule; le *pithecos* des Grecs, le *simia* des Latins, est un singe, un vrai singe, & c'est celui sur lequel Aristote, Plin & Galien ont institué toutes les comparaisons physiques, & fondé toutes les relations du singe à l'homme; mais ce pithèque, ce singe des Anciens, si ressemblant à l'homme par la conformation extérieure, & plus semblable encore par l'organisation intérieure, en diffère néanmoins par un attribut qui, quoique relatif en lui-même, n'en est cependant ici pas moins essentiel, c'est la grandeur; la taille de l'homme en général est au-dessus de cinq pieds, celle du pithèque n'atteint guère qu'au quart de cette hauteur; aussi ce singe eût-il encore été plus ressemblant à l'homme, les Anciens auroient eu raison de ne le regarder que comme un homoncule, un Nain manqué, un Pigmée capable tout au

Nomenclature des Singes. 7

plus de combattre avec les grues , tandis que l'homme fait dompter l'éléphant & vaincre le lion.

Mais depuis les Anciens , depuis la découverte des parties méridionales de l'Afrique & des Indes , on a trouvé un autre singe avec cet attribut de grandeur , un singe aussi haut , aussi fort que l'homme , aussi ardent pour les femmes que pour ses femelles ; un singe qui fait porter des armes , qui se sert de pierres pour attaquer , & de bâtons pour se défendre , & qui d'ailleurs ressemble encore à l'homme plus que le pithèque ; car indépendamment de ce qu'il n'a point de queue , de ce que sa face est aplatie ; que ses bras , ses mains , ses doigts , ses ongles sont pareils aux nôtres , & qu'il marche toujours debout ; il a une espèce de visage , des traits approchans de ceux de l'homme , des oreilles de la même forme , des cheveux sur la tête , de la barbe au menton , & du poil ni plus ni moins que l'homme en a dans l'état de nature. Aussi les habitans de son pays , les Indiens policés , n'ont pas hésité de l'associer à l'espèce humaine par le nom d'*Orang-Outang* , Homme sauvage ; tandis que les Nègres presque aussi sauvages , aussi laids que ces singes , & qui n'imaginent pas que pour être plus ou moins policé l'on soit plus ou moins homme , leur ont donné un nom propre (*Pongo*) , un nom de bête & non pas d'homme ; & cet orang-outang , ou ce pongo , n'est en effet qu'un animal , mais un animal très singulier , que l'homme ne peut voir sans rentrer en lui.

même, sans se reconnoître, sans se convaincre que son corps n'est pas la partie la plus essentielle de sa nature.

Voilà donc deux animaux, le pithèque & l'orang-outang, auxquels on doit appliquer le nom de *singe*, & il y en a un troisième auquel on ne peut guère le refuser, quoiqu'il soit difforme, & par rapport à l'homme & par rapport au singe : cet animal jusqu'à présent inconnu, & qui a été apporté des Indes orientales sous le nom de *gibbon*, marche debout comme les deux autres, & a la face applatie; il est aussi sans queue: mais ses bras, au lieu d'être proportionnés, comme ceux de l'homme ou du moins comme ceux de l'orang-outang ou du pithèque, à la hauteur du corps, sont d'une longueur si démesurée, que l'animal étant debout sur ses deux pieds, il touche encore la terre avec ses mains sans courber le corps & sans plier les jambes: ce singe est le troisième & le dernier auquel on doit donner ce nom; c'est dans ce genre une espèce monstrueuse, hétéroclite, comme l'est dans l'espèce humaine, la race des hommes à grosses jambes, dite *Saint-Thomas* (a).

Après les singes, se présente une autre famille d'animaux, que nous indiquerons sous le nom générique de *babouin*; & pour les distinguer nettement de tous les autres, nous dirons que le babouin est un animal à

(a) Voyez le discours sur les variétés de l'espèce humaine. Tome V de cet ouvrage.

queue courte, à face alongée, à museau large & relevé, avec des dents canines plus grosses à proportion que celles de l'homme, & des callosités sur les fesses : par cette définition, nous excluons de cette famille tous les singes qui n'ont point de queue, toutes les guenons, tous les sapajous & sagoins qui n'ont pas la queue courte, mais qui tous l'ont aussi longue ou plus longue que le corps, & tous les makis, loris & autres quadrumanes qui ont le museau mince & pointu. Les Anciens n'ont jamais eu de nom propre pour ces animaux; Aristote est le seul qui paroît avoir désigné l'un de ces babouins par le nom de *simia porcaria* (b), encore n'en donne-t-il qu'une indication fort indirecte; les Italiens sont les premiers qui l'aient nommé *babuino*; les Allemands l'ont appelé *bavion*; les François babouin; & tous les Auteurs, qui dans ces derniers siècles ont écrit en latin, l'ont désigné par le nom *papio*; nous l'appellerons nous-mêmes *papion* pour le distinguer des autres babouins qu'on a trouvés depuis dans les provinces méridionales de l'Afrique & des Indes. Nous connoissons trois espèces

(b) *Nota.* Cette dénomination *simia porcaria* qui ne se trouve que dans Aristote, & qui n'a été employée par aucun autre Auteur, étoit néanmoins une très bonne expression pour désigner le babouin: car j'ai trouvé dans des Voyageurs, qui probablement n'avoient jamais lû Aristote, la même comparaison du museau du babouin à celui du cochon; & d'ailleurs ces deux animaux se ressemblent un peu par la forme du corps.

de ces animaux 1^o. le *papion* ou *babouin* proprement dit, dont nous venons de parler, qui se trouve en Lybie, en Arabie, &c. & qui vraisemblablement est le *simia porcaria* d'Aristote. 2^o. Le *mandrill* qui est un babouin encore plus grand que le papion, avec la face violette, le nez & les joues fillonnées de rides profondes & obliques, qui se trouve en Guinée & dans les parties les plus chaudes de l'Afrique. 3^o. L'*ouanderou* qui n'est pas si gros que le papion, ni si grand que le mandrill, dont le corps est moins épais, & qui a la tête & toute la face environnée d'une espèce de crinière très longue & très épaisse; on le trouve à Ceylan, au Malabar & dans les autres provinces méridionales de l'Inde. Ainsi voilà trois singes & trois babouins bien définis, bien séparés, & tous fix distinctement différens les uns des autres.

Mais, comme la Nature ne connoît pas nos définitions, qu'elle n'a jamais rangé ses ouvrages par tas, ni les êtres par genres, que sa marche au contraire va toujours par degrés, & que son plan est nuancé partout & s'étend en tout sens, il doit se trouver entre le genre du singe (c) & celui du

(c) *Nota.* Le gibbon commence déjà la nuance entre les singes & les babouins, en ce qu'il a des callosités sur les fesses comme les babouins, & les ongles des pieds de derrière plus pointus que ceux de l'orang-outang, qui n'a point de callosités sur les fesses, & qui a les ongles plats & arrondis comme l'homme.

babouin, quelque espèce intermédiaire qui ne soit précisément ni l'un ni l'autre, & qui cependant participe des deux. Cette espèce intermédiaire existe en effet, & c'est l'animal que nous appellons *magot*; il se trouve placé entre nos deux définitions; il fait la nuance entre les singes & les babouins, il diffère des premiers, en ce qu'il a le museau alongé & de grosses dents canines; il diffère des seconds, parce qu'il n'a réellement point de queue, quoiqu'il ait un petit appendice de peau qui a l'apparence d'une naissance de queue; il n'est par conséquent ni singe ni babouin, & tient en même temps de la nature des deux. Cet animal qui est fort commun dans la haute Égypte, ainsi qu'en Barbarie, étoit connu des Anciens: les Grecs & les Latins l'ont nommé *cynocéphale*, parce que son museau ressemble assez à celui d'un dogue: ainsi, pour présenter ces animaux, voici l'ordre dans lequel on doit les ranger; l'*orang-outaug* ou *pongo*, premier singe; le *pithèque*, second singe; le *gibbon*, troisième singe, mais difforme; le *cynocéphale* ou *magot*, quatrième singe ou premier babouin; le *papion*, premier babouin; le *mandrill*, second babouin; l'*ouanderou*, troisième babouin: cet ordre n'est ni arbitraire ni fictif, mais relatif à l'échelle même de la Nature.

Après les singes & les babouins, se trouvent les guenons; c'est ainsi que j'appelle, d'après notre idiome ancien, les animaux qui ressemblent aux singes ou aux babouins, mais qui ont de longues queues, c'est-à-dire

des queues aussi longues ou plus longues que le corps. Le mot *guenon* a eu dans ces derniers siècles, deux acceptions différentes de celle que nous lui donnons ici ; l'on a employé ce mot *guenon*, généralement pour désigner les singes de petite taille (*d*), & en même temps on l'a employé particulièrement pour nommer la femelle du singe ; mais plus anciennement nous appellions singes ou magois les singes sans queue, & *guenons* ou *mones* ceux qui avoient une longue queue : je pourrois le prouver par quelques passages de nos Voyageurs (*e*) des seizième & dix-septième siècles. Le mot même de *guenon* ne s'éloigne pas, & peut-être a été dérivé de *kébos* ou *képos*, nom que les Grecs donnoient aux singes à longue queue. Ces *kébes* ou *guenons* sont plus petites & moins fortes que

(*d*) Les différences des singes se prennent en français, principalement de leur grandeur ; car les grands sont simplement appellés *singes*, soit qu'ils ayent une queue ou qu'ils n'en ayent point, ou soit qu'ils ayent le museau long comme un chien, ou qu'ils l'ayent court ; & les singes qui sont petits, sont appellés *guenons*. *Mémoires pour servir à l'Histoire des Animaux*, page 120.

(*e*) Il y a au Sénégal plusieurs espèces de singes, comme des *guenons*, avec une longue queue, & des *magois* qui n'en ont pas. *Voyage de le Maire*, p. 101. — Dans les montagnes de l'Amérique méridionale, il se trouve une espèce de *mones* que les Sauvages appellent *cacuyen*, de même grandeur que les communes, sans autre différence, sinon qu'elle porte barbe au menton, Avec ces *mones* se trouvent force petites bêtes jaunes nommées *sagoins*. *Singularités de la France antarctique*, par Thevet, p. 103.

les babouins & les singes; elles sont aisées à distinguer des uns & des autres par cette différence, & sur-tout par leur longue queue. On peut aussi les séparer aisément des makis, parce qu'elles n'ont pas le museau pointu, & qu'au lieu de six dents incisives qu'ont les makis, elles n'en ont que quatre comme les singes & les babouins. Nous en connoissons neuf espèces, que nous indiquerons chacune par un nom différent, afin d'éviter toute confusion. Ces neuf espèces de guenons, sont, 1^o. les macaques; 2^o. les patas; 3^o. les malbrouks; 4^o. les mangabeys, 5^o. la mone; 6^o. le callitriche; 7^o. le moustac; 8^o. le talapoin; 9^o. le douc. Les Anciens Grecs ne connoissoient que deux de ces guenons, la mone & le callitriche, qui sont originaires de l'Arabie & des parties septentrionales de l'Afrique; ils n'avoient aucune notion des autres, parce qu'elles ne se trouvent que dans les provinces méridionales de l'Afrique & des Indes orientales, pays entièrement inconnus dans le temps d'Aristote. Ce grand Philosophe, & les Grecs en général, étoient si attentifs à ne pas confondre les êtres par des noms communs & dès lors équivoques, qu'ayant appelé *pithécos* le singe sans queue, ils ont nommé kébos la guenon ou singe à longue queue: comme ils avoient reconnu que ces animaux étoient d'espèces différentes, & même assez éloignées, ils leur avoient à chacun donné un nom propre, & ce nom étoit tiré du caractère le plus apparent; tous les singes & babouins qu'ils connoissoient, c'est-à-dire, le *pithèque* ou

singe proprement dit, le *cynocéphale* ou magot, & le *simia porcaria* ou papion, ont le poil d'une couleur à - peu - près uniforme; au contraire la guenon que nous appellons ici *mone*, & que les Grecs appelloient *kébos*, a le poil varié de couleurs différentes: on l'appelle même vulgairement le *singe varié*; c'étoit l'espèce de guenon la plus commune & la mieux connue du temps d'Aristote, & c'est de ce caractère qu'est dérivé le nom de *kébos*, qui désigne en grec la variété dans les couleurs: ainsi tous les animaux de la classe des singes, babouins & guenons indiqués par Aristote, se réduisent à quatre, le *pithécos*, le *cynocephalos*, le *simia porcaria* & le *kébos*, que nous nous croyons fondés à représenter aujourd'hui comme étant réellement le *pithèque* ou *singe* proprement dit, le magot, le papion ou babouin proprement dit, & la *mone*; par ce que non-seulement les caractères particuliers que leur donne Aristote leur conviennent en effet, mais encore parce que les autres espèces que nous avons indiquées, & celles que nous indiquerons encore, devoient nécessairement lui être inconnues puisqu'elles sont natives & exclusivement habitantes des terres où les Voyageurs Grecs n'avoient point encore pénétré de son temps.

Deux ou trois siècles après celui d'Aristote, on trouve dans les Auteurs grecs deux nouveaux noms, *callithrix* & *cercopithecos*, tous deux relatifs aux *guenons* ou *singes* à longue queue: à mesure qu'on découvroit la terre & qu'on s'avançoit vers le midi, soit en

Afrique, soit en Asie, on trouvoit de nouveaux animaux, d'autres espèces de guenons; & comme la plupart de ces guenons n'avoient pas, comme le kébos, les couleurs variées, les Grecs imaginèrent de faire un nom générique *cercopithecus*, c'est - à - dire *singe à queue*, pour désigner toutes les espèces de guenons ou singes à longue queue; & ayant remarqué parmi ces espèces nouvelles une guenon d'un poil verdâtre & de couleur vive, ils appellèrent cette espèce *callithrix*, qui signifie *beau poil*. Ce *callithrix* se trouve en effet dans la partie méridionale de la Mauritanie & dans les terres voisines du Cap-verd; c'est la guenon que l'on connoît vulgairement sous le nom de *singe verd*, & comme nous rejetons dans cet ouvrage toutes les dénominations composées, nous lui avons conservé son nom ancien, *callithrix* ou *callitriche*.

A l'égard des sept autres espèces de guenons que nous avons indiquées ci-dessus par les noms de *makaque*, *patas*, *malbrouk*, *mangabey*, *moustac*, *talapoin* & *douc*; elles étoient inconnues des Grecs & des Latins. Le *makaque* est natif de Congo; le *patas* du Sénégal; le *mangabey*, de Madagascar; le *malbrouk*, de Bengale; le *moustac*, de Guinée; le *talapoin*, de Siam; & le *douc*, de la Cochinchine. Toutes ces terres étoient également ignorées des Anciens, & nous avons eu grand soin de conserver aux animaux qu'on y a trouvés, les noms propres de leur pays.

Et comme la nature est constante dans sa

marche, qu'elle ne va jamais par sauts, & que toujours tout est gradué, nuancé, on trouve entre les babouins & les guenons, une espèce intermédiaire, comme celle du magot l'est entre les singes & les babouins : l'animal qui remplit cet intervalle, & forme cette espèce intermédiaire, ressemble beaucoup aux guenons, sur-tout aux makakes, & en même temps il a le museau fort large & la queue courte comme les babouins; ne lui connoissant point de nom, nous l'avons appelé *maimon*, pour le distinguer des autres : il se trouve à Sumatra, c'est le seul de tous ces animaux, tant babouins que guenons, dont la queue soit dégarnie de poil; & c'est par cette raison que les Auteurs qui en ont parlé, l'ont désigné par la dénomination de *singe à queue de cochon*, ou de *singe à queue de rat*.

Voilà les animaux de l'ancien continent, auxquels on a donné le nom commun de *singe*, quoiqu'ils soient non-seulement d'espèces éloignées, mais même de genres assez différens; & ce qui a mis le comble à l'erreur & à la confusion, c'est qu'on a donné ces mêmes noms de *singe*, de *cynocéphale*, de *kébe* & de *cercopithèque*, noms faits il y a quinze cents ans par les Grecs, à des animaux d'un nouveau monde, qu'on n'a découverts que depuis deux ou trois siècles. On ne se doutoit pas qu'il n'existoit dans les parties méridionales de ce nouveau continent, aucun des animaux de l'Afrique & des Indes orientales. On a trouvé en Amérique des bêtes avec des mains & des doigts; ce rapport

port seul a suffi pour qu'on les ait appellées *singes*; sans faire attention que pour transférer un nom, il faut au moins que le genre soit le même, & que pour l'appliquer juste, il faut encore que l'espèce soit identique; or ces animaux d'Amérique, dont nous ferons deux classes sous les noms de *sapajous* & de *sagoins*, sont très différens de tous les singes de l'Asie & de l'Afrique; & de la même manière qu'il ne se trouve dans le nouveau continent ni singes, ni babouins, ni guenons, il n'existe aussi ni *sapajous*, ni *sagoins* dans l'ancien. Quoique nous ayons déjà posé ces faits en général dans notre discours sur les animaux des deux continents, nous pouvons les prouver ici d'une manière plus particulière, & démontrer que de dix-sept espèces auxquelles on peut réduire tous les animaux appellés *singes* dans l'ancien continent, & de douze ou treize auxquelles on a transféré ce nom dans le nouveau, aucune n'est la même ni ne se trouve également dans les deux: car sur ces dix-sept espèces de l'ancien continent, il faut d'abord retrancher les trois ou quatre singes, qui ne se trouvent certainement point en Amérique, & auxquels les *sapajous* & les *sagoins* ne ressemblent point du tout: 2°. il faut en retrancher les trois ou quatre babouins, qui sont beaucoup plus gros que les *sagoins* ou les *sapajous*, & qui sont aussi d'une figure très différente: il ne reste donc que les neuf guenons auxquelles on puisse les comparer. Or toutes les guenons ont, aussi bien que les singes & les babouins, des ca-

raâtes gâneraux & particuliers qui les sâparent en entier des sapajous & des sagoins ; le premier de ces caractères est d'avoir les fesses pelées & des callosités naturelles & inhérentes à ces parties ; le second, c'est d'avoir des abajoues, c'est-à-dire, des poches au bas des joues, où elles peuvent garder leurs alimens ; & le troisième, d'avoir la cloison des narines étroite, & ces mêmes narines ouvertes au-dessous du nez comme celles de l'homme. Les sapajous & les sagoins n'ont aucun de ces caractères ; ils ont tous la cloison des narines fort épaisse, les narines ouvertes sur les côtés du nez & non pas en dessous ; ils ont du poil sur les fesses, & point de callosités ; ils n'ont point d'abajoues. Ils diffèrent donc des guenons, non-seulement par l'espèce, mais même par le genre, puisqu'ils n'ont aucun des caractères généraux qui leur sont communs à toutes ; & cette différence dans le genre en suppose nécessairement de bien plus grandes dans les espèces, & démontre qu'elles sont très éloignées.

C'est donc mal-à-propos que l'on a donné le nom de *singe* & de *guenon* aux *sapajous* & aux *sagoins* : il falloit leur conserver leurs noms, &, au lieu de les associer aux singes, commencer par les comparer entr'eux : ces deux familles diffèrent l'une de l'autre par un caractère remarquable ; tous les sapajous se servent de leur queue comme d'un doigt pour s'accrocher, & même pour saisir ce qu'ils ne peuvent prendre avec la main ; les sagoins au contraire ne peuvent se servir

de leur queue pour cet usage ; leur face ; leurs oreilles , leur poil sont aussi différens : on peut donc en faire aisément deux genres distincts & séparés.

Sans nous servir de dénominations qui ne peuvent s'appliquer qu'aux singes , aux babouins & aux guenons ; sans employer des noms qui leur appartiennent & qu'on ne doit pas donner à d'autres , nous avons tâché d'indiquer tous les sapajous & tous les sagoins par les noms propres qu'ils ont dans leur pays natal. Nous connoissons six ou sept espèces de sapajous & six espèces de sagoins , dont la plupart ont des variétés ; nous en donnerons l'histoire & la description dans ce volume ; nous avons recherché leurs noms avec le plus grand soin dans tous les Auteurs , & sur-tout dans les Voyageurs qui les ont indiqués les premiers. En général , lorsque nous n'avons pu savoir le nom que chacun porte dans son pays , nous avons cru devoir le tirer de la nature même de l'animal , c'est-à-dire , d'un caractère qui seul fût suffisant pour le faire reconnoître & distinguer de tous les autres. L'on verra dans chaque article les raisons qui nous ont fait adopter ces noms.

Et à l'égard des variétés , lesquelles dans la classe entière de ces animaux sont peut-être plus nombreuses que les espèces , on les trouvera aussi très soigneusement comparées à chacune de leurs espèces propres. Nous connoissons & nous avons eu , la plupart vivans , quarante de ces animaux plus ou moins différens entr'eux ; il nous a paru

qu'on devoit les réduire à trente espèces ; savoir , trois singes , une intermédiaire entre les singes & les babouins , trois babouins , une intermédiaire entre les babouins & les guenons ; neuf guenons , sept sapajous & six sagoins ; & que tous les autres ne doivent , au moins pour la plupart , être considérés que comme des variétés ; mais comme nous ne sommes pas absolument certains que quelques-unes de ces variétés ne puissent être en effet des espèces distinctes , nous tâcherons de leur donner aussi des noms qui ne seront que précaires , supposé que ce ne soient que des variétés , & qui pourront devenir propres & spécifiques , si ce sont réellement des espèces distinctes & séparées.

A l'occasion de toutes ces bêtes , dont quelques-unes ressemblent si fort à l'homme , considérons pour un instant les animaux de la terre sous un nouveau point de vue : c'est sans raison suffisante qu'on leur a donné généralement à tous le nom de quadrupèdes. Si les exceptions n'étoient qu'en petit nombre , nous n'attaquerions pas l'application de cette dénomination : nous avons dit , & nous savons que nos définitions , nos noms , quelque généraux qu'ils puissent être , ne comprennent jamais tout ; qu'il existe toujours des êtres en-deçà ou au-delà ; qu'il s'en trouve de mitoyens ; que plusieurs , quoique placés en apparence au milieu des autres , ne laissent pas d'échapper à la liste ; que le nom général qu'on voudroit leur imposer est une formule incomplète , une somme dont souvent ils ne font

pas partie ; parce que la Nature ne doit jamais être présentée que par unités & non par aggrégats ; parce que l'homme n'a imaginé les noms généraux que pour aider à sa mémoire , & tâcher de suppléer à la trop petite capacité de son entendement ; parce qu'ensuite il en a fait abus en regardant ce nom général , comme quelque chose de réel ; parce qu'enfin il a voulu y rappeler des êtres , & même des classes d'êtres , qui demandoient un autre nom ; je puis en donner & l'exemple & la preuve , sans sortir de l'ordre des quadrupèdes , qui de tous les animaux sont ceux que l'homme connoît le mieux , & auxquels il étoit par conséquent en état de donner les dénominations les plus précises.

Le nom de quadrupèdes suppose que l'animal ait *quatre pieds* ; s'il manque de deux pieds comme le lamantin , il n'est plus quadrupède ; s'il a des bras & des mains comme le singe , il n'est plus quadrupède ; s'il a des ailes comme la chauve-fouris , il n'est plus quadrupède , & l'on fait abus de cette dénomination générale lorsqu'on l'applique à ces animaux. Pour qu'il y ait de la précision dans les mots , il faut de la vérité dans les idées qu'ils représentent. Faisons pour les mains un nom pareil à celui qu'on a fait pour les pieds , & alors nous dirons avec vérité & précision , que l'homme est le seul qui soit bimana & bipède , parce qu'il est le seul qui ait deux mains & deux pieds ; que le lamantin n'est que bimana ; que la chauve-fouris n'est que bipède ; & que le singe est quadrumane. Maintenant appli-

quons ces nouvelles dénominations générales à tous les êtres particuliers, auxquelles elles conviennent; car c'est ainsi qu'il faut toujours voir la Nature: nous trouverons que sur environ deux cents espèces d'animaux qui peuplent la surface de la terre, & auxquels on a donné le nom commun de *quadrupède*, il y a d'abord trente-cinq espèces de singes, babouins, guenons, sapajous, sagoins & makis, qu'on doit en retrancher, parcequ'ils sont quadrumanes; qu'à ces trente-cinq espèces, il faut ajouter celles du loris, du sarigue, de la marmose, du cayopollin, du tarsier, du phalanger, &c. qui sont aussi quadrumanes comme les singes, guenons, sapajous & sagoins: que par conséquent la liste des quadrumanes étant au moins de quarante espèces (f), le nombre réel des quadrupèdes est déjà réduit d'un cinquième: qu'ensuite ôtant douze ou quinze espèces de bipèdes, savoir, les chauve-souris & les rouffettes, dont les pieds de devant sont plutôt des ailes que des pieds; & en retranchant aussi trois ou quatre gerboises qui ne peuvent marcher que sur les pieds de derrière, parce que ceux de devant sont trop courts; en ôtant encore le lamantin qui n'a point de pieds de derrière, les mor-

(f) *Nota.* Nous ne disons pas trop, en ne comptant que quarante espèces dans la liste des quadrumanes; car il y a dans les guenons, sapajous, sagoins, sarigues, &c. plusieurs variétés qui pourroient bien être des espèces réellement distinctes.

ses, le dugon, & les phoques auxquels ils sont inutiles, ce nombre des quadrupèdes se trouvera diminué de presque un tiers; & si on vouloit encore en soustraire les animaux qui se servent des pieds de devant comme de mains, tels que les ours, les marmottes, les coatis, les écureuils, les rats & beaucoup d'autres, la dénomination de quadrupède paroîtra mal appliquée à plus de la moitié des animaux: & en effet, les vrais quadrupèdes sont les solipèdes & les pieds-fourchus; dès qu'on descend à la classe des fissipèdes, on trouve des quadrumanes ou des quadrupèdes ambigus, qui se servent de leurs pieds de devant comme de mains, & qui doivent être séparés ou distingués des autres. Il y a trois espèces de solipèdes, le cheval, le zèbre & l'âne; en y ajoutant l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, le chameau, dont les pieds quoique terminés par des ongles, sont solides; & ne leur servent qu'à marcher, l'on a déjà sept espèces auxquelles le nom de quadrupède convient parfaitement; il y a un beaucoup plus grand nombre de pieds-fourchus que de solipèdes: les bœufs, les béliers, les chèvres, les gazelles, les bubales, les chevrotains, le lama, la vigogne, la giraffe, l'élan, le renne, les cerfs, les daims, les chevreuils, &c. sont tous des pieds-fourchus & composent en tout un nombre d'environ quarante espèces: ainsi voilà déjà cinquante animaux, c'est-à-dire dix solipèdes, & quarante pieds-fourchus, auxquels le nom de quadrupède a été bien appliqué:

dans les fiffipèdes , le lion , le tigre , les panthères , le léopard , les lynx , le chat , le loup , le chien , le renard , l'hyène , les civettes , le blaireau , les fouines , les belettes , les furets , les porcs-épics , les hériffons , les tatous , les fourmillers & les cochons , qui font la nuance entre les fiffipèdes & les pieds-fourchus , forment un nombre de plus de quarante autres espèces , auxquelles le nom de quadrupède convient auffi dans toute la rigueur de l'acception ; parce que quoiqu'ils ayent le pied de devant divisé en quatre ou cinq doigts , ils ne s'en fervent jamais comme de main : mais tous les autres fiffipèdes , qui se fervent de leurs pieds de devant pour faifir & porter à leur gueule , ne font pas de purs quadrupèdes ; ces espèces , qui font auffi au nombre de quarante , font une classe intermédiaire entre les quadrupèdes & les quadrumanes , & ne font précifément ni des uns ni des autres : il y a donc dans le réel plus d'un quart des animaux auxquels le nom de quadrupède difconvient , & plus d'une moitié auxquels il ne convient pas dans toute l'étendue de fon acception.

Les quadrumanes rempliffent le grand intervalle qui se trouve entre l'homme & les quadrupèdes ; les bimanés font un terme moyen dans la distance encore plus grande de l'homme aux cétacées (g) ; les bipèdes avec des

(g) *Nota.* Dans cette phrase & dans toutes les autres semblables , je n'entends parler que de l'homme ailes

ailes font la nuance des quadrupèdes aux, oiseaux & les fiffipèdes qui se fervent de leurs pieds comme de mains, remplissent tous les degrés qui se trouvent entre les quadrumanes & les quadrupèdes: mais c'est nous arrêter assez sur cette vue; quelque utile qu'elle puisse être pour la connoissance distincte des animaux, elle l'est encore plus par l'exemple, & par la nouvelle preuve qu'elle nous donne, qu'il n'y a aucune de nos définitions qui soit précise, aucun de nos termes généraux qui soit exact, lorsqu'on vient à les appliquer en particulier aux choses ou aux êtres qu'ils représentent.

Mais par quelle raison ces termes généraux, qui paroissent être le chef-d'œuvre de la pensée, sont-ils si défectueux? pourquoi ces définitions qui semblent n'être que les purs résultats de la combinaison des êtres, sont-elles si fautives dans l'application? est-ce erreur nécessaire, défaut de rectitude dans l'esprit humain? ou plutôt n'est-ce pas simple incapacité, pure impuissance de combiner & même de voir à la fois un grand nombre de choses? Comparons les œuvres de la Nature aux ouvrages de l'homme, cherchons comment tous deux opèrent, & voyons si l'esprit, quelque actif, quelque étendu qu'il soit, peut aller de pair & suivre la même marche, sans se perdre lui-même ou dans l'immensité de l'espace, ou dans les té-

physique, c'est-à-dire, de la forme du corps de l'homme, comparée à la forme du corps des animaux.

nèbres du temps, ou dans le nombre infini de la combinaison des êtres. Que l'homme dirige la marche de son esprit sur un objet quelconque : s'il voit juste, il prend la ligne droite, parcourt le moins d'espace & emploie le moins de temps possible pour atteindre à son but; combien ne lui faut-il pas déjà de réflexions & de combinaisons pour ne pas entrer dans les lignes obliques, pour éviter les fausses routes, les culs-de-sacs, les chemins creux qui tous se présentent les premiers, & en si grand nombre, que le choix du vrai sentier suppose la plus grande justesse de discernement; cela cependant est possible, c'est-à-dire, n'est pas au-dessus des forces d'un bon esprit, il peut marcher droit sur sa ligne & sans s'écarter; voilà sa manière d'aller la plus sûre & la plus ferme; mais il va sur une ligne pour arriver à un point; & s'il veut saisir un autre point, il ne peut l'atteindre que par une autre ligne : la trame de ces idées est un fil délié, qui s'étend en longueur sans autres dimensions, la Nature au contraire ne fait pas un seul pas qui ne soit en tout sens : en marchant en avant, elle s'étend à côté & s'élève au-dessus; elle parcourt & remplit à la fois les trois dimensions; & tandis que l'homme n'atteint qu'un point, elle arrive au solide, en embrasse le volume & pénètre la masse dans toutes leurs parties. Que font nos Phidias lorsqu'ils donnent une forme à la matière brute ? à force d'art & de temps ils parviennent à faire une surface qui représente exactement les dehors de l'objet

qu'ils se sont proposé : chaque point de cette surface qu'ils ont créée, leur a coûté mille combinaisons ; leur génie a marché droit sur autant de lignes qu'il y a de traits dans leur figure ; le moindre écart l'auroit déformée : ce marbre si parfait qu'il semble respirer, n'est donc qu'une multitude de points auxquels l'Artiste n'est arrivé qu'avec peine & successivement ; parce que l'esprit humain ne saisissant à la fois qu'une seule dimension, & nos sens ne s'appliquant qu'aux surfaces, nous ne pouvons pénétrer la matière & ne savons que l'effleurer : la Nature au contraire fait la brasser & la remuer à fond : elle produit ses formes par des actes presque instantanés ; elle les développe en les étendant à la fois dans les trois dimensions ; en même temps que son mouvement atteint à la surface, les forces pénétrantes dont elle est animée, opèrent à l'intérieur ; chaque molécule est pénétrée ; le plus petit atome, dès qu'elle veut l'employer, est forcé d'obéir ; elle agit donc en tout sens ; elle travaille en avant, en arrière, en bas, en haut, à droite, à gauche, de tous côtés à la fois, & par conséquent elle embrasse non-seulement la surface, mais le volume, la masse & le solide entier dans toutes ses parties : aussi quelle différence dans le produit ! quelle comparaison de la statue au corps organisé ! mais aussi quelle inégalité dans la puissance, quelle disproportion dans les instrumens ! L'homme ne peut employer que la force qu'il a ; borné à une petite quantité de mouvemens qu'il ne peut communiquer que par

la voie de l'impulsion , il ne peut agir que sur les surfaces , puisqu'en général la force d'impulsion ne se transmet que par le contact des superficies ; il ne voit , il ne touche donc que la surface des corps ; & lorsque pour tâcher de les mieux connoître , il les ouvre , les divise & les sépare , il ne voit & ne touche encore que des surfaces : pour pénétrer l'intérieur , il lui faudroit une partie de cette force qui agit sur la masse , qui fait la pesanteur & qui est le principal instrument de la Nature ; si l'homme pouvoit disposer de cette force pénétrante , comme il dispose de celle d'impulsion , si seulement il avoit un sens qui y fût relatif , il verroit le fond de la matière ; il pourroit l'arranger en petit , comme la Nature la travaille en grand : c'est donc faute d'instrumens , que l'art de l'homme ne peut approcher de celui de la Nature ; ses figures , ses reliefs , ses tableaux , ses dessins ne sont que des surfaces ou des imitations de surfaces , parce que les images qu'il reçoit par ses sens sont toutes superficielles , & qu'il n'a nul moyen de leur donner du corps.

Ce qui est vrai pour les arts , l'est aussi pour les sciences ; seulement elles sont moins bornées , parce que l'esprit est leur seul instrument , parce que dans les arts il est subordonné aux sens , & que dans les sciences il leur commande , d'autant qu'il s'agit de connoître & non pas d'opérer , de comparer & non pas d'imiter : or l'esprit , quoique resserré par les sens , quoique souvent abusé par leurs faux rapports , n'en est ni moins pur

ni moins actif; l'homme qui a voulu savoir, a commencé par les rectifier, par démontrer leurs erreurs; il les a traités comme des organes mécaniques, des instrumens qu'il faut mettre en expérience pour les vérifier & juger de leurs effets: marchant ensuite la balance à la main & le compas de l'autre, il a mesuré & le temps & l'espace: il a reconnu tous les dehors de la Nature, & ne pouvant en pénétrer l'intérieur par les sens, il l'a deviné par comparaison & jugé par analogie; il a trouvé qu'il existoit dans la matière une force générale, différente de celle d'impulsion, une force qui ne tombe point sous nos sens, & dont par conséquent nous ne pouvons disposer, mais que la Nature emploie comme son agent universel; il a démontré que cette force appartenoit à toute matière également, c'est-à-dire, proportionnellement à sa masse ou quantité réelle; que cette force ou plutôt son action s'étendoit à des distances immenses, en décroissant comme les espaces augmentent. Ensuite tournant ses vues sur les êtres vivans, il a vu que la chaleur étoit une autre force nécessaire à leur production; que la lumière étoit une matière vive, douée d'une élasticité & d'une activité sans bornes; que la formation & le développement des êtres organisés se font par le concours de toutes ces forces réunies; que l'extension, l'accroissement des corps vivans ou végétaux suit exactement les loix de la force attractive, & s'opère en effet en augmentant à la fois dans les trois dimensions; qu'un moule une fois formé doit, par

ces même loix d'affinité, en produire d'autres tout semblables, & ceux-ci d'autres encore sans aucune altération de la forme primitive. Combinant ensuite ces caractères communs, ces attributs égaux de la Nature vivante & végétante, il a reconnu qu'il existoit & dans l'une & dans l'autre, un fonds inépuisable & toujours reverfible de substance organique & vivante, substance aussi réelle, aussi durable que la matière brute; substance permanente à jamais dans son état de vie, comme l'autre dans son état de mort; substance universellement répandue, qui, passant des végétaux aux animaux par la voie de la nutrition, retournant des animaux aux végétaux par celle de la putréfaction, circule incessamment pour animer les êtres: il a vu que ces molécules organiques vivantes existoient dans tous les corps organisés, qu'elles y étoient combinées en plus ou moins grande quantité avec la matière morte, plus abondantes dans les animaux où tout est plein de vie, plus rares dans les végétaux où le mort domine & le vivant paroît éteint, où l'organique surchargé par le brut, n'a plus ni mouvement progressif, ni sentiment, ni chaleur, ni vie, & ne se manifeste que par le développement & la reproduction; & réfléchissant sur la manière dont l'un & l'autre s'opèrent, il a reconnu que chaque être vivant est un moule auquel s'affimilent les substances dont il se nourrit; que c'est par cette affimilation que se fait l'accroissement du corps; que son développement n'est pas une simple augmentation du

volume, mais une extension dans toutes les dimensions, une pénétration de matière nouvelle dans toutes les parties de la masse ; que ces parties augmentant proportionnellement au tout, & le tout proportionnellement aux parties, la forme se conserve & demeure toujours la même jusqu'à son développement entier ; qu'enfin le corps ayant acquis toute son étendue, la même matière jusqu'alors employée à son accroissement est dès - lors renvoyée, comme superflue, de toutes les parties auxquelles elle s'étoit assimilée, & qu'en se réunissant dans un point commun, elle y forme un nouvel être semblable au premier, qui n'en diffère que du petit au grand, & qui n'a besoin pour le représenter, que d'atteindre aux mêmes dimensions en se développant à son tour par la même voie de la nutrition. Il a reconnu que l'homme, le quadrupède, le cétacée, l'oiseau, le reptile, l'insecte, l'arbre, la plante, l'herbe, se nourrissent, se développent & se reproduisent par cette même loi, & que si la manière dont s'exécutent leur nutrition & leur génération paroît si différente, c'est que, quoique dépendante d'une cause générale & commune, elle ne peut s'exercer en particulier que d'une façon relative à la forme de chaque espèce d'êtres ; & chemin faisant (car il a fallu des siècles à l'esprit humain pour arriver à ces grandes vérités, desquelles toutes les autres dépendent), il n'a cessé de comparer les êtres ; il leur a donné des noms particuliers pour les distinguer les uns des autres, & des

noms généraux pour les réunir sous un même point de vue ; prenant son corps pour le module physique de tous les êtres vivans , & les ayant mesurés , sondés , comparés dans toutes leurs parties , il a vu que la forme de tout ce qui respire est à-peu-près la même ; qu'en disséquant le singe , on pouvoit donner l'anatomie de l'homme ; qu'en prenant un autre animal , on trouvoit toujours le même fonds d'organisation , les mêmes sens , les mêmes viscères , les mêmes os , la même chair , le même mouvement dans les fluides , le même jeu , la même action dans les solides ; il a trouvé dans tous , un cœur , des veines & des artères ; dans tous , les mêmes organes de circulation , de respiration , de digestion , de nutrition , d'excrétion ; dans tous , une charpente solide composée des mêmes pièces à-peu-près assemblées de la même manière ; & ce plan toujours le même , toujours suivi de l'homme au singe , du singe aux quadrupèdes , des quadrupèdes aux cétacées , aux oiseaux , aux poissons , aux reptiles ; ce plan , dis-je , bien saisi par l'esprit humain , est un exemplaire fidèle de la Nature vivante , & la vue la plus simple & la plus générale sous laquelle on puisse la considérer : & lorsqu'on veut l'étendre & passer de ce qui vit à ce qui végète , on voit ce plan qui d'abord n'avoit varié que par nuances , se déformer par degrés , des reptiles aux insectes , des insectes aux vers , des vers aux zoophytes , des zoophytes aux plantes ; & quoiqu'altéré dans toutes ses parties extérieures , conserver néanmoins le même fonds , le même ca-

raçtère dont les traits principaux sont la nutrition, le développement & la reproduction; traits généraux & communs à toute substance organisée, traits éternels & divins que le temps, loin d'effacer ou de détruire, ne fait que renouveler & rendre plus évidens.

Si de ce grand tableau des ressemblances, dans lequel l'Univers vivant se présente comme ne faisant qu'une même famille, nous passons à celui des différences, où chaque espèce réclame une place isolée & doit avoir son portrait à part; on reconnoîtra qu'à l'exception de quelques espèces majeures, telles que l'éléphant, le rhinocéros, l'hippoporame, le tigre, le lion, qui doivent avoir leur cadre, tous les autres semblent se réunir avec leurs voisins & former des groupes de similitudes dégradées des genres que nos Nomenclateurs ont présentés par un lacin de figures dont les unes se tiennent par les pieds, les autres par les dents, par les cornes, par le poil & par d'autres rapports encore plus petits. Et ceux même dont la forme nous paroît la plus parfaite, c'est-à-dire la plus approchante de la nôtre, les singes, se présentent ensemble & demandent déjà des yeux attentifs pour être distingués les uns des autres, parce que c'est moins à la forme qu'à la grandeur qu'est attaché le privilège de l'espèce isolée, & que l'homme lui-même, quoique d'espèce unique, infiniment différente de toutes celles des animaux, n'étant que d'une grandeur médiocre, est moins isolé & a plus de voisins que

les grands animaux. On verra dans l'histoire de l'orang-outang, que si l'on ne faisoit attention qu'à la figure, on pourroit également regarder cet animal comme le premier des singes ou le dernier des hommes, parce qu'à l'exception de l'ame, il ne lui manque rien de tout ce que nous avons, & parce qu'il diffère moins de l'homme pour le corps, qu'il ne diffère des autres animaux auxquels on a donné le même nom de singe.

L'ame, la pensée, la parole ne dépendent donc pas de la forme ou de l'organisation du corps; rien ne prouve mieux que c'est un don particulier, & fait à l'homme seul, puisque l'orang-outang qui ne parle ni ne pense, a néanmoins le corps, les membres, les sens, le cerveau & la langue entièrement semblables à l'homme, puisqu'il peut faire ou contrefaire tous les mouvemens, toutes les actions humaines, & que cependant il ne fait aucun acte de l'homme. C'est peut-être faute d'éducation; c'est encore faute d'équité dans votre jugement; vous comparez, dira-t-on, fort injustement le singe des bois avec l'homme des villes: c'est à côté de l'homme sauvage, de l'homme auquel l'éducation n'a rien transmis, qu'il faut le placer pour les juger l'un & l'autre; & a-t-on une idée juste de l'homme dans l'état de pure nature? La tête couverte de cheveux hérissés, ou d'une laine crépue; la face voilée par une longue barbe, surmontée de deux croissans de poils encore plus grossiers, qui par leur largeur & leur saillie raccourcissent le front, & lui font perdre son caractère au-

guste, & non-seulement mettent les yeux dans l'ombre, mais les enfoncent & les arrondissent comme ceux des animaux; les lèvres épaisses & avancées; le nez aplati; le regard stupide ou farouche; les oreilles, le corps & les membres velus; la peau dure comme un cuir noir ou tanné; les ongles longs, épais & crochus, une semelle calleuse en forme de cornes sous la plante des pieds: & pour attributs du sexe, des mamelles longues & molles, la peau du ventre pendante jusque sur les genoux; les enfans se vautrant dans l'ordure & se traînant à quatre; le pere & la mere assis sur leurs talons, tout hideux, tout couverts d'une crasse empestée. Et cette esquisse tirée d'après le sauvage Hottentot, est encore un portrait flatté; car il y a plus loin de l'homme dans l'état de pure nature à l'Hottentot, que de l'Hottentot à nous: chargez donc encore le tableau si vous voulez comparer le singe à l'homme, ajoutez-y les rapports d'organisation, les convenances de tempérament, l'appétit véhément des singes mâles pour les femmes, la même conformation dans les parties génitales des deux sexes; l'écoulement périodique dans les femelles, & les mélanges forcés ou volontaires des Nègresses aux singes, dont le produit est rentré dans l'une ou l'autre espèce; & voyez, supposé qu'elles ne soient pas la même, combien l'intervalle qui les sépare est difficile à saisir.

Je l'avoue, si l'on ne devoit juger que par la forme, l'espèce du singe pourroit être prise pour une variété dans l'espèce humain-

ne : le Créateur n'a pas voulu faire pour le corps de l'homme un modèle absolument différent de celui de l'animal ; il a compris sa forme, comme celle de tous les animaux, dans un plan général ; mais en même temps qu'il lui a départi cette forme matérielle semblable à celle du singe, il a pénétré ce corps animal de son souffle divin : s'il eût fait la même faveur, je ne dis pas au singe, mais à l'espèce la plus vile, à l'animal qui nous paroît le plus mal organisé, cette espèce seroit bientôt devenue la rivale de l'homme ; vivifiée par l'esprit, elle eût primé sur les autres, elle eût pensé, elle eût parlé : quelque ressemblance qu'il y ait donc entre l'Hottentot & le singe, l'intervalle qui les sépare est immense, puisqu'à l'intérieur il est rempli par la pensée & au dehors par la parole.

Qui pourra jamais dire en quoi l'organisation d'un imbécille diffère de celle d'un autre homme ? le défaut est certainement dans les organes matériels, puisque l'imbécille a son ame comme un autre : or puisque d'homme à homme, où tout est entièrement conforme & parfaitement semblable, une différence si petite qu'on ne peut la saisir, suffit pour détruire la pensée ou l'empêcher de naître, doit-on s'étonner qu'elle ne soit jamais née dans le singe qui n'en a pas le principe ?

L'ame en général a son action propre & indépendante de la matière ; mais comme il a plu à son divin Auteur de l'unir avec le corps, l'exercice de ses actes particuliers

dépend de la constitution des organes matériels : & cette dépendance est non-seulement prouvée par l'exemple de l'imbécille, mais même démontrée par ceux du malade en délire, de l'homme en fanté qui dort, de l'enfant nouveau-né qui ne pense pas encore, & du vieillard décrépît qui ne pense plus : il semble même que l'effet principal de l'éducation soit moins d'instruire l'ame ou de perfectionner ses opérations spirituelles, que de modifier les organes matériels, & de leur procurer l'état le plus favorable à l'exercice du principe pensant : or il y a deux éducations qui me paroissent devoir être soigneusement distinguées, parce que leurs produits sont fort différens ; l'éducation de l'individu qui est commune à l'homme & aux animaux, & l'éducation de l'espèce qui n'appartient qu'à l'homme. Un jeune animal tant par l'incitation que par l'exemple, apprend en quelques semaines d'âge à faire tout ce que ses peres & meres font ; il faut des années à l'enfant, parce qu'en naissant il est sans comparaison beaucoup moins avancé, moins fort & moins formé que ne le sont les petits animaux ; il l'est même si peu, que dans ce premier temps il est nul pour l'esprit relativement à ce qu'il doit être un jour. L'enfant est donc beaucoup plus lent que l'animal à recevoir l'éducation individuelle ; mais par cette raison même il devient susceptible de celle de l'espèce ; les secours multipliés, les soins continuels qu'exige pendant long-temps son état de foiblesse, entretiennent, augmentent l'attachement des

peres & meres ; & en soignant le corps ils cultivent l'esprit ; le temps qu'il faut au premier pour se fortifier , tourne au profit du second ; le commun des animaux est plus avancé pour les facultés du corps à deux mois , que l'enfant ne peut l'être à deux ans : il y a donc douze fois plus de temps employé à sa première éducation , sans compter les fruits de celle qui suit , sans considérer que les animaux se détachent de leurs petits , dès qu'ils les voient en état de se pourvoir d'eux-mêmes ; que dès-lors ils se séparent & bientôt ne se connoissent plus ; en sorte que tout attachement , toute éducation cessent de très bonne heure , & dès le moment où les secours ne sont plus nécessaires ; or ce temps d'éducation étant si court , le produit ne peut en être que très petit , & il est même étonnant que les animaux acquièrent en deux mois tout ce qui leur est nécessaire pour l'usage du reste de la vie ; & si nous supposions qu'un enfant dans ce même petit temps devînt assez formé , assez fort de corps , pour quitter ses parens & s'en séparer sans besoin , sans retour , y auroit-il une différence apparente & sensible entre cet enfant & l'animal ? quelque spirituels que fussent les parens , auroient-ils pu dans ce court espace de temps préparer , modifier ses organes , & établir la moindre communication de pensées entre leur ame & la sienne ? pourroient-ils éveiller sa mémoire , ni la toucher par des actes assez souvent réitérés pour y faire impression ? pourroient-ils même exercer ou dégour-

dir l'organe de la parole ? il faut, avant que l'enfant prononce un seul mot, que son oreille soit mille & mille fois frappée du même son ; & avant qu'il ne puisse l'appliquer & le prononcer à propos, il faut encore mille & mille fois lui présenter la même combinaison du mot & de l'objet auquel il a rapport : l'éducation, qui seule peut développer son ame, veut donc être suivie long-temps & toujours soutenue ; si elle cessoit, je ne dis pas à deux mois comme celle des animaux, mais même à un an d'âge, l'ame de l'enfant qui n'auroit rien reçu seroit sans exercice, & faute de mouvement communiqué demeureroit inactive comme celle de l'imbécille, à laquelle le défaut des organes empêche que rien ne soit transmis ; & à plus forte raison, si l'enfant étoit né dans l'état de pure nature, s'il n'avoit pour instituteur que sa mere hottentote, & qu'à deux mois d'âge il fût assez formé de corps pour se passer de ses soins & s'en séparer pour toujours, cet enfant ne seroit-il pas au - dessous de l'imbécille, & quant à l'extérieur tout à-fait de pair avec les animaux ? Mais dans ce même état de nature la première éducation, l'éducation de nécessité exige autant de temps que dans l'état civil ; parce que dans tous deux l'enfant est également foible, également lent à croître ; que par conséquent il a besoin de secours pendant un temps égal ; qu'enfin il périroit s'il étoit abandonné avant l'âge de trois ans. Or cette habitude nécessaire, continuelle & commune entre la mere & l'enfant pendant un si long-temps, suf-

fit pour qu'elle lui communique tout ce qu'elle possède ; & quand on voudroit supposer faussement que cette mere dans l'état de nature ne possède rien , pas même la parole , cette longue habitude avec son enfant ne suffiroit-elle pas pour faire naître une langue ? Ainsi cet état de pure nature où l'on suppose l'homme sans pensée , sans parole , est un état idéal , imaginaire , qui n'a jamais existé ; la nécessité de la longue habitude des parens à l'enfant , produit la société au milieu du désert ; la famille s'entend & par signes & par sons ; & ce premier rayon d'intelligence , entretenu , cultivé , communiqué , a fait ensuite éclore tous les germes de la pensée : comme l'habitude n'a pu s'exercer , se soutenir si long-temps sans produire des signes mutuels & des sons réciproques , ces signes ou ces sons toujours répétés & gravés peu à peu dans la mémoire de l'enfant deviennent des expressions constantes ; quelque courte qu'en soit la liste , c'est une langue qui deviendra bientôt plus étendue , si la famille augmente , & qui toujours suivra dans sa marche tous les progrès de la société. Dès qu'elle commence à se former , l'éducation de l'enfant n'est plus une éducation purement individuelle , puisque ses parens lui communiquent non-seulement ce qu'ils tiennent de la Nature , mais encore ce qu'ils ont reçu de leurs aïeux & de la société dont ils font partie ; ce n'est plus une communication faite par des individus isolés qui , comme dans les animaux , se borneroit à transmettre leurs simples facultés ;

eultés ; c'est une institution à laquelle l'espèce entière a part, & dont le produit fait la base & le lien de la société.

Parmi les animaux même, quoique tous dépourvus du principe pensant, ceux dont l'éducation est la plus longue sont aussi ceux qui paroissent avoir le plus d'intelligence ; l'éléphant, qui de tous est le plus long-temps à croître, & qui a besoin des secours de sa mere pendant toute la première année, est aussi le plus intelligent de tous : le cochon d'Inde, auquel il ne faut que trois semaines d'âge pour prendre tout son accroissement & se trouver en état d'engendrer, est peut-être par cette seule raison l'un des plus stupides ; & à l'égard du singe, dont il s'agit ici de décider la nature, quelque ressemblant qu'il soit à l'homme, il a néanmoins une si forte teinture d'animalité qu'elle se reconnoît dès le moment de la naissance ; car il est à proportion plus fort & plus formé que l'enfant, il croît beaucoup plus vite, les secours de la mere ne lui sont nécessaires que pendant les premiers mois, il ne reçoit qu'une éducation purement individuelle, & par conséquent aussi stérile que celle des autres animaux.

Il est donc animal, & malgré sa ressemblance à l'homme, bien loin d'être le second dans notre espèce, il n'est pas le premier dans l'ordre des animaux, puisqu'il n'est pas le plus intelligent ; c'est uniquement sur ce rapport de ressemblance corporelle qu'est appuyé le préjugé de la grande opinion qu'on s'est formée des facultés du

singe; il nous ressemble, a-t-on dit, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, il doit donc non-seulement nous imiter, mais faire encore de lui-même tout ce que nous faisons. On vient de voir que toutes les actions qu'on doit appeller *humaines*, sont relatives à la société; qu'elles dépendent d'abord de l'ame & ensuite de l'éducation dont le principe physique est la nécessité de la longue habitude des parens à l'enfant; que dans le singe cette habitude est fort courte, qu'il ne reçoit comme les autres animaux qu'une éducation purement individuelle, & qu'il n'est pas même susceptible de celle de l'espèce: par conséquent il ne peut rien faire de tout ce que l'homme fait, puisqu'aucune de ses actions n'a le même principe ni la même fin. Et à l'égard de l'imitation qui paroît être le caractère le plus marqué, l'attribut le plus frappant de l'espèce du singe, & que le vulgaire lui accorde comme un talent unique, il faut, avant de décider, examiner si cette imitation est libre ou forcée. Le singe nous imite-t-il, parce qu'il le veut, ou bien parce que sans le vouloir il le peut? j'en appelle sur cela volontiers à tous ceux qui ont observé cet animal sans prévention, & je suis convaincu qu'ils diront avec moi, qu'il n'y a rien de libre, rien de volontaire dans cette imitation: le singe ayant des bras & des mains, s'en sert comme nous, mais sans songer à nous; la similitude des membres & des organes produit nécessairement des mouvemens & quelquefois même des suites de mouvemens qui

ressemblent aux nôtres ; étant conformé comme l'homme , le singe ne peut que se mouvoir comme lui ; mais se mouvoir de même n'est pas agir pour imiter : qu'on donne à deux corps bruts la même impulsion ; qu'on construise deux pendules , deux machines pareilles , elles se mouvront de même , & l'on auroit tort de dire que ces corps bruts ou ces machines ne se meuvent ainsi que pour s'imiter ; il en est de même du singe relativement au corps de l'homme , ce sont deux machines construites , organisées de même , qui par nécessité de nature se meuvent à très peu près de la même façon : néanmoins parité n'est pas imitation , l'une gît dans la manière & l'autre n'existe que par l'esprit ; l'imitation suppose le dessein d'imiter ; le singe est incapable de former ce dessein , qui demande une suite de pensées , & par cette raison l'homme peut , s'il le veut , imiter le singe , & le singe ne peut pas même vouloir imiter l'homme.

Et cette parité qui n'est que le physique de l'imitation , n'est pas aussi complète ici que la similitude , dont cependant elle émane comme effet immédiat ; le singe ressemble plus à l'homme par le corps & les membres que par l'usage qu'il en fait ; en l'observant avec quelque attention on s'apercevra aisément que tous ses mouvemens sont brusques , intermittens , précipités ; & que pour les comparer à ceux de l'homme , il faudroit leur supposer une autre échelle ou plutôt un module différent : toutes les actions du singe tiennent de son éducation

qui est purement animale; elles nous paroissent ridicules, inconséquentes, extravagantes, parce que nous nous trompons d'échelle en les rapportant à nous, & que l'unité qui doit leur servir de mesure est très différente de la nôtre : comme sa nature est vive, son tempérament chaud, son naturel pétulant, qu'aucune de ces affections n'a été mitigée par l'éducation, toutes ses habitudes sont excessives & ressemblent beaucoup plus au mouvement d'un maniaque qu'aux actions d'un homme ou même d'un animal tranquille : c'est par la même raison que nous le trouvons indocile, & qu'il reçoit difficilement les habitudes qu'on voudroit lui transmettre : il est insensible aux caresses & n'obéit qu'au châtement; on peut le tenir en captivité, mais non pas en domesticité; toujours triste ou revêché, toujours répugnant, grimaçant, on le dompte plutôt qu'on ne le prive : aussi l'espèce n'a jamais été domestique nulle part; & par ce rapport il est plus éloigné de l'homme que la plupart des animaux : car la docilité suppose quelque analogie entre celui qui donne & celui qui reçoit; c'est une qualité relative qui ne peut être exercée que lorsqu'il se trouve des deux parts un certain nombre de facultés communes, qui ne diffèrent entr'elles que parce qu'elles sont actives dans le maître & passives dans le sujet. Or le passif du singe a moins de rapport avec l'actif de l'homme, que le passif du chien ou de l'éléphant qu'il suffit de bien traiter pour leur communiquer les sentimens doux

& même délicats de l'attachement fidèle ; de l'obéissance volontaire , du service gratuit & du dévouement sans réserve.

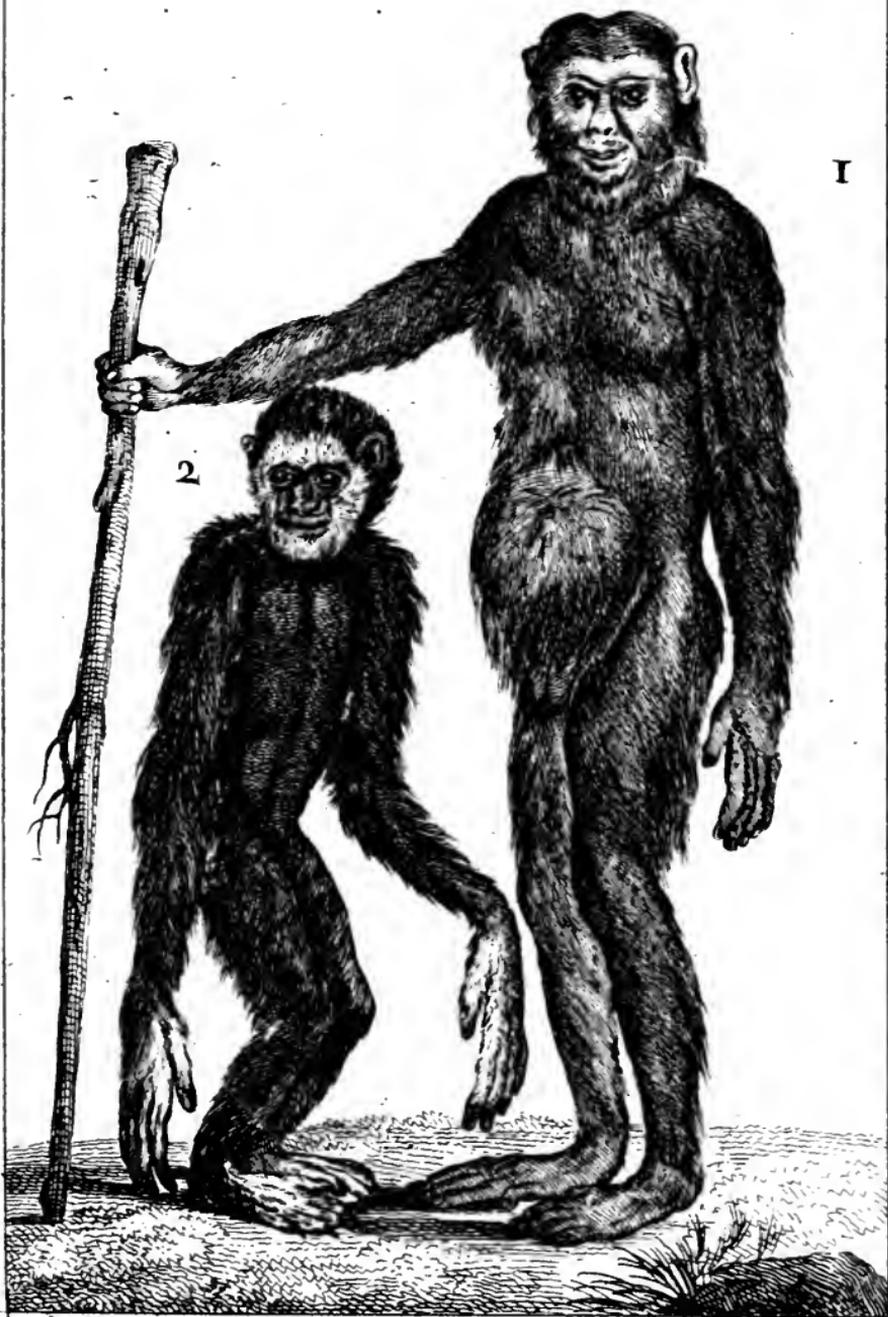
Le singe est donc plus loin de l'homme que la plupart des autres animaux par les qualités relatives : il en diffère aussi beaucoup par le tempérament ; l'homme peut habiter tous les climats ; il vit , il multiplie dans ceux du Nord & dans ceux du midi ; le singe a de la peine à vivre dans les contrées tempérées , & ne peut multiplier que dans les pays les plus chauds : cette différence dans le tempérament en suppose d'autres dans l'organisation , qui , quoique cachées , n'en sont pas moins réelles ; elle doit aussi influencer beaucoup sur le naturel ; l'excès de chaleur qui est nécessaire à la pleine vie de cet animal , rend excessives toutes ses affections , toutes ses qualités : & il ne faut pas chercher une autre cause à sa pétulance , à sa lubricité & à ses autres passions qui toutes nous paroissent aussi violentes que défordonnées.

Ainsi ce singe , que les Philosophes , avec le vulgaire , ont regardé comme un être difficile à définir , dont la nature étoit au moins équivoque & moyenne entre celle de l'homme & celle des animaux , n'est dans la vérité qu'un pur animal , portant à l'extérieur un masque de figure humaine , mais dénué à l'intérieur de la pensée & de tout ce qui fait l'homme ; un animal au-dessous de plusieurs autres par les facultés relatives , & encore essentiellement différent de l'homme , par le naturel , par le tempérament , & aussi

par la mesure du temps nécessaire à l'éducation, à la gestation, à l'accroissement du corps, à la durée de la vie, c'est-à-dire, par toutes les habitudes réelles qui constituent ce qu'on appelle *nature* dans un être particulier.







1 Le Jocko. 2 Le grand Gibbon.



L E S

ORANGS - OUTANGS

O U

LE PONGO (a) ET LE JOCKO (b).

Voyez Planche I, fig. 1 de ce Volume.

Nous présentons ces deux animaux ensemble, parce qu'il se peut qu'ils ne fassent tous deux qu'une seule & même espèce.

(a) *Orang-outang*, nom de cet animal aux Indes orientales; *Pongo*, nom de ce même animal à Lowando, province de Congo; *Kukurlacko*, dans quelques endroits des Indes orientales, selon Kjoep, chapitre 86; cité par Linnæus.

Homo silvestris. *Orang-outang*. Bontius page 84. fig. ibid. *Nota*. Cette figure représente plutôt une femme qu'une femelle de singe.

Satyræ silvestres. *Orang-outang dicti Icones arborum..... ut & animalium*. Lugd. Bat. apud Vanderæa. Tab. antepenult. duæ figuræ.

Troglodites. *Homo nocturnus*. Linn. *System. nat.* edit. X, page 24.

Ooran-outan. Capt. Beakmans Travel to Borneo. London, 1718, fig.

Oerangs - oetangs, de Ceylan. *Voyages de Gauthier Schoutten aux Indes orientales*. Amsterdam, 1707.

Ce sont de tous les singes ceux qui ressemblerent le plus à l'homme, ceux qui par conséquent sont les plus dignes d'être observés. Nous avons vu le petit orang-outang ou le jocko vivant, & nous en avons conservé les dépouilles; mais nous ne pouvons parler du pongo ou grand orang-outang que d'après

Drill, selon Charleton. *Exercit.* p. 16.

Smitten, selon Bosman. *Voyage de Guinée*, p. 528.

Barris, selon plusieurs Voyageurs.

Pongo, selon Battel, Purchaff & autres.

(b) *Jocko*. *Enjocko*, nom de cet animal à Congo que nous avons adopté. *En*, est l'article que nous avons retranché. L'*Empakassa* de Congo s'appelle *Pacassa* ou *Pacasse*, & par conséquent on doit appeler l'*Enjocko*, *Jocko*. *Baris*, en Guinée selon Fr. Pyrard, page 369, & aussi selon le P. du Jarric. *Champanzée*, *Quimpezée*, par les Anglois qui fréquentent la côte d'Angole; on l'a aussi appelé *Homme sauvage*; *Homme des bois*, comme le *Pongo*; d'autres l'ont nommé *Pigmeé de Guinée*. *Quojasmoras*, dans quelques endroits de l'Afrique, selon Dapper. *Quojavoran*, *Quinomorro* selon d'autres; *Selvago* ou le *Sauvage*, par les Portugais.

Satyrus Indicus. Tulpius. *Observ. med.* lib. III, cap. LVI, fig. *ibid.*

Homo silvestris, *Ouran-outang*. Tyion, *Anatomy of a Pigme*. London, 1699, fig. page 108.

Baris sive *Barris*. *Pygmeus Guineensis*, *Chimpanret Anglis*, *Descrip. of some curious creatures*, &c. London, 1719, in-8^o, fig.

The man of the Woods Edwards *Gleanings*. London, 1758, page 6, fig. *ibid.*

Satyrus simia caudata subius nuda. Linn. *Syst. nat.* edit. X, page 25.

Simia unguibus omnibus, planis & rotundatis; caeteris faciem cingente. . . *Homo silvestris*, l'*Homme des bois*. *Brit. Regn. anim.* page 189.

les relations des Voyageurs ; si elles étoient fidelles, si souvent elles n'étoient pas obscures, fautive, exagérées, nous ne douterions pas qu'il ne fût d'une autre espèce que le jocko, d'une espèce plus parfaite & plus voisine encore de l'espèce de l'homme. Bontius qui étoit médecin en chef à Batavia, & qui nous a laissé de bonnes observations sur l'Histoire naturelle de cette partie des Indes, dit expressément (c) qu'il a vu avec admiration quelques individus de cette espèce marchant debout sur leurs pieds, & entr'autres une femelle (dont il donne la figure) qui sembloit avoir de la pudeur, qui se couvroit de sa main à l'aspect des hommes qu'elle ne connoissoit pas, qui pleuroit, gémissoit & faisoit les autres actions humaines, de manière qu'il sembloit que rien ne lui manquât que la parole. M. Linnæus (d) dit d'après Kjoep & quelques autres

(c) *Quod meretur admirationem, vidi ego aliquot utriusque sexus erectè incedentes imprimis (cujus effigiem hic exhibeo) satyram femellam tantâ reverentiâ ab ignotis sibi hominibus occultentem, tum quoque faciem manibus (liceat ita dicere) regentem, ubertimque lacrymantem, gemitus cientem & ceteros humanos actus exprimentem, ut nihil humani ei d. esse diceres præter loquel. m. . . . Nomen ei induit Ourang-outang quod h. minem silvæ significat. Jac. Bont. Hist. nat. Ind. cap. XXXII, page 84 & 85.*

(d) *Homo nocturnus. Homo silvestris Orang - outang Bonii. Corpus album, incessu erectum, nostro dimidio minus, pili albi contortuplicati, oculi orbiculati, iridi pupillaque aurea. Halpebræ antice incumbentes cum membrana nictitante. Visus lateralis, nocturnus. Ætas vi-*
Quadrupèdes, Tom. VII. E

Voyageurs , que cette faculté même ne manque pas à l'orang-outang , qu'il pense , qu'il parle & s'exprime en siffiant ; il l'appelle *homo nocturne* , & en donne en même temps une description , par laquelle il ne seroit guère possible de décider si c'est un animal ou un homme. Seulement on doit remarquer que cet être , quel qu'il soit , n'a selon lui que la moitié de la hauteur de l'homme ; & comme Bontius ne fait nulle mention de la grandeur de son orang-outang , on pourroit penser avec M. Linnæus que c'est le même : mais alors cet orang-outang de Linnæus & de Bontius ne seroit pas le véritable qui est de la taille des plus grands hommes : ce ne seroit pas non plus celui que nous appellons jocko & que j'ai vu vivant ; car quoiqu'il soit de la taille que M. Linnæus donne au sien , il en diffère néanmoins par tous les autres caractères. Je puis assurer , l'ayant vu plusieurs fois , que non-seulement il ne parle ni ne siffle pour s'exprimer , mais même qu'il ne fait rien qu'un chien bien instruit ne pût faire : & d'ailleurs il diffère presque en tout de la description que M. Linnæus donne de l'orang-outang , & se rapporte beaucoup mieux à celle du *satyrus* de ce même Auteur : je doute donc beaucoup de la vérité de la des-

ginti quinque annorum. Die cæcutit, latet; noctu videt, exit, furatur. Loquitur sibilo, cogitat, credit sui causâ factam tellurem, se aliquando iterum fore imperantem, si fides peregrinatoribus. . . . Habitat in Java, Amboina, Ternata speluncis. Linn. syst. nat. edit. X, pag. 24.

cription de cet homme nocturne; je doute même de son existence, & c'est probablement un Nègre blanc, un chacrelas (e) que les Voyageurs, cités par M. Linnæus, auront mal vu & mal décrit. Car ces chacrelas ont en effet, comme l'homme nocturne de cet Auteur, les cheveux blancs, laineux & frisés, les yeux rouges, la vue foible, &c. mais ce sont des hommes, & ces hommes ne siffent pas & ne sont pas des pigmées de trente pouces de hauteur; ils pensent, parlent & agissent comme les autres hommes; & sont aussi de la même grandeur.

En écartant donc cet être mal décrit, en supposant aussi un peu d'exagération dans le récit de Bontius, un peu de préjugé dans ce qu'il raconte de la pudeur de sa femelle orang-outang, il ne nous restera qu'un animal, un singe, dont nous trouvons ailleurs des indications plus précises. Edward Tyson (f), célèbre Anatomiste Anglois, qui a fait une très bonne description tant des parties extérieures qu'intérieures de l'orang-outang, dit qu'il y en a de deux espèces, & que celui qu'il décrit n'est pas si grand que l'autre appelé *barris* (g) ou *baris* par

(e) Voyez ce que nous avons dit de cette race d'hommes dans notre discours sur les variétés de l'espèce humaine. Vol V de cette Histoire naturelle.

(f) The anatomy of a Pygmie. London, 1699, in-quarto.

(g) The *Baris* or *Baris*, Which they describe to be much taller than our animal, probably may be what we call a *Drill*. Tyson, anat. of a pygmie, pag. 1

les Voyageurs, & vulgairement *drill* par les Anglois. Ce *barris* ou *drill* est en effet le grand orang-outang des Indes orientales ou le pongo de Guinée, & le pigmée décrit par Tyson est le jocko que nous avons vu vivant. Le Philosophe Gassendi ayant avancé, sur le rapport d'un Voyageur nommé *St. Amand*, qu'il y avoit dans l'isle de Java une espèce de créature qui faisoit la nuance entre l'homme & le singe, on n'hésita pas à nier le fait; pour le prouver, Peiresc produisit une lettre d'un M. Noël (*Natalis*) Médecin qui demouroit en Afrique, par laquelle il assure (*h*) qu'on trouve en Guinée de très grands singes appelés *barris*, qui marchent sur deux pieds, qui ont plus de gravité & beaucoup plus d'intelligence que tous les autres singes, & qui sont très ardens pour les femmes. Darcos, & ensuite Nieremberg (*i*) & Dapper (*k*) disent à-peu-près les mêmes choses du *barris*. Battel (*l*) l'appelle *pongo*, & assure » qu'il

(*h*) *Sunt in Guineâ simiæ, barbâ procerâ canâque & pexâ propemodum venerabiles, incedunt lentè ac videntur præ cæteris sapere; maximi sunt & Berris dicuntur; polent maximè judicio, semel dumtaxat quidpiam docendi. Vestè induit illico bipedes incedunt. Scitè ludunt fistulâ, cytharâ aliisque id genus. Fæminæ denique in his patiuntur menstrua. & mares mulierum sunt appetentissimi.* Gassendi, lib. V.

(*i*) Nieremberg. *Hist. Nat. Peregr.* lib. IX, cap. 44. & 45.

(*k*) Description de l'Afrique, par Dapper, page 249.

(*l*) *Purchass Pilgrims*, part. II, lib. VII, chap. III. *Histoire générale des voyages*, tome V, page 89.

est dans toutes ses proportions semblable à l'homme , seulement qu'il est plus grand , grand , dit-il , comme un géant ; qu'il a la face comme l'homme , les yeux enfoncés , de longs cheveux aux côtés de la tête , le visage nu & sans poil , aussi-bien que les oreilles & les mains , le corps légèrement velu , & qu'il ne diffère de l'homme à l'extérieur que par les jambes , parce qu'il n'a que peu ou point de mollets ; que cependant il marche toujours debout ; qu'il dort sur les arbres & se construit une hutte , un abri contre le soleil & la pluie , qu'il vit de fruits & ne mange point de chair ; qu'il ne peut parler quoiqu'il ait plus d'entendement que les autres animaux ; que quand les Nègres font du feu dans les bois , ces pongos viennent s'asseoir autour & se chauffer , mais qu'ils n'ont pas assez d'esprit pour entretenir le feu en y mettant du bois ; qu'ils vont de compagnie , & tuent quelquefois des Nègres dans les lieux écartés ; qu'ils attaquent même l'éléphant , qu'ils le frappent à coups de bâton & le chassent de leurs bois ; qu'on ne peut prendre ces pongos vivans , parce qu'ils sont si forts , que dix hommes ne suffiroient pas pour en dompter un seul ; qu'on ne peut donc attraper que les petits tout jeunes ; que la mere les porte marchant debout , & qu'ils se tiennent attachés à son corps avec les mains & les genoux ; qu'il y a deux espèces de ces singes très ressemblans à l'homme , le pongo qui est aussi grand & plus gros qu'un homme , & l'enjocko qui est beaucoup plus petit , &c. « : c'est de ce

passage très précis que j'ai tiré les noms de pongo & de jocko. Battel dit encore que lorsqu'un de ces animaux meurt, les autres couvrent son corps d'un amas de branches & de feuillages. Purchaff ajoute en forme de note, que dans les conversations qu'il avoit eues avec Battel, il avoit appris de lui qu'un pongo lui enleva un petit Nègre qui passa un an entier dans la société de ces animaux ; qu'à son retour ce petit Nègre raconta qu'ils ne lui avoient fait aucun mal ; que communément ils étoient de la hauteur de l'homme, mais qu'ils sont plus gros & qu'ils ont à-peu-près le double du volume d'un homme ordinaire. Jobson assure avoir vu dans les endroits fréquentés par ces animaux une sorte d'habitation composée de branches entrelassées, qui pouvoit servir du moins à les garantir de l'ardeur du soleil (m). » Les singes de Guinée, dit Bosman, (n) que l'on appelle *smit-ten* en Flamand, sont de couleur fauve, & deviennent extrêmement grands : j'en ai vu, ajoute-t-il, un de mes propres yeux qui avoit cinq pieds de haut. Ces singes ont une assez vilaine figure, aussi-bien que ceux d'une seconde espèce qui leur ressemblent en tout, si ce n'est que quatre de ceux-ci feroient à peine aussi gros qu'un de la première espèce. On

(m) Histoire générale des Voyages, tome III, page 295.

(n) Voyage de Guinée, par Bosman, p. 258.

peut leur apprendre presque tout ce que l'on veut « Gauthier Schoutten (o) dit que les singes appelés par les Indiens *orangs-outangs*, sont presque de la même figure & de la même grandeur que les hommes, mais qu'ils ont le dos & les reins tout couverts de poil, sans en avoir néanmoins au-devant du corps; que les femelles ont deux grosses mamelles; que tous ont le visage rude, le nez plat, même enfoncé, les oreilles comme les hommes; qu'ils sont robustes, agiles, hardis, qu'ils se mettent en défense contre les hommes armés; qu'ils sont passionnés pour les femmes; qu'il n'y a point de sûreté pour elles à passer dans les bois, où elles se trouvent tout d'un coup attaquées & violées par ces singes ». Dampier, Froger & d'autres Voyageurs assurent qu'ils enlèvent des petites filles de huit ou dix ans, qu'ils les emportent au-dessus des arbres & qu'on a mille peines à les leur ôter. Nous pouvons ajouter à tous ces témoignages celui de M. de la Brosse, qui a écrit son voyage à la côte d'Angole en 1738, & dont on nous a communiqué l'extrait: ce Voyageur assure » que les orangs-outangs qu'il appelle *quimpezés*, tâchent de surprendre des Négresses; qu'ils les gardent avec eux pour en jouir; qu'ils les nourrissent très bien: j'ai connu, dit-il, à Lowango

(o) Voyage de Gauthier Schoutten. *Amsterdam*, 1707, in-12.

une Nègresse qui étoit restée trois ans avec ces animaux; ils croissent de six à sept pieds de haut; ils sont d'une force sans égale, ils cabanent, & se servent de bâtons pour se défendre; ils ont la face plate, le nez camus & épaté, les oreilles plates, sans bourrelet, la peau un peu plus claire que celle d'un mulâtre: un poil long & clair-semé dans plusieurs parties du corps, le ventre extrêmement tendu, les talons plats & élevés d'un demi pouce environ par-derrière; ils marchent sur leurs deux pieds, & sur les quatre quand ils en ont la fantaisie: nous en achetames deux jeunes, un mâle qui avoit quatorze lunes, & une femelle qui n'avoit que douze lunes d'âge, &c.

Voilà ce que nous avons trouvé de plus précis & de plus certain au sujet du grand *orang-outang* ou *pongo*; & comme la grandeur est le seul caractère bien marqué par lequel il diffère du *jocko*, je persiste à croire qu'ils sont de la même espèce: car il y a ici deux choses possibles; la première que le *jocko* soit une variété constante, c'est à dire, une race beaucoup plus petite que celle du *pongo*. A la vérité ils sont tous deux du même climat; ils vivent de la même façon, & devroient par conséquent se ressembler en tout, puisqu'ils subissent & reçoivent également les mêmes altérations, les mêmes influences de la terre & du ciel; mais n'avons-nous pas dans l'espèce humaine un exemple de variété semblable? le Lapon & le Finlandois sous le même climat diffèrent entr'eux presque autant par la taille

& beaucoup plus pour les autres attributs, que le *jocko* ou *petit orang-outang* ne diffère du grand. La seconde chose possible, c'est que le *jocko* ou *petit orang-outang* que nous avons vu vivant, celui de Tulpius, celui de Tyson & les autres qu'on a transportés en Europe, n'étoient peut-être tous que de jeunes animaux qui n'avoient encore pris qu'une partie de leur accroissement. Celui que j'ai vu avoit près de deux pieds & demi de hauteur. Le sieur Nonfoux auquel il appartenoit, m'assura qu'il n'avoit que deux ans : il auroit donc pu parvenir à plus de cinq pieds de hauteur s'il eût vécu, en supposant son accroissement proportionnel à celui de l'homme. L'orang-outang de Tyson étoit encore plus jeune, car il n'avoit qu'environ deux pieds de hauteur, & ses dents n'étoient pas entièrement formées. Celui de Tulpius étoit à peu-près de la grandeur de celui que j'ai vu; il en est de même de celui qui est gravé dans les Glanures de M. Edwards : il est donc très probable que ces jeunes animaux auroient pris avec l'âge un accroissement considérable, & que s'ils eussent été en liberté dans leur climat, ils auroient acquis la même hauteur, les mêmes dimensions que les Voyageurs donnent à leur grand orang-outang. Ainsi nous ne considérerons plus ces deux animaux comme différant entr'eux, mais comme ne faisant qu'une seule & même espèce, en attendant que des connoissances plus précises détruisent ou confirment cette opinion qui nous paroît fondée.

L'orang-outang que j'ai vu marchoit toujours debout sur ses deux pieds, même en portant des choses lourdes; son air étoit assez triste, sa démarche grave; ses mouvemens mesurés; son naturel doux & très différent de celui des autres singes: il n'avoit ni l'impatience du magot ni la méchanceté du babouin, ni l'extravagance des guenons. Il avoit été; dira-t-on, instruit & bien appris; mais les autres que je viens de citer & que je lui compare, avoient eu de même leur éducation; le signe & la parole suffisoient pour faire agir notre orang-outang, il falloit le bâton pour le babouin, & le fouet pour tous les autres qui n'obéissent guère qu'à la force des coups. J'ai vu cet animal présenter sa main pour reconduire les gens qui venoient le visiter, se promener gravement avec eux & comme de compagnie; je l'ai vu s'asseoir à table, déployer sa serviette, s'en essuyer les lèvres, se servir de la cuiller & de la fourchette pour porter à sa bouche, verser lui-même sa boisson dans un verre, le choquer lorsqu'il y étoit invité, aller prendre une tasse & une soucoupe, l'apporter sur la table, y mettre du sucre, y verser du thé, le laisser refroidir pour le boire, & tout cela sans autre instigation que les signes ou la parole de son maître & souvent de lui-même. Il ne faisoit du mal à personne, s'approchoit même avec circonspection, & se présentoit comme pour demander des caresses; il aimoit prodigieusement les bonbons, tout le monde lui en donnoit; & comme il avoit une toux fré-

quente & la poitrine attaquée, cette grande quantité de choses sucrées contribua sans doute à abrégér sa vie : il ne vécut à Paris qu'un été, & mourut l'hiver suivant à Londres ; il mangeoit presque de tout, seulement il préféroit les fruits mûrs & secs à tous les autres alimens ; il buvoit du vin, mais en petite quantité, & le laissoit volontiers pour du lait, du thé ou d'autres liqueurs douces. Tulpius (p) qui a donné une bonne description avec la figure d'un de ces ani-

(p). *Erat hic satyrus quadrupes, sed ab humanâ specie quam præ se fert vocatur Indis Ourang-outang, Homo silvestris, uti Africanis Quojas - mortou : exprimens Longitudine puerum trimum, ut crassitie sexennem ; corpore erat nec obeso nec gracili, sed quadrato, habilissimo tamen ac perniciosissimo. Artubus verò tam stricis & musculis adeo vastis, ut quidvis & auferet & posset. Anteriùs undique glaber at ponè hirsutus ac nigris crinibus obsitus. Facies mentiebatur hominem, sed nares simæ & aduncæ rugosam & edentulam anum. Aures verò nil discrepant ab humanâ formâ uti neque pectus ornatum utrinque mammâ prætumidâ (erat enim sexus feminei). Venter habebat umbilicum profundiorum, & artus, cum superiores tum inferiores, tam exactam cum homine similitudinem ut vix ovum ovo videris similis. Nec cubito defuit debita commissura, nec manibus digitorum ordo ; nedum pollicis figura humana vel cruribus suræ vel pedi calcis fulcrum. Quæ concinna ac decens membrorum forma in causa fuit, quòd multoties incederet erectus, neque atolleret minus gravatè, quàm transferret facile quaecumque gravissimi oneris pondus. Bibiturus præhendebat canthari ansam manu alterâ, alteram verò vasis fundo supponens ; abstergebat deinde madorem labiis relictum. . . . Eandem dexteritatem observabat cubitum iturus ; inclinans caput in pulvinar & corpus stragulis convenienter operiens, &c. Tulpii Observ. Medicæ, lib. III, cap. LVI.*

maux qu'on avoit présenté vivant à Frédéric Henri, Prince d'Orange, en raconte les mêmes choses à-peu-près que celles que nous avons vues nous-mêmes, & que nous venons de rapporter. Mais si l'on veut reconnoître ce qui appartient en propre à cet animal, & le distinguer de ce qu'il avoit reçu de son maître; si l'on veut séparer sa nature de son éducation, qui en effet lui étoit étrangère, puisqu'au lieu de la tenir de ses peres & meres, il l'avoit reçue des hommes, il faut comparer ces faits, dont nous avons été témoins, avec ceux que nous ont donnés les Voyageurs qui ont vu ces animaux dans leur état de nature, en liberté & en captivité. M. de la Brosse qui avoit acheté d'un Nègre deux petis orangs-outangs qui n'avoient qu'un an d'âge, ne dit pas si le Nègre les avoit éduqués; il paroît affurer au contraire que c'étoient d'eux-mêmes qu'ils faisoient une grande partie des choses que nous avons rapportées ci-dessus. » Ces animaux, dit-il, ont l'instinct de s'asseoir à table comme les hommes; ils mangent de tout sans distinction; ils se servent de couteau, de la cuiller & de la fourchette pour couper & prendre ce qu'on leur sert sur l'assiette: ils boivent du vin & d'autres liqueurs: nous les portames à bord; quand ils étoient à table, ils se faisoient entendre des Mouffes lorsqu'ils avoient besoin de quelque chose; & quelquefois quand ces enfans refusoient de leur donner ce qu'ils demandoient, ils se mettoient en colère, leur saisissoient les bras, les mordoient &

les abattoient sous eux. Le mâle fut malade en rade : il se faisoit soigner comme une personne ; il fut même saigné deux fois au bras droit : toutes les fois qu'il se trouva depuis incommodé , il montrait son bras pour qu'on le saignât , comme s'il eût su que cela lui avoit fait du bien ».

Henri Grosse (9) dit » qu'il se trouve de ces animaux vers le nord de Coromandel , dans les forêts du domaine du Raïa de Carnate ; qu'on en fit présent de deux , l'un mâle , l'autre femelle , à M. Horne , Gouverneur de Bombay ; qu'ils avoient à peine deux pieds de haut , mais la forme entièrement humaine ; qu'ils marchaient sur leurs deux pieds , & qu'ils étoient d'un blanc pâle , sans autres cheveux ni poils qu'aux endroits où nous en avons communément ; que leurs actions étoient très semblables pour la plupart aux actions humaines , & que leur mélancolie faisoit voir qu'ils sentoient fort bien leur captivité ; qu'ils faisoient leur lit avec soin dans la cage dans laquelle on les avoit envoyés sur le vaisseau ; que quand on les regardoit , ils cachoient avec leurs mains les parties que la modestie empêche de montrer. La femelle , ajouta-t-il , mourut de maladie sur le vaisseau , & le mâle donnant toutes fortes de signes

(9) Voyage aux Indes orientales , par Henri Grosse , traduit de l'Anglois. Londres , 1758 , pages 329 & suivantes.

de douleur, prit tellement à cœur la mort de sa compagne, qu'il refusa de manger & ne lui survécut pas plus de deux jours «.

François Pyrard (r) rapporte » qu'il se trouve dans la province de Sierra-liona une espèce d'animaux appelée *baris*, qui sont gros & membrus, lesquels ont une telle industrie, que si on les nourrit & instruit de jeunesse, ils servent comme une personne; qu'ils marchent d'ordinaire sur les deux pattes de derrière seulement; qu'ils pilent ce qu'on leur donne à piler dans des mortiers, qu'ils vont querir de l'eau à la rivière dans de petites cruches qu'ils portent toutes pleines sur leur tête, mais qu'arrivant bientôt à la porte de la maison, si on ne leur prend bientôt leurs cruches ils les laissent tomber, & voyant la cruche versée & rompue, ils se mettent à crier & à pleurer ». Le Pere du Jaric, cité par Nieremberg (s), dit la même chose & presque dans les mêmes termes. Le témoignage de Schoutten (t), s'accorde avec celui de Pyrard au sujet de l'éducation de ces animaux; « on en prend, dit-il, avec des lacs, on les apprivoise, on leur apprend à marcher sur les pieds de derrière & à se servir des pieds de devant,

(r) Voyages de François Pyrard de Laval. Paris, 1619, tome II. p. 331.

(s) Euf. Nieremberg. *Hist. nat. Peregrin.* lib. IX, cap. XLV.

(t) Voyage de Gaut. Schoutten aux Indes orientales. *Amsterd.* 1707.

qui sont à-peu-près comme des mains, pour faire certains ouvrages & même ceux du ménage, comme rincer des verres, donner à boire, tourner la broche, &c. » J'ai vu à Java, dit le Guat (*u*), un singe fort extraordinaire : c'étoit une femelle ; elle étoit de grande taille & marchoit souvent fort droite sur ses pieds de derrière : alors elle cachoit d'une de ses mains l'endroit de son corps qui distinguoit son sexe ; elle avoit le visage sans autre poil que celui des sourcils, & elle ressembloit assez en général à ces faces grotesques des femmes Hottentottes que j'ai vues au Cap : elle faisoit tous les jours proprement son lit, s'y couchoit la tête sur un oreiller, & se couvroit d'une couverture. Quand elle avoit mal à la tête, elle se ferroit d'un mouchoir, & c'étoit un plaisir de la voir ainsi coiffée dans son lit. Je pourrois en raconter diverses autres petites choses qui paroissent extrêmement singulières ; mais j'avoue que je ne pouvois pas admirer cela autant que le faisoit la multitude, parce que n'ignorant pas le dessein qu'on avoit de porter cet animal en Europe pour le faire voir, j'avois beaucoup de penchant à supposer qu'on l'avoit dressé à la plupart des singeries que le peuple regardoit comme lui étant naturelles : à la vérité c'étoit une supposition. Il mourut à la hauteur du cap de Bonne-

(*u*) Voyage de Fr. le Guat. *Tome II, pages 96 & 97.*

espérance dans un vaisseau sur lequel j'étois ; il est certain que la figure de ce singe ressembloit beaucoup à celle de l'homme, &c ». Gemelli Careri dit en avoir vu un qui se plaignoit comme un enfant, qui marchoit sur les deux pieds de derrière, en portant sa natte sous son bras pour se coucher & dormir. Ces singes, ajoute-t-il, paroissent avoir plus d'esprit que les hommes, à certains égards : car, quand ils ne trouvent plus de fruits sur les montagnes, ils vont au bord de la mer où ils attrapent des crabes, des huîtres & autres choses semblables. Il y a une espèce d'huîtres qu'on appelle *taclovo* qui pèsent plusieurs livres & qui sont souvent ouvertes sur le rivage ; or le singe craignant que quand il veut les manger, elles ne lui attrapent la patte en se refermant, il jette une pierre dans la coquille qui l'empêche de se fermer, & ensuite il mange l'huître sans crainte.

» Sur les côtes de la rivière de Gambie, dit Froger [x], les singes y sont plus gros & plus méchans qu'en aucun endroit de l'Afrique ; les Nègres les craignent & ils ne peuvent aller seuls dans la campagne sans courir risque d'être attaqués par ces animaux qui leur présentent un bâton & les obligent à se battre. . . . Souvent on les a vus porter sur les arbres des enfans de

(x) Relation du voyage de Genes, par Froger, p. 42 & 43.

sept à huit ans qu'on avoit une peine incroyable à leur ôter ; la plupart des Nègres croient que c'est une nation étrangere qui est venue s'établir dans leur pays , & que s'ils ne parlent pas , c'est qu'ils craignent qu'on ne les oblige à travailler ».

» On se passeroit bien , dit un autre Voyageur (y) , de voir à Macacar un aussi grand nombre de singes , car leur rencontre est souvent funeste ; il faut toujours être bien armé pour s'en défendre. ils n'ont point de queue , ils se tiennent toujours droits comme des hommes , & ne vont jamais que sur les deux pieds de derrière «.

Voilà , du moins à très-peu-près , tout ce que les Voyageurs les moins crédules & les plus véridiques nous disent de cet animal ; j'ai cru devoir rapporter leurs passages en entier , parce que tout peut paroître important dans l'histoire d'une bête si ressemblante à l'homme : & pour qu'on puisse prononcer avec encore plus de connoissance sur sa nature , nous allons exposer aussi toutes les différences qui éloignent cette espèce de l'espèce humaine , & toutes les conformités qui l'en approchent. Il diffère de l'homme à l'extérieur par le nez qui n'est pas proéminent , par le front qui est trop court , par le menton qui n'est pas relevé à la base ; il a les oreilles proportionnelle-

(y) Description historique du royaume de Macacar, Paris, 1688, p. 51.

ment trop grandes, les yeux trop voisins l'un de l'autre; l'intervalle entre le nez & la bouche est aussi trop étendu; ce sont-là les seules différences de la face de l'orang-outang avec le visage de l'homme. Le corps & les membres diffèrent en ce que les cuisses sont relativement trop courtes, les bras trop longs, les pouces trop petits, la paume des mains trop longue & trop ferrée, les pieds plutôt faits comme des mains que comme des pieds humains; les parties de la génération du mâle ne sont différentes de celles de l'homme, qu'en ce qu'il n'y a point de frein au prépuce; les parties de la femelle sont à l'extérieur fort semblables à celles de la femme.

A l'intérieur, cette espèce diffère de l'espèce humaine par le nombre des côtes; l'homme n'en a que douze, l'orang-outang en a treize; il a aussi les vertèbres du cou plus courtes, les os du bassin plus ferrés, les hanches plus plates, les orbites des yeux plus enfoncées; il n'y a point d'apophyse épineuse à la première vertèbre du cou; les reins sont plus ronds que ceux de l'homme, & les uretères ont une forme différente, aussi-bien que la vessie & la vésicule du fiel qui sont plus étroites & plus longues que dans l'homme. Toutes les autres parties du corps, de la tête & des membres, tant extérieures qu'intérieures, sont si parfaitement semblables à celles de l'homme, qu'on ne peut les comparer sans admiration & sans être étonné que d'une conformation si pareille & d'une organisation qui est ab-

folument la même , il n'en réfulte pas les mêmes effets. Par exemple , la langue & tous les organes de la voix font les mêmes que dans l'homme ; & cependant l'orang-outang ne parle pas ; le cerveau eft abfolument de la même forme & de la même proportion , & il ne penfe pas : y a-t-il une preuve plus évidente que la matière feule , quoique parfaitement organisée , ne peut produire ni la penfée ni la parole qui en eft le figne , à moins qu'elle ne foit animée par un principe fupérieur ? L'homme & l'orang-outang font les feuls qui ayent des fesses & des mollets , & qui par conféquent foient faits pour marcher debout ; les feuls qui ayent la poitrine large , les épaules apiaties & les vertèbres conformées l'un comme l'autre ; les feuls dont le cerveau , le cœur , les poumons , le foie , la rate , le pancréas , l'eftomac , les boyaux foient abfolument pareils ; les feuls qui ayent l'appendice vermiculaire au cœcum ; enfin l'orang-outang refemble plus à l'homme qu'à aucun des animaux , plus même qu'aux babouins & aux guenons , non-feulement par toutes les parties que je viens d'indiquer , mais encore par la largeur du vifage , la forme du crâne , des mâchoires , des dents , des autres os de la tête & de la face , par la groffeur des doigts & du pouce , par la figure des ongles , par le nombre des vertèbres lombaires & facrées , par celui des os du coccix , & enfin par la conformité dans les articulations , dans la grandeur & la figure de la rotule , dans celle du fternum , &c. En forte qu'en comparant ces

animal avec ceux qui lui ressemblent le plus, comme avec le magot, le babouin ou la guenon, il se trouve encore avoir plus de conformité avec l'homme qu'avec ces animaux, dont les espèces cependant paroissent être si voisines de la sienne, qu'on les a toutes désignées par le même nom de *singes*: ainsi les Indiens sont excusables de l'avoir associé à l'espèce humaine par le nom d'*orang-outang*, homme sauvage, puisqu'il ressemble à l'homme par le corps plus qu'il ne ressemble aux autres singes ou à aucun autre animal. Comme quelques-uns des faits que nous venons d'exposer, pourroient paroître suspects à ceux qui n'auroient pas vu cet animal, nous avons cru devoir les appuyer de l'autorité de deux célèbres Anatomistes, Tyson (z) & Cowper, qui l'ont ensemble dis-

(z) L'Orang-outang ressemble plus à l'homme qu'aux singes ou aux guenons; 1°. en ce qu'il a les poils des épaules dirigés en bas & ceux des bras dirigés en haut; 2°. par la face qui est plus semblable à celle de l'homme, étant plus large & plus aplatie que celle des singes; 3°. par la figure de l'oreille qui ressemble plus à celle de l'homme, à l'exception que la partie cartilagineuse est mince comme dans les singes; 4°. par les doigts qui sont proportionnellement plus gros que ceux des singes; 5°. en ce qu'il est à tous égards fait pour marcher de bout, au lieu que les singes & les guenons ne sont pas conformés à cette fin; 6°. en ce qu'il a des fesses plus grosses que tous les autres singes; 7°. en ce qu'il a des mollets aux jambes; 8°. en ce que sa poitrine & ses épaules sont plus larges que celles des singes; 9°. son talon plus long; 10°. en ce qu'il a la membrane adipeuse, placée comme l'homme sous

féqué avec une exactitude scrupuleuse, & qui nous ont donné les résultats des comparai-

la peau; 11°. le péritoine entier & non percé ou allongé, comme il est dans les singes; 12°. les intestins plus longs que dans les singes; 13°. le canal des intestins de différent diamètre, comme dans l'homme, & non pas égal ou à-peu-près égal comme il est dans les singes; 14°. en ce que le cœcum a l'appendice vermiculaire comme dans l'homme, tandis que cet appendice vermiculaire manque dans tous les autres singes, & aussi en ce que le commencement du colon n'est pas si prolongé qu'il l'est dans les singes; 15°. en ce que l'insertion du conduit biliaire & du conduit pancréatique n'ont qu'un seul orifice commun dans l'homme & l'orang-outang, au lieu que ces insertions sont à deux pouces de distance dans les guenons; 16°. en ce que le colon est plus long que dans les singes; 17°. en ce que le foie n'est pas divisé en lobes comme dans les singes, mais entier & d'une seule pièce comme dans l'homme; 18°. en ce que les vaisseaux biliaires sont les mêmes que dans l'homme; 19°. la rate la même; 20°. le pancréas le même; 21°. le nombre des lobes du poulmon le même; 22°. le péricarde attaché au diaphragme comme dans l'homme, & non pas comme il l'est dans les singes ou guenons; 23°. le cône du cœur plus émouffé que dans les singes; 24°. en ce qu'il n'a point d'abajoues ou poches au bas des joues comme les autres singes & guenons; 25°. en ce qu'il a le cerveau beaucoup plus grand que ne l'ont les singes, & dans toutes ses parties exactement conformé comme le cerveau de l'homme; 26°. le crâne plus arrondi & du double plus grand que dans les guenons; 27°. toutes les futures du crâne semblables à celles de l'homme; les os appelés *ossa triquetra Wormiana*, se trouvent dans la future lamboïde, ce qui n'est pas dans les autres singes ou guenons; 28°. il a l'os cribiforme & le *crista galli*, ce que les guenons n'ont pas; 29°. la selle *sella equina* comme dans l'homme, au lieu que dans les singes & guenons cette

sons qu'ils ont faites de toutes les parties de son corps avec celui de l'homme. J'ai

partie est plus élevée & plus proéminente; 30°. le *processus pterygoides* comme dans l'homme; cette partie manque aux singes & guenons; 31°. les os des tempes & les os appellés *ossa bregmatis* comme dans l'homme; ces os sont d'une forme différente dans les singes & guenons; 32°. l'os zygomatique, petit, au lieu que dans les singes & guenons cet os est grand; 33°. les dents sont plus semblables à celles de l'homme qu'à celles des autres singes, surtout les canines & les molaires; 34°. les apophyses transverses des vertèbres du cou, & les sixième & septième vertèbres ressemblent plus à celles de l'homme qu'à celles des singes & des guenons; 35°. les vertèbres du cou ne sont pas percées comme dans les singes; pour laisser passer les nerfs, elles sont pleines & sans trou dans l'orang-outang comme dans l'homme; 36°. les vertèbres du dos & leurs apophyses sont comme dans l'homme; & dans les vertèbres du bas, il n'y a que deux apophyses inférieures, au lieu qu'il y en a quatre dans les singes; 37°. il n'y a que cinq vertèbres lombaires comme dans l'homme, au lieu que dans les guenons il y en a six ou sept; 38°. les apophyses épineuses des vertèbres lombaires sont droites comme dans l'homme; 39°. l'os sacrum est composé de cinq vertèbres comme dans l'homme, au lieu que dans les singes & guenons il n'est composé que de trois; 40°. le coccx n'a que quatre os, comme dans l'homme, & ces os ne sont pas troués, au lieu que dans les singes & guenons le coccx est composé d'un plus grand nombre d'os, & ces os sont troués; 41°. dans l'orang-outang, il n'y a que sept vraies côtes (*costæ veræ*), & les extrémités des fausses côtes (*nothæ*) sont cartilagineuses, & les côtes sont articulées au corps des vertèbres; dans les singes & guenons, il y a huit vraies côtes, & les extrémités des fausses côtes sont osseuses, & leur articulation se trouve placée dans l'interstice entre les vertèbres; 42°. l'os du sternum dans l'orang-outang;

cru devoir traduire de l'Anglois, & présenter ici cet article de leurs ouvrages, afin

est large comme dans l'homme, & non pas étroit comme dans les guenons; 43°. les os des quatre doigts sont plus gros qu'ils ne le sont dans les singes; 44°. l'os de la cuisse, soit dans son articulation, soit à tous autres égards, est semblable à celui de l'homme; 45°. la rotule est ronde & non pas longue, simple & non pas double comme elle l'est dans les singes; 46°. le talon, le tarse & le métatarse de l'orang-outang sont comme ceux de l'homme; 47°. le doigt du milieu dans le pied n'est pas si long qu'il l'est dans les singes; 48°. les muscles *obliquus inferior capitis*, *pyriformis* & *biceps femoris* sont semblables dans l'orang-outang & dans l'homme, tandis qu'ils sont différens dans les singes & guenons, &c.

L'orang-outang diffère de l'homme plus que des singes ou guenons; 1°. en ce que le pouce est plus petit à proportion que celui de l'homme; quoique cependant il soit plus gros que celui des autres singes; 2°. en ce que la paume de la main est plus longue & plus étroite que dans l'homme; 3°. il diffère de l'homme & approche des singes par la longueur des doigts des pieds; 4°. il diffère de l'homme en ce qu'il a le gros doigt des pieds éloigné à-peu-près comme un pouce, étant plutôt quadrumane comme les autres singes que quadrupède; 5°. en ce qu'il a les cuisses plus courtes que l'homme; 6°. les bras plus longs; 7°. en ce qu'il n'a pas les bourses pendantes; 8°. l'épiploon plus ample que dans l'homme; 9°. la vésicule du fiel longue & plus étroite; 10°. les reins plus ronds que dans l'homme & les uretères différens; 11°. la vessie plus longue; 12°. en ce qu'il n'a point de frein au prépuce; 13°. les os de l'orbite de l'œil trop enfoncés; 14°. en ce qu'il n'a pas les deux cavités au-dessus de la selle du turc (*fella turcica*) comme dans l'homme; 15°. en ce que les *processus mastoïdes* & *stiloïdes* sont très petits & presque nuls; 16°. en ce qu'il a les os du nez plats; 17°. il diffère de l'homme, en ce que

que tout le monde puisse mieux juger de la ressemblance presque entière de cet animal avec l'homme. J'observerai seulement, pour une plus grande intelligence de cette note, que les Anglois ne sont pas réduits, comme nous, à un seul nom pour désigner les singes; ils ont, comme les Grecs, deux

les vertèbres du cou sont courtes comme dans les singes, plates devant & non pas rondes, & que leurs apophyses épineuses ne sont pas fourchues comme dans l'homme; 18°. en ce qu'il n'y a point d'apophyse épineuse dans la première vertèbre du cou; 19°. il diffère de l'homme en ce qu'il a treize côtes de chaque côté, & que l'homme n'en a que douze; 20°. en ce que les os des isles sont parfaitement semblables à ceux des singes, étant plus longs, plus étroits & moins concaves que dans l'homme; 21°. il diffère de l'homme en ce que les muscles suivans se trouvent dans le corps humain & manquent dans celui de l'orang-outang; savoir, *occipitales, frontales, dilatatores alarum nasi seu elevatoros labii superioris, intersplinales colli, glutæi minimi, extensor digitorum pedis brevis & transversalis pedis*; 22°. les muscles qui ne paroissent pas se trouver dans l'orang-outang, & qui se trouvent quelquefois dans l'homme sont ceux qu'on appelle *Pyramidales, caro Musculosa quadrata*; le long tendon & le corps charnu du muscle *palmaire*, les muscles *attollens & retrahens auriculam*; 23°. les muscles éleveurs des clavicules sont dans l'orang-outang, comme dans les singes & non pas comme dans l'homme; 24°. les muscles par lesquels l'orang-outang ressemble aux singes, & diffère de l'homme sont les suivans, *longus colli, pectoralis, latissimus dorsi, glutæus maximus & medius, Psoas magnus & parvus iliacus internus & gastrocnemius internus*; 25°. il diffère encore de l'homme par la forme des muscles, *deltoides pronator radii teres & extensor pollicis brevis*. Anatomie de l'orang-outang, par Tyson, Londres 1699, in-4°.

noms différens , l'un pour les singes sans queue (a) , qu'ils appellent *ape* , & l'autre pour les singes à queue qu'ils appellent *monkie*. J'ai toujours traduit le mot *monkie* par celui de *guenon* , & le mot *ape* par celui de *singe* ; & ces singes que Tyson désigne par le mot *ape* , ne peuvent être que ceux que nous avons appelés le *pithèque* & le *magot* , & il y a même toute apparence que c'est au magot seul qu'on doit rapporter le nom *ape* ou *singe* de la comparaison de Tyson. Je dois observer aussi que cet Auteur donne quelques caractères de ressemblance & de différence qui ne sont pas assez fondés : j'ai cru devoir faire sur cela quelques remarques ; on trouvera peut-être que ce détail est long , mais il me semble qu'on ne peut pas examiner de trop près un être qui , sous la forme d'un homme , n'est cependant qu'un animal.

1°. Tyson donne comme un caractère particulier à l'homme & à l'orang - outang , d'avoir le poil des épaules dirigé en bas , & celui des bras dirigé en haut ; il est vrai que la plupart des quadrupèdes ont le poil de toutes les parties du corps dirigé en bas ou en arrière , mais cela n'est pas sans exception. Le paresseux & le fourmillier ont le poil des parties antérieures du corps di-

(a) *Simiæ dividuntur in caudâ carentes quæ simiæ simpliciter dicuntur & caudatas quæ cercopitheci appellantur ; quæ prioris generis sunt Anglice Apes dicuntur ; quæ posterioris monkeys. Ray , Synops. quadrup. page 149.*

rigé en arrière, & celui de la croupe & des reins dirigé en avant : ainsi ce caractère n'est pas d'un grand poids dans la comparaison de cet animal à l'homme.

2°. J'ai aussi retranché dans ma traduction les quatre premières différences, qui, comme celles-ci, sont trop légères ou mal fondées : la première, c'est la différence de la taille ; ce caractère est très incertain & tout-à-fait gratuit, puisque l'Auteur dit lui-même que son animal étoit fort jeune ; les seconde, troisième & quatrième ne roulent que sur la forme du nez, la quantité du poil & sur d'autres rapports aussi petits. Il en est de même de plusieurs autres que j'ai retranchées, par exemple, du vingt-unième caractère tiré du nombre des dents ; il est certain que cet animal & l'homme ont le même nombre de dents, & que s'il n'en avoit que vingt-huit, comme le dit l'Auteur, c'est qu'il étoit fort jeune, & l'on fait que l'homme dans sa jeunesse n'en a pas davantage.

3°. Le onzième caractère des différences de l'Auteur est aussi très équivoque ; les enfans ont les bourses fort relevées, cet animal étant fort jeune ne devoit pas les avoir pendantes.

4°. Le quarante-huitième caractère des ressemblances, & les trente, trente-unième, trente-deuxième, trente-troisième & trente-quatrième caractères des différences, ne désignant que la présence ou la figure de certains muscles, qui dans l'espèce humaine varient pour la plupart d'un individu à l'au-

tre, ne doivent pas être considérés comme des caractères essentiels.

5°. Toutes les ressemblances & différences tirées de parties trop petites, telles que les apophyses des vertèbres, ou prises de la position de certaines parties, de leur grandeur, de leur grosseur, ne doivent aussi être considérées que comme des caractères accessoires, en sorte que tout le détail de cette table de Tyson peut se réduire aux différences & aux ressemblances essentielles que nous avons indiquées.

6°. Je crois devoir insister sur quelques caractères plus généraux, dont les uns ont été omis par Tyson & les autres mal indiqués; 1°. L'orang-outang est le seul de tous les singes qui n'ait point d'abajoues, c'est-à-dire, de poches au bas des joues; toutes les guenons, tous les babouins, & même le magot & le gibbon ont ces poches, où ils peuvent garder leurs alimens avant de les avaler: l'orang-outang seul a cette partie du dedans de la bouche faite comme l'homme. 2°. Le gibbon, le magot, tous les babouins & toutes les guenons, à l'exception du douc, ont les fesses plates & des callosités sur ces parties; l'orang-outang est encore le seul qui ait les fesses renflées & sans callosités; le douc les a aussi sans callosités, mais elles sont plates & velues, en sorte qu'à cet égard le douc fait la nuance entre l'orang-outang & les guenons, comme le gibbon & le magot font cette nuance à l'égard des abajoues, & le magot seul à l'égard des dents canines & de l'allongement du museau. 3°. l'orang-outang

est le seul qui ait des mollets ou gras-de-jambes, & des fesses charnues; ce caractère indique qu'il est de tous le mieux conformé pour marcher debout : seulement, comme les doigts de ses pieds sont fort longs, & que son talon pose plus difficilement à terre que celui de l'homme, il court plus facilement qu'il ne marche, & il auroit besoin de talons artificiels plus élevés que ceux de nos souliers, si l'on vouloit le faire marcher aisément & long-temps. 4^e. Quoique l'orang-outang ait treize côtes, & que l'homme n'en ait que douze, cette différence ne l'approche pas plus des babouins ou des guenons, qu'elle l'éloigne de l'homme, parce que le nombre des côtes varie dans la plupart de ces espèces, & que les uns de ces animaux en ont douze, d'autres onze, & d'autres dix, &c; en sorte que les seules différences essentielles entre le corps de cet animal & celui de l'homme, se réduisent à deux, savoir la conformation des os du bassin & la conformation des pieds; ce sont-là les seules parties considérables par lesquelles l'orang-outang ressemble plus aux autres singes qu'il ne ressemble à l'homme.

D'après cet exposé que j'ai fait avec toute l'exactitude dont je suis capable, on voit ce que l'on doit penser de cet animal; s'il y avoit un degré par lequel on pût descendre de la nature humaine à celle des animaux, si l'essence de cette nature consistoit en entier dans la forme du corps & dépendoit de son organisation, ce singe se trouveroit plus

près de l'homme que d'aucun animal : assis au second rang des êtres , s'il ne pouvoit commander en premier , il feroit au moins sentir aux autres sa supériorité , & s'efforceroit de ne pas obéir ; si l'imitation qui semble copier de si près la pensée en étoit le vrai signe ou l'un des résultats , ce singe se trouveroit encore à une plus grande distance des animaux & plus voisin de l'homme ; mais , comme nous l'avons dit , l'intervalle qui l'en sépare réellement n'en est pas moins immense ; & la ressemblance de la forme , la conformité de l'organisation , les mouvemens d'imitation qui paroissent résulter de ces similitudes , ni ne le rapprochent de la nature de l'homme , ni même ne l'élèvent au-dessus de celle des animaux.

Caractères distinctifs de cette espèce.

L'orang-outang n'a point d'abajoues , c'est-à-dire , point de poches au-dedans des joues , point de queue , point de callosités sur les fesses ; il les a renflées & charnues ; il a toutes les dents & même les canines semblables à celles de l'homme ; il a la face plate , nue & basanée ; les oreilles , les mains , les pieds , la poitrine , le ventre aussi nus ; il a des poils sur la tête qui descendant en forme de cheveux des deux côtés des tempes , du poil sur le dos & sur les lombes , mais en petite quantité ; il a cinq ou six pieds de hauteur , & marche toujours

droit sur ses deux pieds. Nous n'avons pas été à portée de vérifier si les femelles sont sujettes comme les femmes à l'écoulement périodique ; mais nous le présumons, & par analogie nous ne pouvons guère en douter.





LE PITHÈQUE [a].

» **J**L y a, dit Aristote, des animaux dont la nature est ambiguë, & tient en partie de l'Homme & en partie du quadrupède, tels que les *Pithèques*, les *kèbes* & les *Cynocéphales*; le kèbe est un pithèque avec une queue; le cynocéphale est tout semblable au pithèque, seulement il est plus grand & plus fort, & il a le museau avancé, approchant presque de celui du dogue, & c'est de là qu'on a tiré son nom; il est aussi de

(a) Pithèque. Πίθηκος en Grec; *Simia* en Latin; *Chinchin*, en Tartarie, selon Rubruquis; & *Sinfin*, à la Chine, selon le P. de Halde.

Pithecus, Arist. *Hist. Anim.* lib. II, cap. VIII.

Simia, Gesner, *Hist. quad.* page 847, fig. *ibid.* Icon. quad. page 92, fig. *ibid.* *NOTA.* C'est la même figure copiée.

Simia, Jonston, de quad. tab. 59, duæ figuræ.

Simia simpliciter dicta, caudâ carens. Ray, *Syn. quad.* page 149.

Figura prima est earum simiarum quæ caudas non habent: hæc cæteris facilius & citius mansuescunt; cæterisque solentiori ingenio præstant, hilarioresque & versutiores existunt. Prosp. Alpin. *Hist. Ægypti*, lib. IV, tab. 20, fig. 1.

Simia unguibus omnibus planis & rotundatis. . . .
Le Singe. Brisson. *regn. anim.* page 188.

mœurs plus féroces , & il a les dents plus fortes que le pithèque & plus ressemblantes à celles du chien. « D'après ce passage , il est clair que le pithèque & le cynocéphale indiqués par Aristote n'ont ni l'un ni l'autre de queue , puisqu'il dit que les pithèques qui ont une queue s'appellent *kèbes* ; & que le cynocéphale ressemble en tout au pithèque , à l'exception du museau qu'il a plus avancé & des dents qu'il a plus grosses. Aristote fait donc mention de deux espèces de singes sans queue , le pithèque & le cynocéphale , & d'autres singes avec une queue qu'il appelle *kèbes*. Maintenant pour comparer ce que nous connoissons avec ce qui étoit connu d'Aristote , nous observerons que nous avons vu trois espèces de singes qui n'ont point de queue , savoir , l'orang-outang , le gibbon & le magot , & qu'aucune de ces trois espèces n'est le pithèque ; car les deux premières , c'est-à-dire , l'orang-outang & le gibbon n'étoient certainement pas connues d'Aristote , puisque ces animaux ne se trouvent que dans les parties méridionales de l'Afrique & des Indes qui n'étoient pas découvertes de son temps , & que d'ailleurs ils ont des caractères très différens de ceux qu'il donne au pithèque ; mais la troisième espèce que nous appellons *magot* , est le *cynocéphale* d'Aristote , il en a tous les caractères , il n'a point de queue , il a le museau comme un dogue , & les dents canines grosses & longues ; d'ailleurs il se trouve communément dans l'Asie mineure & dans les autres provinces de l'Orient qui étoient connues des Grecs ;

le pithèque est du même pays, mais nous ne l'avons pas vu, nous ne le connoissons que par le témoignage des Auteurs; & quoique depuis vingt-ans que nous recherchons les singes, cette espèce ne se soit pas rencontrée sous nos yeux, nous ne doutons cependant pas qu'elle n'existe aussi réellement que celle du cynocéphale. Gesner & Jonston ont donné des figures de ce singe pithèque; M. Briffon l'a indiqué comme l'ayant vu, il le distingue du cynocéphale ou magot, qu'il désigne aussi comme l'ayant vu, & il confirme ce que dit Aristote, en assurant que ces deux animaux (*b*) se ressemblent à tous égards, à l'exception du museau qui est court dans le *pithèque* ou *singe* proprement dit, & alongé dans le cynocéphale. Nous avons dit que l'orang-outang, le pithèque, le gibbon & le magot sont les

(*b*) Race première des singes, ceux qui n'ont point de queue, & qui ont le museau court; 1°. Le singe. J'ai vu plusieurs singes qui ne différoient entr'eux que par la grandeur; leur face, leurs oreilles & leurs ongles sont assez semblables au visage, aux oreilles & aux ongles de l'homme; le poil qui couvre tout leur corps, excepté les fesses qui sont nues, est mêlé de verdâtre & de jaunâtre; le verdâtre domine dans la partie supérieure du corps, & le jaunâtre dans la partie inférieure. Race seconde des singes, ceux qui n'ont point de queue & qui ont le museau alongé; 1°. le singe cynocéphale, il ne diffère du singe, que par son museau alongé, comme celui d'un chien, d'ailleurs il lui ressemble en tout. J'en ai vu plusieurs qui ne différoient entr'eux que par la grandeur. *Briff. regn. anim. page 189 & 191.*

seuls animaux auxquels on doit appliquer le nom générique de singe, parce qu'ils sont les seuls qui n'ont point de queue, & les seuls qui marchent plus volontiers & plus souvent sur deux pieds que sur quatre: l'orang-outang & le gibbon sont très différens du pithèque & du magot; mais comme ceux-ci se ressemblent en tout, à l'exception de la grandeur des mâchoires & de la grosseur des dents canines, ils ont souvent été pris l'un pour l'autre; on les a toujours indiqués par le nom commun de *singe*; & même dans les langues où il y a un nom pour les singes sans queue, & un autre nom pour les singes à queue, on n'a pas distingué le pithèque du magot; on les appelle tous deux du même nom *aff*, en Allemand; *ape*, en Anglois: ce n'est que dans la langue Grecque que ces deux animaux ont eu chacun leur nom; encore le mot *cynocéphale* est plutôt une dénomination adjectiue qu'un substantif propre, & c'est par cette raison que nous ne l'avons pas adopté.

Il paroît par les témoignages des Anciens, que le pithèque est le plus doux, le plus docile de tous les singes qui leur étoient connus, & qu'il étoit commun en Asie aussi bien que dans la Lybie & dans les autres provinces de l'Afrique, qui étoient fréquentées par les Voyageurs Grecs & Romains; c'est ce qui me fait présumer qu'on doit rapporter à cette espèce de singe les passages suivans de Léon l'Africain & de Marmol; ils disent, que les singes à longue queue qu'on voit en Mauritanie, & que les Afri-

cains appellent *mones*, viennent du pays des Nègres, mais que les singes sans queue sont naturels & se trouvent en très grande quantité dans les montagnes de Mauritanie, de Bugie & de Constantine; » ils ont, dit Marmol, les pieds, les mains, & s'il faut ainsi dire, le visage de l'homme, avec beaucoup d'esprit & de malice; ils vivent d'herbes, de blé & de toutes sortes de fruits qu'ils vont en troupes dérober dans les jardins ou dans les champs; mais avant que de sortir de leur fort il y en a un qui monte sur une éminence, d'où il découvre toute la campagne, & quand il ne voit paroître personne, il fait signe aux autres par un cri pour les faire sortir, & ne bouge de là tandis qu'ils sont dehors; mais sitôt qu'il voit venir quelqu'un, il jette de grands cris, & sautant d'arbre en arbre tous se sauvent dans les montagnes; c'est une chose admirable que de les voir fuir, car les femelles portent sur leur dos quatre ou cinq petits & ne laissent pas avec cela de faire de grands sauts de branche en branche. Il s'en prend quantité par diverses inventions quoiqu'ils soient fort fins; quand ils deviennent farouches, ils mordent, mais pour peu qu'on les flatte ils s'apivoisent aisément; ils font grand tort aux fruits & au blé, parce qu'ils ne font autre chose que le cueillir, couper & jeter par terre, soit qu'il soit mûr ou non, & en perdant beaucoup plus qu'ils n'en mangent & qu'ils n'en emportent; ceux qui sont apprivoisés font des choses incroyables, imitant l'homme en tout ce qu'ils

voient (c) «. Kolbe rapporte les mêmes faits à-peu-près au sujet des singes du cap de Bonne-espérance; mais on voit par la figure & la description qu'il en donne, que ces singes sont des babouins, qui ont une queue courte, le museau alongé, les ongles pointus, &c. & qu'ils sont aussi beaucoup plus gros & plus forts que ces singes de Mauritanie (d) : on peut donc présumer que Kolbe a copié le passage de Marmol, & appliqué aux babouins du Cap les habitudes naturelles des pithèques de Mauritanie.

Le pithèque, le magot & le babouin que nous avons appelé *papion*, étoient tous trois connus des Anciens; aussi ces animaux se trouvent dans l'Asie mineure, en Arabie, dans la haute Égypte & dans toute la partie septentrionale de l'Afrique; on pourroit donc aussi appliquer ce passage de Marmol à tous trois; mais il est clair qu'il ne convient pas au babouin, puisqu'il y est dit que ces singes n'ont point de queue; & ce qui me fait présumer que ce n'est pas du magot, mais du pithèque dont cet Auteur a parlé, c'est que le magot n'est pas aisé à apprivoiser, qu'il ne produit ordinairement que deux petits, & non pas quatre ou cinq comme le dit Marmol : au lieu que le pithèque qui est plus petit doit en produire davantage; d'ailleurs il est plus doux & plus

(c) L'Afrique de Marmol, tome I, page 57.

(d) Voyez ci après l'article du papion.

docile que le magot qui ne s'apprivoise qu'avec peine & ne se prive jamais parfaitement : je me suis convaincu par toutes ces raisons, que ce n'est point au magot, mais au pithèque qu'il faut appliquer ce passage des Auteurs Africains ; il en est de même de celui de Rubruquis, où il est fait mention des singes du Cathay, il dit » qu'ils ont en toutes choses la forme & les façons des hommes. qu'ils ne sont pas plus hauts qu'une coudée & tout couverts de poils ; qu'ils habitent dans des cavernes ; que pour les prendre on y porte des boissons fortes & enivrantes. qu'ils viennent tous ensemble goûter de ce breuvage, en criant *chinchin*, dont on leur a donné le nom de *chinchin*, & qu'ils s'enivrent si bien qu'ils s'endorment ; en sorte que les chasseurs les prennent aisément (e) ». Ces caractères ne conviennent qu'au pithèque & point du tout au magot : nous avons eu celui-ci vivant, & nous ne l'avons jamais entendu crier *chinchin* ; d'ailleurs il a beaucoup plus d'une coudée de hauteur & ressemble moins à l'homme que ne le dit l'Auteur ; nous avons eu les mêmes raisons pour appliquer au pithèque & non point au magot la figure & l'indication de Prosper Alpin, par laquelle il assure que les petits singes sans queue qu'il a vus en Égypte s'apprivoisent plus vite & plus aisément que les autres, qu'ils ont plus d'intelligence

(e) Relation de Rubruquis, page 176 & suiv.

& d'industrie, & qu'ils sont aussi plus gais & plus plaisans que tous les autres; or le magot est d'une grosse & assez grande taille, il est maussade, triste, farouche & ne s'ap-privoite qu'à demi; les caractères que donne ici Prosper Alpin à son singe sans queue, ne conviennent donc en aucune manière au magot & ne peuvent appartenir à un autre animal qu'au pithèque.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le pithèque n'a point de queue, il n'a point les dents canines plus grandes à proportion que celles de l'homme; il a la face plate, les ongles plats aussi, & arrondis comme ceux de l'homme; il marche sur ses deux pieds; il a environ une coudée, c'est-à-dire, tout au plus un pied & demi de hauteur; son naturel est doux, & on l'ap-privoise aisément. Les Anciens ont dit que la femelle est sujette à l'écoulement périodique, & l'analogie ne nous permet pas d'en douter.





LE GIBBON [a].

Voyez planche I, fig. 2, & planche II fig. 1 de ce Vol.

LE Gibbon se tient toujours debout, lors même qu'il marche à quatre pieds, parce que ses bras sont aussi longs que son corps & ses jambes; nous l'avons vu vivant, il n'avoit pas trois pieds de hauteur, mais il étoit jeune, il étoit en captivité: ainsi l'on doit présumer qu'il n'avoit pas encore acquis toutes ses

(a) *Gibbon*, c'est le nom sous lequel M. Dupleix nous a donné ce singe qu'il avoit apporté des Indes orientales; j'ai d'abord cru que ce mot étoit Indien, mais en faisant des recherches sur la Nomenclature des singes, j'ai trouvé dans une note de Dalechamp sur Pline, que Strabon a désigné le *Cephus* par le mot *Keipon*, dont il est probable qu'on a fait *Guibon*, *Gibbon*. Voici le passage de Pline, avec la note de Dalechamp: *Pompeii magni, primum ludi ostenderunt ex Æthiopiâ quas vocant cephos * quarum pedes posteriores pedibus humanis & cruribus, priores manibus fuere similes; hoc animal postea Roma non vidit.*

* (*Cephos*) Strabo. lib. 15. *Κεῖπον* vocat, esseque tradit facie satyro similem. Dal. Plin. *Hist. nat.* lib. VIII, cap. XIX. Nota. Il me paroît que le *Cebus* des Grecs, & le *Cephus* de Pline, qu'on doit prononcer *Kebus* & *Kephus* pourroient bien venir originairement de *Xoph* ou *Kophin*, qui en Hébreu & en Chaldéen est le nom du singe.

dimensions, & que dans l'état de nature, lorsqu'il est adulte, il parvient au moins à quatre pieds de hauteur : il n'a nulle apparence de queue; mais le caractère qui le distingue évidemment des autres singes, c'est cette prodigieuse grandeur de ses bras qui sont aussi longs que le corps & les jambes pris ensemble, en sorte que l'animal étant debout sur ses pieds de derrière, ses mains touchent encore à terre, & qu'il peut marcher à quatre pieds sans que son corps se penche; il a tout autour de la face un cercle de poil gris, de manière qu'elle se présente comme si elle étoit environnée d'un cadre rond, ce qui donne à ce singe un air très extraordinaire; ses yeux sont grands, mais enfoncés, ses oreilles nues & bien bordées; sa face est aplatie, de couleur tannée & assez semblable à celle de l'homme : le gibbon est après l'orang-outang & le pithèque, celui qui approcheroit le plus de la figure humaine, si la longueur excessive de ses bras ne le rendoit pas difforme; car dans l'état de nature l'homme auroit aussi une mine bien étrange; les cheveux & la barbe, s'ils étoient négligés, formeroient autour de son visage un cadre de poil assez semblable à celui qui environne la face du gibbon.

Ce singe nous a paru d'un naturel tranquille, & de mœurs assez douces : ses mouvemens n'étoient ni trop brusques ni trop précipités; il prenoit doucement ce qu'on lui donnoit à manger; on le nourrissoit de pain, de fruits, d'amandes, &c. Il craignoit beaucoup le froid & l'humidité, & il n'a pas vécu

vécu long-temps hors de son pays natal : il est originaire des Indes orientales , particulièrement des terres de Coromandel , de Malaca & des isles Moluques (*b*). Il paroît qu'il se trouve aussi dans des provinces moins méridionales , & qu'on doit rapporter au gibbon , le finge du royaume de Gannaure frontière de la Chine , que quelques Voyageurs ont indiqué sous le nom de *fesé* (*c*) ; au reste cette espèce varie pour la

(*b*) Le P. le Comte dit avoir vu aux Moluques une espèce de finge , marchant naturellement sur ses deux pieds , se servant de ses bras comme un homme , le visage à-peu-près comme celui d'un Hottentot , mais le corps tout couvert d'une espèce de laine grise , étant exactement comme un enfant & exprimant parfaitement ses passions & ses appétits ; il ajoute que ces finges sont d'un naturel très doux , que pour montrer leur affection aux personnes qu'ils connoissent , ils les embrassent & les baisent avec des transports singuliers ; que l'un de ces finges qu'il a vu avoit au moins quatre pieds de hauteur , qu'il étoit extrêmement adroit & encore plus agile. *Mémoires sur la Chine , par Louis le Comte , page 510.*

(*c*) Dans le royaume de Gannaure , frontière de la Chine , il se trouve un animal qui est fort rare , qu'ils nomment *Fesé* ; il a presque la forme humaine , les bras fort longs , le corps noir & velu , marche fort légèrement & fort vite. *Recueil des Voyages , &c. Rouen , 1716 , tome III , page 163. Nota. 1^o.* Ce caractère des bras fort longs n'appartient qu'à ce finge , & par conséquent indique assez clairement que le *Fesé* est le même que le Gibbon. *Nota.* On peut présumer que le mot *fesé* vient de *jesef* ou *sesef* nom du babouin dans les provinces d'Afrique , voisines de l'Arabie , & qu'on a transféré ce nom de babouin au gibbon ; car le babouin n'a pas les bras plus longs que les autres finges.

grandeur & pour les couleurs du poil ; il y en a deux au Cabinet , dont le second , quoiqu'adulte , est bien plus petit que le premier , & n'a que du brun dans tous les endroits où l'autre a du noir ; mais comme ils se ressemblent parfaitement à tous autres égards , nous ne doutons pas qu'ils ne soient tous deux d'une seule & même espèce.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le gibbon n'a point de queue , il a les fesses pelées avec de légères callosités ; sa face est plate , brune & environnée tout autour d'un cercle de poils gris ; il a les dents canines plus grandes à proportion que celles de l'homme ; il a les oreilles nues , noires & arrondies , le poil brun ou gris suivant l'âge ou la race ; les bras excessivement longs : il marche sur ses deux pieds de derrière , il a deux pieds & demi ou trois pieds de hauteur. La femelle est sujette , comme les femmes , à un écoulement périodique de sang.







1 Le petit Gibbon. 2 Le Magot. 3 autre Magot.



LE MAGOT [a).

Voyez planche II, fig. 2 & 3 de ce volume.

CET animal est de tous les singes, c'est-à-dire, de tous ceux qui n'ont point de

(a) *Magot*, nom ancien de ce Singe en françois, & que nous avons adopté. *Momenet*, selon *Jonston*; on l'a aussi appelé *Tartarin*, parce qu'il est fort commun dans la Tartarie méridionale.

Cynocephalos. *Aristotelis. Hist. anim.* lib. II, cap. VIII.

Cynocephalus primus. *Jonston*, fig. tab. LIX.

Cynocephalus alter. *Prosp. Alpin. Ægypti.* vol. II, p. 241, fig. tab. XVI.

Simia cynocephala omnibus unguibus planis & rotundatis. . . . Le singe cynocéphale. *Briff. Regn. anim.* p. 191. *Nota.* Il nous paroît que M. *Briffon* s'est trompé sur la forme des ongles de ce singe : il est vrai que ceux des pouces des pieds de devant & des pieds de derrière sont plats & arrondis à-peu-près comme ceux de l'homme; mais les ongles des autres doigts sont courbés en forme de gouttière renversée.

Sylvanus, simia ecaudata clunibus tuberosoallosis. Cercopithecus, *Jonston*, quad. tab. LIX, fig. 5. *Linn. Syst. nat.* edit. X, p. 25. *Nota.* Il nous paroît que M. *Linnaeus* s'est trompé en rapportant cet animal au *Cercopithecus* de *Jonston*, c'est plutôt le *Cynocephalus* de la même planche; mais il est vrai qu'on pourroit regarder ce *Cynocephalus* & ce *Cercopithecus* comme le même animal, si le poil de ce dernier n'étoit pas trop épais & trop long.

queue (*b*), celui qui s'accommode le mieux de la température de notre climat : nous en avons nourri un pendant plusieurs années ; l'été il se plaisoit à l'air, & l'hiver on pouvoit le tenir dans une chambre sans feu. Quoiqu'il ne fût pas délicat, il étoit toujours triste & souvent maussade ; il faisoit également la grimace pour marquer sa colère ou montrer son appétit : ses mouvemens étoient brusques, ses manières grossières, & sa physionomie encore plus laide que ridicule ; pour peu qu'il fût agité de passion il montrait & grinçoit les dents en remuant la mâchoire ; il remplissoit les poches de ses joues de tout ce qu'on lui donnoit, & il mangeoit généralement de tout, à l'exception de la viande crue, du fromage & d'autres choses fermentées : il aimoit à se jucher pour dormir, sur un barreau, sur une patte de fer ; on le tenoit toujours à la chaîne, parce que malgré sa longue domesticité, il n'en étoit pas plus civilisé, pas plus attaché à ses maîtres ; il avoit apparemment été mal éduqué : car j'en ai vu d'autres de la même espèce, qui en tout étoient mieux, plus connoissans, plus obéif-

(*b*) *Nota.* Il est certain que ce singe est sans queue, quoiqu'il en ait une légère apparence formée par un petit appendice de peau d'environ un demi-pouce de longueur, qui se trouve au-dessus de l'anus, mais cet appendice n'est point une queue avec des vertèbres, ce n'est qu'un bout de peau qui ne tient pas même plus particulièrement au coccyx que le reste de la peau.

fans, même plus gais, & assez dociles pour apprendre à danser, à gesticuler en cadence & à se laisser tranquillement vêtir & coiffer.

Ce singe peut avoir deux pieds & demi ou trois pieds de hauteur lorsqu'il est debout sur ses jambes de derrière; la femelle est plus petite que le mâle: il marche plus volontiers à quatre pieds qu'à deux: lorsqu'il est en repos, il est presque toujours assis, & son corps porte sur deux callosités très éminentes qui sont situées au bas de la région où devroient être les fesses; l'anüs est plus élevé; ainsi il est assis plus bas que sur le cul: aussi son corps est plus incliné que celui d'un homme assis; il diffère du *pithèque* ou *singe* proprement dit; 1°. en ce qu'il a le museau gros & avancé comme un dogue, au lieu que le *pithèque* a la face aplatie; 2°. en ce qu'il a de longues dents canines, tandis que le *pithèque* ne les a pas plus longues à proportion que l'homme; 3°. en ce qu'il n'a pas les ongles des doigts aussi plats & aussi arrondis, & enfin parce qu'il est plus grand, plus trapu & d'un naturel moins docile & moins doux.

Au reste, il y a quelques variétés dans l'espèce du magot; nous en avons vu de différentes grandeurs, & de poils plus ou moins foncés & plus ou moins fournis; il paroît même que les cinq animaux dont Prosper Alpin a donné les figures & les indications sous le nom de *cino-*

céphales (c), sont tous cinq des magots, qui ne diffèrent que par la grandeur & par quelques autres caractères trop légers pour qu'on doive en faire des espèces distinctes & séparées. Il paroît aussi que l'espèce en est assez généralement répandue dans tous les climats chauds de l'ancien continent, & qu'on la trouve également en Tartarie, en Arabie, en Éthiopie, au Malabar (d), en Barbarie, en Mauritanie & jusque dans les terres du cap de Bonne - espérance (e).

(c) Prosp. Alpin. *Hist. nat. Egypt.* lib. IV, tab. XV, fig. 1; tab. XVI, XVII, XVIII & XIX.

(d) La troisième espèce de singe au Malabar est de couleur cendrée, sans queue, ou n'en ayant qu'une très courte; elle est familière, apprend aisément tout ce qu'on lui enseigne. . . on m'en avoit donné un, je m'avais un jour de le battre, à ses cris il en accourut une si grande quantité de sauvages, que crainte d'accident je lui rendis sa liberté. *Voyage du P. Vincent Marie*, chap. XIII, p. 405. Trad. par M. le Marquis de Montmirail.

(e) C'est vraisemblablement de cette espèce de singe dont parle Robert Lade, dans les termes suivans. « On nous fit traverser une grande montagne dans les terres du cap de Bonne-espérance, sur laquelle nous primes plaisir à chasser de gros singes qui y sont en abondance. . . . je ne puis représenter toutes les souplesses de ces animaux que nous poursuivions, ni avec combien de légèreté & d'impudence ils revenoient sur leurs pas après avoir pris la fuite devant nous; quelquefois ils se laissoient approcher de si près & à si peu de distance, que m'arrêtant vis-à-vis d'eux pour prendre mes mesures, je me croyois presque certain de les saisir, mais d'un seul saut ils s'élançoient à dix pas de moi, en montant avec la même agilité

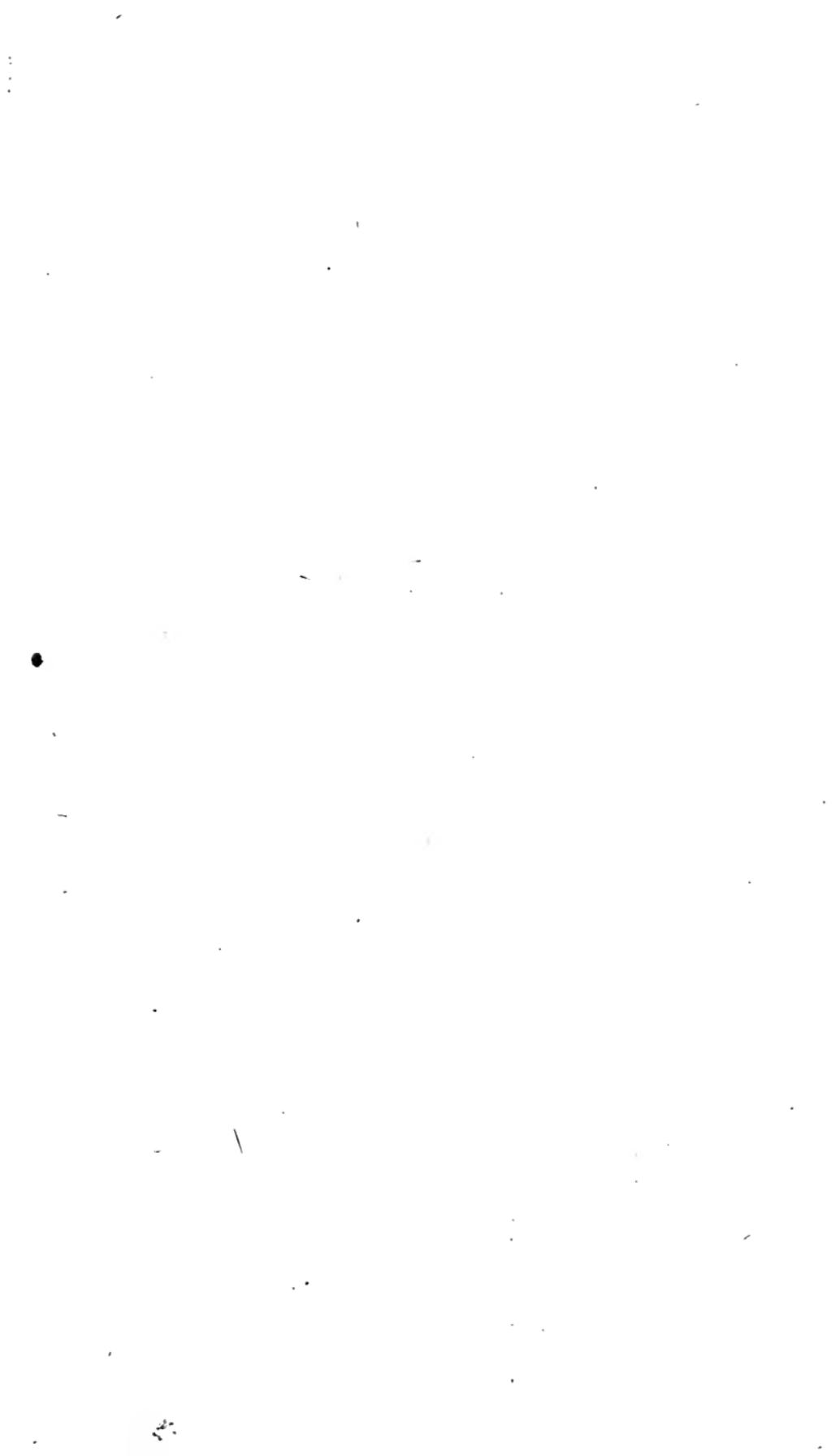
Caractères distinctifs de cette espèce.

Le magot n'a point de queue, quoiqu'il ait un petit bout de peau qui en ait l'apparence ; il a des abajoues , de grosses callosités proéminentes sur les fesses ; des dents canines beaucoup plus longues à proportion que celles de l'homme ; la face relevée par le bas en forme de museau , semblable à celui du dogue. Il a du duvet sur la face ; du poil brun-verdâtre sur le corps & jaune-blanchâtre sous le ventre. Il marche sur

sur un arbre ; ils demeuroient ensuite tranquilles à nous regarder comme s'ils eussent pris plaisir à se faire un spectacle de notre étonnement ; il y en avoit de si gros que si notre Interprète ne nous eût pas assuré qu'ils n'étoient pas d'une férocité dangereuse , notre nombre ne nous auroit pas paru suffisant pour nous garantir de leurs insultes ; comme il nous auroit été inutile de les tuer nous n'e fimes aucun usage de nos fusils : mais le Capitaine s'étant avisé d'en coucher en joue un fort gros qui étoit monté au sommet d'un arbre , après nous avoir long-temps fatigué à le poursuivre , cette espèce de menace dont il se souvenoit peut-être d'avoir vu quelquefois l'exécution sur quelques-uns de ses semblables , lui causa tant de frayeur , qu'il tomba presque immobile à nos pieds , & dans l'étourdissement de sa chute nous n'eumes aucune peine à le prendre ; cependant lorsqu'il fut revenu à lui , nous eumes besoin de toute notre adresse & de tous nos efforts pour le conserver , en lui liant étroitement les pattes ; il se défendoit encore par ses morsures , ce qui nous mit dans la nécessité de lui couvrir la tête & de la serrer avec nos mouchoirs. « *Voyage traduit de l'Anglois , tom. I , pages 80 & 81.*

ses deux pieds de derrière & plus souvent à quatre; il a trois pieds ou trois pieds & demi de hauteur, & il paroît qu'il y a dans cette espèce des races qui sont encore plus grandes. Les femelles sont, comme les femmes, sujettes à un écoulement périodique de sang.







I Grand Papion. 2 Petit Papion.



LE P A P I O N (a)

OU B A B O U I N proprement dit.

Voyez pl. III, figure 1 & 2 de ce volume.

DANS l'Homme, la physionomie trompe ;
& la figure du corps ne décide pas de la

(a) *Papion*, mot dérivé de *papio*, nom de cet animal en latin moderne, & que nous avons adopté pour le distinguer des autres Babouins. *Baboon*, en Anglois ; *Pavyon*, en Allemand ; *Choac-kama*, au cap de Bonne-espérance, selon Kolbe.

Papio. Gesner. *Icon. Quad.* page 76, fig. *ibid.* *NOTA.* 1°. Cette figure donnée par Gesner a été copiée par Aldrovande. *Quad. digit.* page 260, & par Jonston. *Quad. tab.* 61, sub nomine *papio primus*. *NOTA.* 2°. Gesner s'est beaucoup trompé en prenant cet animal pour l'Hyène.

Babouin. Kolbe. *Description du cap de Bonne-espérance*, tome III, page 63, figure 2. Cette figure donnée par Kolbe est encore plus mauvaise que celle de Gesner, & cependant ce sont les deux seuls Auteurs qui aient donné la figure de cet animal.

Papio. Le Babouin. *Brissl. regn. anim.* p. 192.

Sphinx. *Simia semicaudata*, ore vibrissato, unguibus acuminatis. Linn. *Syst. nar.* edit X, p. 25. *Nota.* M. Linnæus s'est trompé en donnant des moustaches comme caractere distinctif à cet animal, c'est probablement d'après la figure de Gesner qu'il a pris cet indice, & cette figure pêche en cela ; car dans le réel le babouin n'a point de moustaches. Voyez la figure que nous en avons fait dessiner d'après l'animal vivant.

Quadrupèdes, Tome VII.

I

forme de l'ame; mais dans les animaux, on peut juger du naturel par la mine, & de tout l'intérieur par ce qui paroît au dehors: par exemple, en jetant les yeux sur nos Singes & nos Babouins, il est aisé de voir que ceux-ci doivent être plus sauvages, plus méchans que les autres; il y a les mêmes différences, les mêmes nuances dans les mœurs que dans les figures. L'orang-outang qui ressemble le plus à l'homme, est le plus intelligent, le plus grave, le plus docile de tous; le magot, qui commence à s'éloigner de la forme humaine, & qui approche par le museau & par les dents canines de celle des animaux, est brusque, défobéissant & maussade; & les babouins, qui ne ressemblent plus à l'homme que par les mains, & qui ont une queue, des ongles aigus, de gros museaux, &c. ont l'air de bêtes féroces, & le sont en effet. J'ai vu vivant celui dont nous donnons ici la figure; il n'étoit point hideux, & cependant il faisoit horreur: grinçant continuellement les dents, s'agitant, se débattant avec colère; on étoit obligé de le tenir enfermé dans une cage de fer, dont il remuoit si puissamment les barreaux avec les mains, qu'il inspiroit de la crainte aux spectateurs. C'est un animal trapu, dont le corps ramassé & les membres nerveux indiquent la force & l'agilité; qui couvert d'un poil épais & long paroît encore beaucoup plus gros qu'il n'est; mais qui dans le réel, est si puissant & si fort qu'il viendroit aisément à bout d'un ou de plusieurs hommes, s'ils n'é-

toient point armés (b) : d'ailleurs, il paroît continuellement excité par cette passion qui rend furieux les animaux les plus doux ; il est insolemment lubrique, & affecte de se montrer en cet état, de se toucher, de se satisfaire seul aux yeux de tout le monde ; & cette action, l'une des plus honteuses de l'humanité, & qu'aucun animal ne se permet, copiée par la main du babouin, rappelle l'idée du vice, & rend abominable l'aspect de cette bête que la Nature paroît avoir particulièrement vouée à cette espèce d'impudence ; car dans tous les autres animaux, & même dans l'homme, elle a voilé ces parties ; dans le babouin au contraire elles sont tout-à-fait nues & d'autant plus évidentes que le corps est couvert de longs poils ; il a de même les fesses nues & d'un rouge couleur de sang, les bourfes pendantes, l'anus découvert, la queue toujours levée. Il semble faire parade de toutes ces nudités, présentant son derrière plus souvent que sa tête, sur-tout dès qu'il aperçoit des femmes, pour lesquelles il déploie une telle effronterie, qu'elle ne peut naître

(b) C'est à cette espèce qu'il faut rapporter l'animal appelé *tré tré tré tré* à Madagascar ; il est (dit Flaccourt) gros comme un veau de deux ans, il a la tête ronde, & une face d'homme, les pieds de devant & de derrière comme un singe, le poil frisé, la queue courte, les oreilles comme celles de l'homme ; il ressemble au *tamach* décrit par Ambroise Paré : c'est un animal solitaire, les gens du pays en ont grand peur. *Voyage à Madagascar, page 151.*

que du desir le plus immodéré (c). Le magot & quelques autres ont bien les mêmes inclinations, mais comme ils sont plus petits & moins pétulans, on les rend modestes à coups de fouet, au lieu que le babouin est non-seulement incorrigible sur cela, mais intraitable à tous autres égards.

Quelque violente que soit la passion de ces animaux, ils ne produisent pas dans les pays tempérés; la femelle ne fait ordinairement qu'un petit qu'elle porte entre ses bras & attaché, pour ainsi dire, à sa mamelle; elle est sujette, comme la femme, à l'évacuation périodique, & cela lui est commun avec toutes les autres femelles de singes qui ont les fesses nues: au reste, ces babouins quoique méchans & féroces, ne sont pas du nombre des animaux carnassiers, ils se nourrissent principalement de fruits, de racines & de grains; ils se réunissent (d) &

(c) *Papio, animal ad libidinem pronum, cum mulieres videt alacritatem suam ostendit. . . . Papio quem vidi vivum, ad nutum haud secus, atque caput reliqua animalia, anum vertebat frequentius populo ostentans.* Gesner. Icon. Quad. page 77. — Il y a aux Philippines des babouins très lubriques, qui ne permettent pas aux femmes de s'éloigner de leurs maisons. *Voyage de Gemelli Careri, tome V, page 409.* — Les babouins n'ont point de poils sur les fesses, elles sont si pleines de cicatrices & d'égratignures, qu'il semble n'y avoir pas même de peau: ce sont des animaux d'une lasciveté inexprimable. *Description du cap de Bonne-espérance, par Kolbe, tome III, page 59.* — *Papio, animal libidinosum, feminis facile vim infert.* Linn. syst. nat. edit. X, p. 25.

(d) Les babouins aiment passionné ment les raisins,

s'entendent pour piller les jardins, ils se jettent les fruits de main en main, & par-dessus les murs & font de grands dégâts dans toutes les terres cultivées.

Caractères distinctifs de cette espèce.

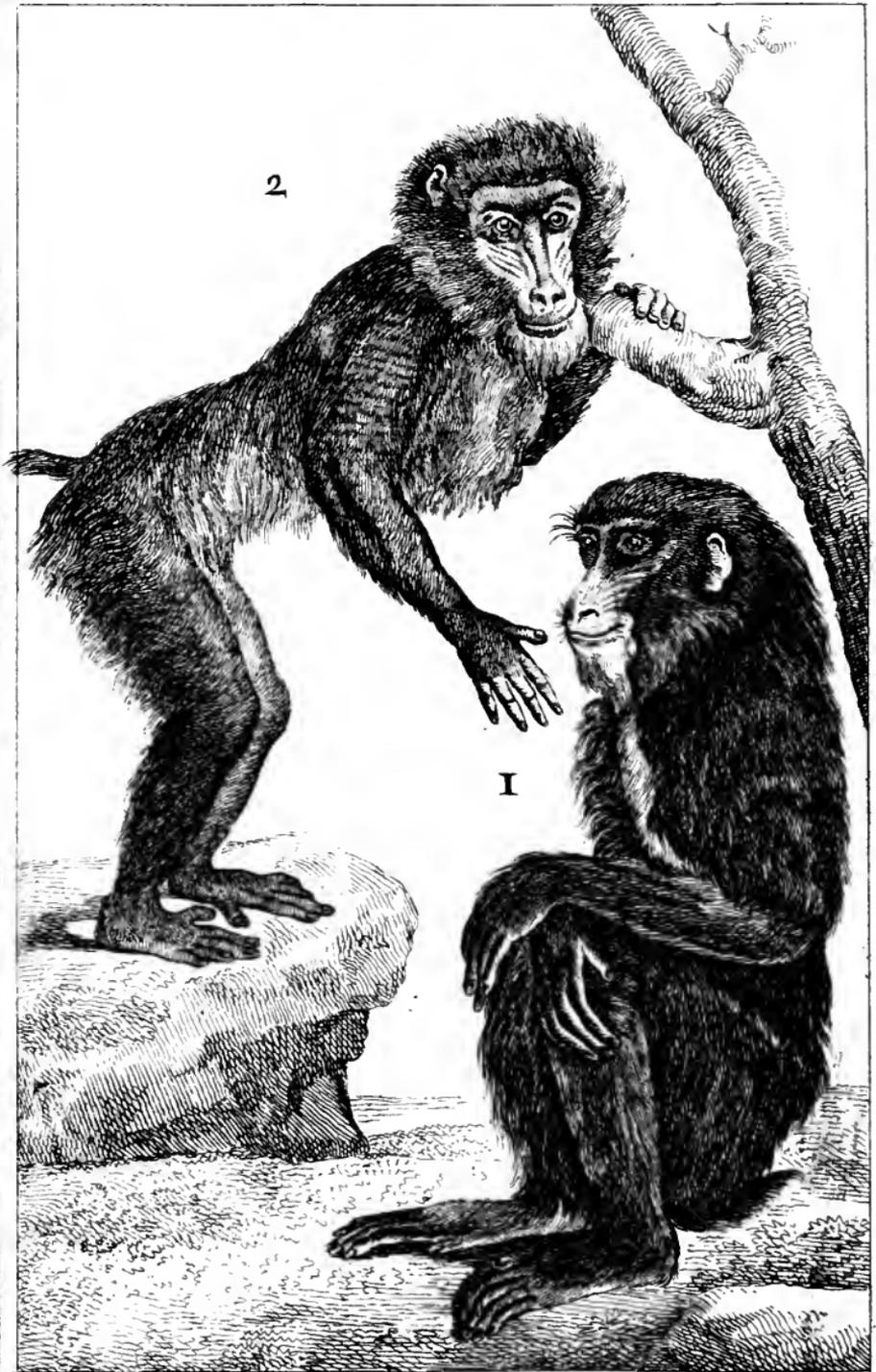
Le papion a des abajoues, & de larges

les pommes & en général les fruits qui croissent dans les jardins. . . . Leurs dents & leurs griffes les rendent redoutables aux chiens, qui ne les vainquent qu'avec peine, à moins que quelque excès de raisin ne les ait rendus roides & engourdis. . . . J'ai vu qu'ils ne mangent ni poisson ni viande, si elle n'a été premièrement cuite & qu'elle ne soit accommodée de la manière dont les hommes la mangent, & qu'ils aient fort avidement de la viande ou du poisson bien apprêtés. . . . Voici la manière dont ils pillent un verger, un jardin ou une vigne : ils font pour l'ordinaire ces expéditions en troupes ; une partie entre dans l'enclos, tandis qu'une autre partie reste sur la cloison en sentinelle, pour avertir de l'approche de quelque danger ; le reste de la troupe est placé au dehors du jardin à une distance médiocre les uns des autres, & forme ainsi une ligne qui tient depuis l'endroit du pillage jusqu'à celui du rendez-vous ; tout étant ainsi disposé, les babouins commencent le pillage, & jettent à ceux qui sont sur la cloison les melons, les courges, les pommes, les poires, &c. à mesure qu'ils les cueillent ; ceux qui sont sur la cloison jettent ces fruits à ceux qui sont au bas, & ainsi de suite tout le long de la ligne, qui pour l'ordinaire finit sur quelque montagne ; ils sont si adroits, & ils ont la vue si prompte & si juste, que rarement ils laissent tomber ces fruits à terre en se les jettant les uns aux autres : tout cela se fait dans un profond silence & avec beaucoup de promptitude. Lorsque les sentinelles apperçoivent quelqu'un, elles poussent un cri ; à ce signal, toute la troupe s'enfuit avec une vitesse étonnante. *Description du cap de Bonne - espérance, par Kolbe, tome III, pages 57 & suiv.*

callosités sur les fesses , qui sont nues & de couleur de sang ; il a la queue arquée & de sept ou huit pouces de long ; les dents canines beaucoup plus longues & plus grosses à proportion que celles de l'homme ; le museau très gros & très long ; les oreilles nues , mais point bordées ; le corps massif & ramassé , les membres gros & courts , les parties génitales nues & couleur de chair ; le poil long & touffu , d'un brun roussâtre & de couleur assez uniforme sur tout le corps ; il marche plus souvent à quatre qu'à deux pieds ; il a trois ou quatre pieds de hauteur lorsqu'il est debout ; il paroît qu'il y a dans cette espèce des races encore plus grandes & d'autres beaucoup plus petites. Le babouin que nous avons fait représenter est de la petite espèce , nous l'avons soigneusement comparé au grand *Babouin* ou *Papion* , & nous n'avons remarqué d'autres différences entr'eux que celle de la grandeur , & cette différence ne venoit pas de celle de l'âge ; car le petit babouin nous a paru adulte comme le grand. Les femelles sont sujettes , comme les femmes , à un écoulement périodique.







1 Mandrill mâle. 2 La femelle.



LE MANDRILL (a).

Voyez planche IV, figure 1 & 2 de ce Volume.

CE Babouin est d'une laideur désagréable & dégoûtante; indépendamment de son nez tout plat ou plutôt de deux naseaux dont découle

(a) *Mandrill*, nom que les Anglois qui fréquentent la côte de Guinée, ont donné à cet animal, & que nous avons adopté.

Espèce singulière, que les Blancs de ce pays de Guinée appellent *mandrill*. Je ne saurois trop dire l'origine de ce nom, que je n'avois jamais entendu auparavant; ceux mêmes qui le nomment ainsi n'en peuvent indiquer la raison, à moins que ce ne soit à cause de la ressemblance de cet animal avec l'homme, pendant qu'il n'en a point du tout avec le singe. (*Man*, en Anglois, veut dire *homme*). *Nouveau voyage de Guinée*, par Smith. Paris, 1751, tome I, p. 104.

Cercopithecus cynocephalus parte corporis anteriore longis pilis obsita, naso violaceo nudo, le *Magot* ou *Tartarin*. Brisson, *regn. anim.* page 214. *Notiz.* Il me paroît que M. Brisson s'est trompé, 1°. en donnant à ce singe le nom de *magot* ou de *tartarin* qu'il auroit dû appliquer à son singe cynocéphale; 2°. en rapportant cet animal au *cynocephalus* de Gesner. *Icon. fig.* page 93, au *cynocephalus secundus* de Jonston, p. 100, *tab. 59*, & au *cynocephalus* de Clusius. *Exotic.* p. 370; car les figures de ces trois Auteurs ne ressemblent point au babouin dont il est ici question, qu'il est cependant aisé de distinguer de tous les autres par les sillons longitudinaux qu'il a sur la face, & que M.

continuellement une morve qu'il recueille avec la langue; indépendamment de son très gros & long museau, de son corps trapu, de ses fesses couleur de sang & de son anus apparent, & placé, pour ainsi dire, dans les lombes; il a encore la face violette & sillonnée, des deux côtés, de rides profondes & longitudinales qui en augmentent beaucoup la tristesse & la difformité; il est aussi plus grand & peut-être plus fort que le papion, mais il est en même temps plus tranquille & moins féroce: nous donnons ici la figure du mâle & de la femelle que nous avons vus vivans; soit qu'ils eussent été mieux éduqués, ou que naturellement ils soient plus doux que le papion, ils nous ont paru plus traitables & moins impudens sans être moins désagréables.

Cette espèce de babouin se trouve à la côte d'Or & dans les autres provinces méridionales de l'Afrique, où les Nègres l'appellent *boggo* & les Européens *mandrill*; il paroît qu'après l'orang-outang, c'est le plus grand de tous les singes & de tous les babouins. Smith (b) raconte qu'on lui fit présent d'une

Briffon indique lui-même dans les termes suivans: » Son nez, dit il, est fort gros, dénué de poils, cannelé selon sa longueur, & d'une couleur violette ». Or ces caractères ne conviennent point au cynocéphale de Clusius, de Gesner & de Jonston.

(b) Le corps du mandrill, lorsqu'il a pris sa croissance, est aussi gros en circonférence que celui d'un homme ordinaire, les jambes sont beaucoup plus courtes, & les pieds plus longs; les bras & les mains sont

femelle mandrill, qui n'étoit âgée que de six mois, & qui étoit déjà aussi grande à cet âge

dans la même proportion ; la tête est d'une grosseur monstrueuse ; la face large & plate, sans autres poils qu'aux sourcils ; le nez est fort petit, la bouche large & les lèvres sont très minces ; la face qui est couverte d'une peau blanche, est d'une laideur effroyable & toute ridée ; les dents sont larges & fort jaunes ; les mains sont sans poil ; tout le reste du corps, à l'exception du visage & des mains, est couvert de poil long & noir comme celui de l'ours ; ces animaux ne marchent jamais sur les quatre pattes comme les guenons ; quand on les tourmente, ils crient précifément comme les enfans : on prétend que les mâles cherchent souvent à violer les femmes blanches, quand ils les rencontrent seules dans les bois ; ils ont presque toujours le nez morveux, & se plaisent à faire entrer la morve dans la bouche. . . . On me fit présent à Skerbro d'un de ces mandrills : les gens du pays les appellent *boogoc* ; c'étoit une femelle qui n'avoit que six mois, mais elle étoit déjà plus grosse qu'un babouin, &c. *Nouveau voyage en Guinée. par Smith, traduit de l'Anglois. Paris, 1751, tome I, p. 104. NOTA.* Dans le même pays, l'on appelle donc *boogoc* ou *boggo* & *mandrill*, l'animal dont il est ici question, & l'on appelle aussi *pongo* & *drill*, l'*orang-outang* ; ces noms se ressemblent, & sont vraisemblablement dérivés les uns des autres ; & en effet le *pongo* & le *boggo*, ou si l'on veut, le *drill* & le *mandrill* ont plusieurs caractères communs ; mais le premier est un singe sans queue & presque sans poil, qui a la face aplatie & ovale, au lieu que le second est un babouin avec une queue, de longs poils, & le museau gros & long. Le mot *man*, dans les langues Allemande, Angloise, &c. signifie l'*homme en général* ; & le mot *drill*, dans le jargon de quelques-unes de nos provinces de France comme en Bourgogne, signifie un *homme vigoureux & libertin* ; les paysans disent, *c'est un bon drill, c'est un maître drill.*

qu'un babouin adulte : il dit aussi que ces mandrills marchent toujours sur deux pieds, qu'ils pleurent & qu'ils gémissent comme des hommes; qu'ils ont une violente passion pour les femmes, & qu'ils ne manquent pas de les attaquer avec succès lorsqu'ils les trouvent à l'écart.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le mandrill a des abajoues & des callosités sur les fesses; il a la queue très courte, & seulement de deux ou trois pouces de long; les dents canines beaucoup plus grosses & plus longues à proportion que celles de l'homme; le museau très gros & très long, & sillonné des deux côtés de rides longitudinales, profondes & très marquées; la face nue & de couleur bleuâtre; les oreilles nues, aussi-bien que le dedans des mains & des pieds; le poil long, d'un brun-roussâtre sur le corps, & gris sur la poitrine & le ventre; il marche sur deux pieds plus souvent que sur quatre; il a quatre ou quatre pieds & demi de hauteur lorsqu'il est debout; il paroît même qu'il y en a d'en-core plus grands. Les femelles sont sujettes, comme les femmes, à l'écoulement périodique.







1 L'ouanderou. 2 Le Maimon.



L'OUANDEROU [a],

ET LE LOWANDO (b).

Voyez planche V, fig. 1 de ce Volume.

QUOIQUE ces animaux nous paroissent être d'une seule & même espèce, nous n'a-

(a) *Ouanderou*, *Wanderu*, nom de cet animal à Ceylan, & que nous avons adopté.

Simia ex Ægypto Venetias deducta. Prosp. Alpin. Vol. II, page 245, tab. 20.

Ouanderou, sorte de singe à Ceylan, dont il paroît qu'il y a deux espèces. *Relation de Ceylan*, par Knox, tome I, pages 105 & 111, fig. *ibid.*

Cercopithecus niger barba incanâ promissâ. *Wanderu Zeylanensibus*. Ray, *Syst. quad.* pag. 158.

Silenus simia caudata, barbata, corpore nigro, barbâ niveâ, proluxâ. Linn. *syst. nat.* edit X, page 26. *Nota*. Il me paroît que M. Linnæus s'est trompé en rapportant à cet animal le *simia callitriches magnitudine cynocephalorum* de Prosper Alpin, page 242: c'est évidemment celui de la page 245, que nous venons d'indiquer; il ne faut, pour s'en assurer, que comparer la figure que nous en donnons ici, avec celle de Prosper Alpin.

Cercopithecus barbatus niger, barbâ incanâ, singe noir à barbe blanche. Briff. *reg. anim.* page 207. *Nota*. Il nous paroît que le singe indiqué par M. Briffon sous le nom de *singe noir d'Égypte*, page 209, est le même que celui-ci, d'autant plus qu'il y rapporte celui de Prosper Alpin, page 245, que nous avons cité dessus.

(b) *Lowando*, *Elwandu*, nom de cet animal à Cey

vons pas laissé de leur conserver à chacun le nom qu'ils portent dans leur pays natal, à Ceylan, parce qu'ils forment au moins deux races distinctes & constantes. L'ouanderou a le corps couvert de poils bruns & noirs, avec une large chevelure & une grande barbe blanche; au contraire le lowando a le corps couvert de poils blanchâtres avec la chevelure & la barbe noires: il y a encore dans le même pays une troisième race ou variété qui pourroit bien être la tige commune des deux autres, parce qu'elle est d'une couleur uniforme & entièrement blanche, corps, chevelure & barbe: ces trois animaux ne sont pas des singes, mais des babouins; ils en ont tous les caractères, tant pour la figure que pour le naturel; ils sont farouches & même un peu féroces; ils ont le museau allongé, la queue courte, & sont à-peu-près de la même grandeur & de la même force que les papions, ils ont seulement le corps moins ramassé, & paroissent plus foibles des parties de l'arrière du corps: celui dont nous donnons la figure nous

lan, & que nous avons adopté. *Nota.* 1^o. Il nous paroît n'être qu'une variété de l'ouanderou. *Nota.* 2^o. Il nous paroît qu'il y a une seconde variété dans ces animaux, l'ouanderou a le corps noir & la barbe grise, le lowando a le corps gris & la barbe noire, & il y en a d'autres de même espèce qui sont tout blancs, corps & barbe.

Simia alba seu incanis pilis barbâ nigrâ promissâ. Elwandum Zeylanensibus. Ray, *syss. quad.* page 158.

avoit été présenté sous une fausse dénomination, tant pour le nom que pour le climat. Les gens auxquels il appartenoit, nous dirent qu'il venoit du continent de l'Amérique méridionale, & qu'on l'appelloit *cayouvassou*. Je reconnus bientôt que ce mot *cayouvassou* est un terme brésilien qui se prononce *sajououassou*, & qui signifie *sapajou*, & que par conséquent ce nom avoit été mal appliqué, puisque tous les sapajous ont de très longues queues, au lieu que l'animal dont il est ici question, est un babouin à queue très courte; d'ailleurs, non-seulement cette espèce, mais même aucune espèce de babouin, ne se trouve en Amérique; par conséquent on s'étoit aussi trompé sur l'indication du climat, & cela arrive assez ordinairement, sur-tout à ces Montreurs d'ours & de singes, qui, lorsqu'ils ignorent le climat & le nom d'un animal, ne manquent pas de lui appliquer une dénomination étrangère, laquelle vraie ou fausse est également bonne pour l'usage qu'ils en font. Au reste, ces babouins-ouanderous, lorsqu'ils ne sont pas domptés, sont si méchans qu'on est obligé de les tenir dans une cage de fer, où souvent ils s'agitent avec fureur; mais lorsqu'on les prend jeunes, on les apprivoise aisément, & ils paroissent même être plus susceptibles d'éducation que les autres babouins; les Indiens se plaisent à les instruire, & ils prétendent que les autres singes, c'est-à-dire les guenons, respectent beaucoup ces babouins, qui ont plus de gravité & plus d'intelligence qu'elles. Dans leur état de

liberté (c), ils sont extrêmement sauvages, & se tiennent dans les bois (d). Si l'on en croit les Voyageurs, ceux qui sont tout blancs sont les plus forts & les plus méchans de tous; ils sont très ardens pour les femmes, & assez forts pour les violer lorsqu'ils les trouvent seules (e),

(c) On trouve au Malabar quatre espèces de singes; la première toute noire, le poil luisant, avec une barbe blanche qui lui ceint le menton, & qui a une palme & plus de longueur; les autres singes ont tant de respect pour cette espèce, qu'ils s'humilient en sa présence comme s'ils étoient capables de reconnoître en elle quelque supériorité; les Princes & les Grands estiment beaucoup ces singes à barbe, qui paroissent avoir plus de gravité & d'intelligence que les autres, on les éduque pour des cérémonies & des jeux, & ils s'en acquittent si parfaitement, que c'est une chose admirable. *Voyage du Pere Vincent Marie*, ch. XIII, p. 405, traduit par M. le Marquis de Montmirail.

(d) A Ceylan il se trouve des singes aussi grands que nos épagneuls, qui ont le poil gris, le visage noir avec une grande barbe blanche d'une oreille à l'autre. . . . On en voit d'autres de la même grosseur, mais d'une couleur différente; ils ont le corps, le visage & la barbe d'une blancheur éclatante; cette différence de couleur ne paroissant pas changer l'espèce, on les appelle également *ouanderous*; ils causent peu de mal aux terres cultivées, & se tiennent ordinairement dans les bois où ils ne vivent que de feuilles & de bourgeons, mais quand on les prend, ils mangent de tout. *Relation de Knox*, tome I, pages 107 & 211. . . . *Histoire générale des Voyages*, tome VIII, page 545.

(e) Les singes blancs qui sont quelquefois aussi grands & aussi méchans que les plus gros dogues d'Angleterre, sont plus dangereux que les noirs; ils en veulent principalement aux femmes, & souvent après

& souvent ils les outragent jusqu'à les faire mourir.

Caractères distinctifs de cette espèce.

L'ouanderou a des abajoues & des callosités sur les fesses, la queue de sept ou huit pouces de long, les dents canines plus longues & plus grosses que celles de l'homme, le museau gros & allongé, la tête environnée d'une large crinière & d'une grande barbe de poils rudes, le corps assez long & assez mince par le bas; il y a dans cette espèce des races qui varient par la couleur du poil; les uns ont celui du corps noir & la barbe blanche; les autres ont le poil du corps blanchâtre & la barbe noire. Ils marchent à quatre pieds plus souvent qu'à deux, & ils ont trois pieds ou trois pieds & demi de hauteur lorsqu'ils sont debout. Les femelles sont sujettes à l'écoulement périodique.

leur avoir fait cent outrages, ils finissent par les étrangler. Quelquefois ils viennent jusqu'aux habitations, mais les Macacarois qui sont très jaloux de leurs femmes, n'ont garde de permettre l'entrée de leurs maisons à de si méchans galans: ils les chassent à coups de bâton. *Description du Macécar, p. 50.*





LE MAIMON [a].

Voyez planche V, fig. 2 de ce Volume.

LES Singes, les Babouins & les Guenons forment trois troupes, qui laissent entr'elles, deux intervalles; le premier est rempli par le Magot, & le second par le Maimon: celui-ci fait la nuance entre les babouins & les guenons, comme le magot la fait entre les singes & les babouins; en effet, le maimon ressemble encore aux babouins par son gros & large museau, par sa queue courte & arquée; mais il en diffère & s'approche des guenons par sa taille qui est fort au-dessous de celle des babouins, & par la douceur de son naturel. M. Edwards nous a donné la figure & la description de cet animal sous la dénomination de *singe à queue de cochon*; ce caractère particulier suffit pour le faire reconnoître, car il est le seul de tous les

(a) Maimon. *Maimones*, nom que l'on a donné dans les derniers siècles aux singes à queue courte, & que nous avons appliqué à celui-ci en attendant qu'on soit informé du nom qu'il porte dans son pays natal, à Sumatra & dans les autres provinces de l'Inde méridionale.

Le singe à queue de cochon. *Glanures d'Edwards*, page 8, fig. *ibid.*

babouins

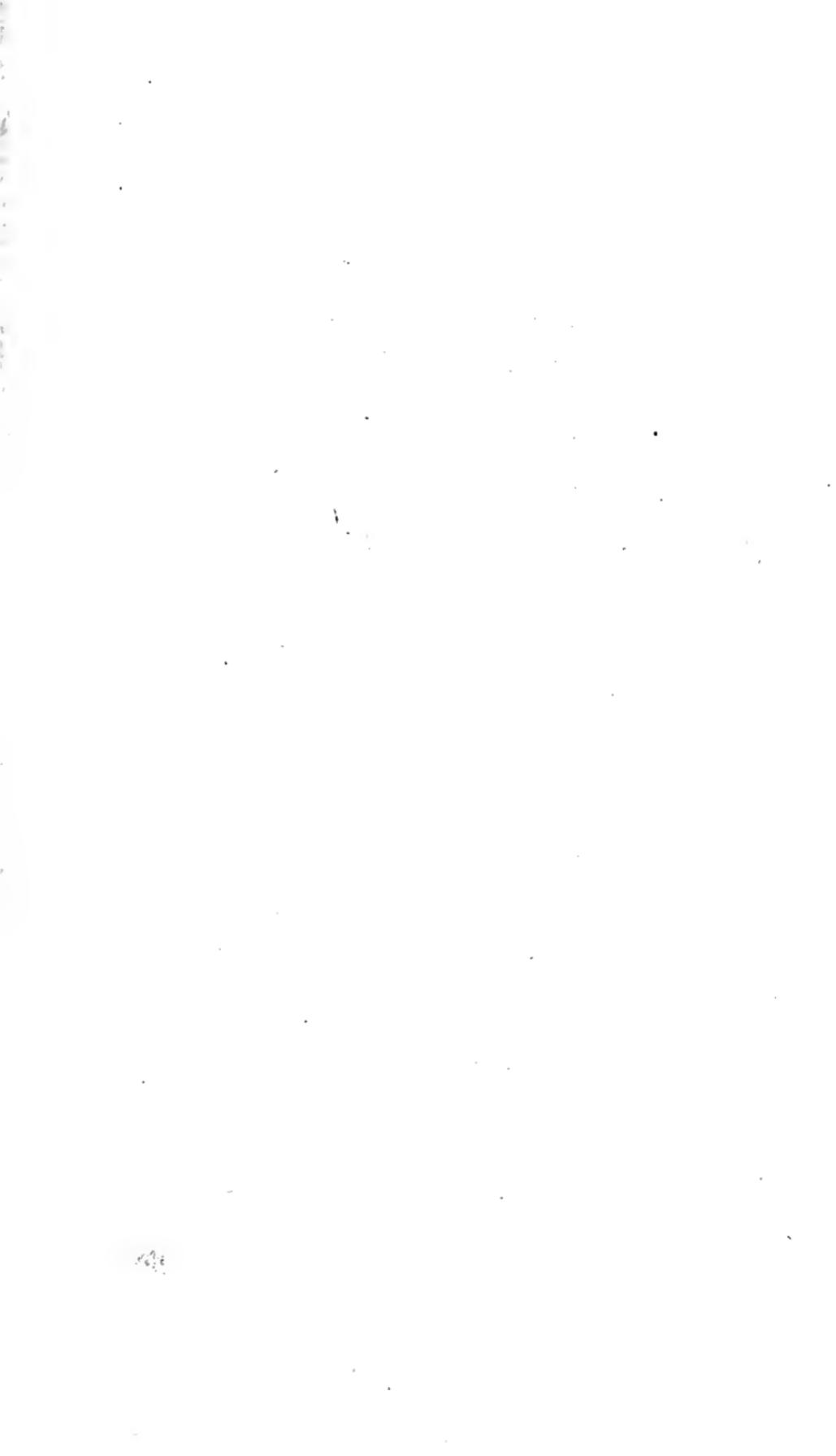
babouins & guenons qui ait la queue nue, menue & tournée comme celle du cochon. Il est à-peu-près de la grandeur du magot & ressemble si fort au macaque qu'on pourroit le prendre pour une variété de cette espèce, si sa queue n'étoit pas tout-à-fait différente; il a la face nue & bafanée, les yeux châtains, les paupières noires, le nez plat, les lèvres minces avec quelques poils roides, mais trop courts pour faire une moustache apparente. Il n'a pas, comme les singes & les babouins, les bourses à l'extérieur & la verge saillante, le tout est caché sous la peau; aussi le maimon, quoique très vif & plein de feu, n'a rien de la pétulance impudente des babouins: il est doux, traitable & même careffant. On le trouve à Sumatra & vraisemblablement dans les autres provinces de l'Inde méridionale; aussi souffre-t-il avec peine le froid de notre climat: celui que nous avons vu à Paris, n'a vécu que peu de temps, & M. Edwards dit n'avoir gardé qu'un an à Londres celui qu'il a décrit (b).

(b) Le singe à queue de cochon de l'isle de Sumatra dans la mer des Indes, fut apporté en Angleterre en 1752. . . . Il étoit extrêmement vif & plein d'action: il étoit approchant de la grosseur d'un chat domestique ordinaire. . . . c'étoit un mâle. . . . il a vécu un an entre mes mains; je rencontrai une femelle de la même espèce qu'on montrait par curiosité à Londres, elle étoit la moitié plus grande que mon mâle; ils parurent fort charmés de se voir ensemble, quoique ce fût leur première entrevue. *Glaures d'Edwards, pages 8 & 9.*

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le maimon a des abajoues & des callosités sur les fesses, la queue nue, recoquillée & longue de cinq ou six pouces, les dents canines pas plus longues à proportion que celles de l'homme : le museau très large, les orbites des yeux fort saillantes au-dessus; la face, les oreilles, les mains & les pieds nus, & de couleur de chair; le poil d'un noir-olive sur le corps & d'un jauneroûsâtre sur le ventre; il marche tantôt sur deux pieds & tantôt sur quatre : il a deux pieds ou deux pieds & demi de hauteur lorsqu'il est debout. La femelle est sujette à l'écoulement périodique.







1 Le Macaque. 2 L'Aigrette.

LE MACAQUE [a]

ET

L' AIGRETTE (b).

Voyez Planche VI, fig. 1 & 2 de ce Volume.

DE toutes les Guenons ou Singes à longue queue, le Macaque est celui qui approche le plus des Babouins; il a comme eux,

(a) Macaque. *Macaquo*, nom de cet animal dans son pays natal, à Congo, & que nous avons adopté.

Cercopithecus Angolensis major, in Congo vocatur *Macaquo*. Marcg. *Hist. nat. Brasil.* page 227.

Cercopithecus-cynocephalus ex viridescensibus & flaviscantibus pilis variegatus. Le cercopithèque-cynocéphale. *Briiss. Regn. anim.* page 213. *Nota.* Il me semble que M. Briisson a fait ici un double emploi, & que le singe qu'il indique dans l'article suivant par la dénomination de *cercopithecus-cynocephalus naribus bifidis, elatis, naribus calvis*; le macaque est le même animal.

Simia (Ægyptiaca) caudâ elongatâ, clunibus tuberosis nudis. Voyage d'Hasselquist. Rostock, 1762. *Nota.* L'épithète *Ægyptiaca* a été mal appliquée à ce singe, qui ne s'est trouvé en Egypte, que parce qu'il y avoit été apporté; ce que nous disons est d'autant mieux fondé que ce Voyageur se contredit lui-même; car après avoir appelé cet animal *Singe d'Egypte*, il dit dans le même article qu'il vient d'Ethiopie; l'on sait d'ailleurs qu'il n'y a aucune espèce de singe qui soit

le corps court & ramassé, la tête grosse, le museau large, le nez plat, les joues ridées, & en même temps il est plus gros & plus grand que la plupart des autres guenons; il est aussi d'une laideur hideuse, en sorte qu'on pourroit le regarder comme une petite espèce de babouin s'il n'en différoit pas par la queue qu'il porte en arc comme eux, mais qui est longue & bien touffue: au lieu que celle des babouins en général, est fort courte. Cette espèce est originaire de Congo & des autres parties de l'Afrique méridionale (c); elle est nombreuse & sujette à plusieurs variétés pour la grandeur, les couleurs & la disposition du poil. Celui

naturelle au pays de l'Egypte, & que tous ceux qu'on y voit viennent d'ailleurs par la voie du commerce. *Etsi in Ægypto (dit Prosper Alpin) nullum simiarum genus nascitur, cujuslibet tamen generis & ex Arabiâ felici & ex Æthiopiâ immensa mercatura causâ illuc convehuntur.* Hist. Ægypt. lib. IV, page 240.

Cynamolgus. Simia caudata, imberbis, naribus bifidis, elatis, clunibus tuberosis. Linn. Syst. nat. edit. X, page 28.

(b) Aigrette, cette guenon ne nous paroît être qu'une variété du Macaque; nous l'avons appelée l'Aigrette, parce qu'elle a un grand épil de poil au-dessus de la tête; nous croyons que c'est le même que l'*Aigula* de M. Linnæus. Syst. nat. edit. X, pag. 27. indiqué par Osbeck, sous la dénomination *Simia caudata sub barbato grisea, eminentiâ pilosâ verticis longitudinali.* Itiner. page 99.

(c) *Cercopithecus Angolensis Masaquo. . . . Caudam portat arcuatam. . . . Clamat hah, hah; dentes habet albissimos. . . . Penem habet humano similem instar pueri.* Marcg. Hist. nat. Bras. page 227.

qu'Hasselquist a décrit avoit le corps long de plus de deux pieds, & ceux que nous avons vus ne l'avoient guère que d'un pied & demi; celui que nous appellons ici l'*Aigrette*, parce qu'il a sur le sommet de la tête un épi ou aigrette de poil, ne nous a paru qu'une variété du premier auquel il ressemble en tout, à l'exception de cette différence & de quelques autres légères variétés dans le poil. Ils ont tous deux les mœurs douces & sont assez dociles; mais indépendamment d'une odeur de fourmi ou de faux musc qu'ils répandent autour d'eux, ils sont si mal-propres, si laids & même si affreux lorsqu'ils font la grimace, qu'on ne peut les regarder sans horreur & dégoût. Ces guenons vont souvent par troupes & se rassemblent, sur-tout pour voler des fruits & des légumes. Bosman raconte qu'elles prennent dans chaque patte un ou deux pieds de milhio, autant sous leurs bras & autant dans leur bouche, qu'elles s'en retournent ainsi chargées, sautant continuellement sur les pattes de derrière, & que quand on les poursuit, elles jettent les tiges de milhio qu'elles tenoient dans les mains & sous les bras, ne gardant que celles qui sont entre leurs dents, afin de pouvoir fuir plus vite sur les quatre pieds; au reste (ajoute ce Voyageur), elles examinent avec la dernière exactitude chaque tige de milhio qu'elles arrachent, & si elle ne leur plaît pas elles la rejettent à terre & en arrachent d'autres: en sorte que par leur bizarre délicatesse elles causent beau-

coup plus de dommages encore que par leurs vols (d).

Caractères distinctifs de ces espèces.

Le macaque a des abajoues & des callosités sur les fesses, il a la queue longue à peu-près comme la tête & le corps pris ensemble, d'environ dix-huit à vingt pouces; la tête grosse, le museau très gros, la face nue, livide & ridée, les oreilles velues, le corps court & ramassé, les jambes courtes & grosses; le poil des parties supérieures est d'un cendré-verdâtre, & sur la poitrine & le ventre d'un gris jaunâtre; il porte une petite crête de poil au-dessus de la tête; il marche à quatre & quelquefois à deux pieds; la longueur de son corps, y compris celle de la tête, est d'environ dix-huit ou vingt pouces. Il paroît qu'il y a dans cette espèce des races beaucoup plus grandes & d'autres plus petites, telle que celle qui suit.

L'aigrette ne nous paroît être qu'une variété du macaque, elle est plus petite d'environ un tiers dans toutes les dimensions: au lieu de la petite crête de poil qui se trouve au sommet de la tête du macaque, l'aigrette porte un épi droit & pointu; elle se fait différencier encore du macaque par le poil du front qui est noir, au lieu que sur

(d) Voyage de Bosman, *Lettre XIV*, pages 258 & suiv.

le front du macaque il est verdâtre ; il paroît aussi que l'aigrette a la queue plus longue que le macaque, à proportion de la longueur du corps. Les femelles dans ces espèces sont sujettes, comme les femmes, à l'écoulement périodique.





LE PATAS (a).

Voyez planche VII, fig. 1 & 2 de ce Volume.

LE Patas est encore du même pays & à-peu-près de la même grosseur que le Macaque; mais il en diffère en ce qu'il a le corps plus alongé, la face moins hideuse & le poil plus beau; il est même remarquable par la couleur brillante de sa robe, qui est d'un roux si vif qu'elle paroît avoir été peinte; nous avons vu deux de ces animaux qui font variété dans l'espèce: le premier porte un bandeau de poils noirs au-dessus des yeux, qui s'étend d'une oreille à l'autre; le second ne diffère du premier que par la couleur de ce bandeau qui est blanc; tous deux ont du poil long au-dessous du menton & autour des joues, ce qui leur fait une belle barbe; mais le premier l'a jaune, &

(a) Nom de cette espèce de guenon ou Singe à longue queue, dans son pays natal au Sénégal, & que nous avons adopté; on l'appelle vulgairement le *Singe rouge du Sénégal*.

En arrivant à Tabao, Brue trouva une nouvelle espèce de singe rouge si vif qu'on l'auroit pris pour une peinture de l'art. . . . Les Nègres les nomment *Patatas*. Relation de Brue. *Histoire générale des voyages*, tom. II, page 520.



2

1

1 Patas à Bandeau-noir. 2 Patas à Bandeau-blanc.



le second l'a blanche: cette variété paroît en indiquer d'autres dans la couleur du poil, & je suis fort porté à croire que l'espèce de guenon couleur de chat sauvage dont parle Marmol (b), & qu'il dit venir du pays des Nègres, sont des variétés de l'espèce du patas. Ces guenons sont moins adroites que les autres, & en même temps elles sont extrêmement curieuses; » je les ai vues, dit Brue (c), descendre du haut des arbres jusqu'à l'extrémité des branches pour admirer les barques à leur passage; elles les considéroient quelque temps, & paroissant s'entretenir de ce qu'elles avoient vu, elles abandonnoient la place à celles qui arrivoient après; quelques-unes devinrent familières jusqu'à jeter des branches aux François, qui leur répondirent à coups de fusils; il en tomba quelques-unes, d'autres demeurèrent blessées, & tout le reste tomba dans une étrange consternation; une partie se mit à pousser des cris affreux, une autre à ramasser des pierres pour les jeter à leurs ennemis; quelques-unes se vidèrent le ventre dans leur main & s'efforcèrent d'envoyer ce présent aux spectateurs; mais s'apercevant à la fin que le combat étoit du moins

(b) Les singes de couleur de chat sauvage avec la queue longue & le museau blanc ou noir, qui s'appellent communément en Espagne, *Galos-paules*, viennent du pays des Nègres. *L'Afrique de Marmol*, tom. I, page 57.

(c) Relation de Brue. *Histoire générale des voyages*, tome II, page 521.

égal, elles prirent le parti de se retirer «.

Il est à présumer que c'est de cette même espèce de guenon dont parle le Maire : » on ne fauroit exprimer, dit ce Voyageur, le dégât que les singes font dans les terres du Sénégal lorsque le mil & les grains dont ils se nourrissent, sont en maturité; ils s'affemblent quarante ou cinquante; l'un deux demeure en sentinelle sur un arbre, écoute & regarde de tous côtés pendant que les autres font la récolte; dès qu'il aperçoit quelqu'un, il crie comme un enragé pour avertir les autres, qui, au signal, s'enfuient avec leur proie, sautant d'un arbre à l'autre avec une prodigieuse agilité: les femelles qui portent leurs petits contre leur ventre, s'enfuient comme les autres, & sautent comme si elles n'avoient rien (d) ».

Au reste, quoiqu'il y ait dans toutes les terres de l'Afrique un très grand nombre d'espèces de singes, de babouins & de guenons, dont quelques-unes paroissent assez semblables, les voyageurs (e) ont cependant remarqué qu'elles ne se mêlent jamais

(d) Voyages de le Maire, pages 103 & 104.

(e) On s'engageroit dans un détail infini si l'on vouloit décrire toutes les espèces de singes qui se trouvent depuis Arquin jusqu'à Sierra-Leona; ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'elles ne se mêlent point & qu'on n'en voit jamais de deux sortes dans le même quartier. *Histoire générale des voyages, tome II, page 221.*

& que pour l'ordinaire chaque espèce habite un quartier différent.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le patas a des abajoues & des callosités sur les fesses; sa queue est moins longue que la tête & le corps pris ensemble; il a le sommet de la tête plat, le museau long, le corps alongé, les jambes longues; il a du poil noir sur le nez & un bandeau étroit de même couleur au-dessus des yeux, qui s'étend d'une oreille à l'autre; le poil de toutes les parties supérieures du corps est d'un roux presque rouge, & celui des parties de dessous, telles que la gorge, la poitrine & le ventre, est d'un gris-jaunâtre. Il y a variété dans cette espèce pour la couleur du bandeau qui est au-dessus des yeux, les uns l'ont noir & les autres blanc. Ils n'agitent pas leur mâchoire, comme le font les autres guenons lorsqu'elles sont en colère; ils marchent à quatre pieds plus souvent qu'à deux, & ils ont environ un pied & demi ou deux pieds, depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue. Il paroît, par le témoignage des Voyageurs, qu'il y en a de plus grands. Les femelles sont sujettes, comme les femmes, à un écoulement périodique.





LE MALBROUCK [a].

E T L E

BONNET - CHINOIS (b).

Voyez planche VIII, fig. 1, & 2 de ce Volume

CES deux Guenons ou Singes à longue queue nous paroissent être de la même espèce, & cette espèce, quoique différente à quelques

(a) *Malbrouck*, nom de cet animal dans son pays natal, à Bengale, & que nous avons adopté.

Cercopithecus primus, *Clusii Exotic.* page 371. *Nota.* Clusius est le seul qui ait donné la figure de ce singe, que Nieremberg & Jonston ont copiée : mais Clusius n'avoit pas vu l'animal, il en avoit seulement une figure enluminée qu'il dit même avoir fait corriger par son Peintre. Je ne fais cette observation que pour fonder un doute que je crois très raisonnable, c'est que le flocon de poil qui est au bout de la queue est une imagination du dessinateur ; de tous les singes à queue qui nous sont connus, il n'y a que le *sagoir Marikina* ou *petit lion*, qui ait un flocon de poils au bout de la queue, encore cela n'est-il pas fort sensible : en ôtant donc ce flocon de poils qui me paroît imaginaire dans la figure donnée par Clusius, ce singe fera notre malbrouck.

Faunus. Linn. *Syst. nat.* edit X, page 26:

(b) *Bonnet-chinois*, nom que l'on a donné à cette espèce de guenon ou singe à longue queue, parce



1 Le Malbrouck. 2 Le Bonnet-Chinois. 3 Le Mangabey.



égards de celle du Macaque , ne laisse pas d'en être assez voisine , pour que nous soyons dans le doute si le Macaque , l'Aigrette , le Malbrouck & le Bonnet - chinois ne sont pas quatre variétés , c'est - à - dire , quatre races constantes d'une seule & même espèce. Comme ces animaux ne produisent pas dans notre climat , nous n'avons pu acquérir par l'expérience aucune connoissance sur l'unité ou la diversité de leurs espèces , & nous sommes réduits à en juger par la différence de la figure & des autres attributs extérieurs. Le Macaque & l'aigrette nous ont paru assez semblables pour présumer qu'ils sont de la même espèce ; il en est de même du malbrouck & du bonnet-chinois : mais comme ils diffèrent plus des deux premiers qu'ils ne diffèrent entr'eux , nous avons cru devoir les en séparer. Notre présomption sur la diversité de ces deux espèces est fondée 1°. sur la différence de la forme extérieure , 2°. sur celle de la couleur & de la disposition du poil , 3°. sur les différences qui se trouvent dans les proportions du squelette de ces animaux , & enfin sur ce que les deux premiers sont natifs des contrées méridionales de l'Afrique , & que les deux dont il s'agit ici sont du pays de Bengale : cette dernière considération est d'un aussi grand poids qu'aucune autre ; car nous avons prou-

qu'elle a le poil du sommet de la tête disposé en forme de calotte ou de bonnet plat , comme le sont les bonnets des Chinois.

vé que dans les animaux sauvages & indépendans de l'homme, l'éloignement du climat est un indice assez sûr de celui des espèces : auresse, le malbrouck & le bonnet-chinois ne sont pas les seules espèces ou races de singes que l'on trouve à Bengale (c); il paroît, par le témoignage des Voyageurs, qu'il y en a quatre variétés, savoir, des blancs, des noirs, des rouges & des gris; ils disent que les noirs sont les plus aisés à apprivoiser : ceux-ci étoient d'un gris-roussâtre, & nous ont paru privés & même assez dociles.

» Ces animaux, disent les Voyageurs (d), dérobent les fruits & sur-tout les cannes de sucre; l'un deux fait sentinelle sur un arbre, pendant que les autres se chargent du butin; s'il aperçoit quelqu'un, il crie *houp, houp, houp*, d'une voix haute & distincte; au moment de l'avis, tous jettent les cannes qu'ils tenoient dans la main gauche, & ils s'enfuient en courant à trois pieds, & s'ils sont vivement poursuivis, ils

(c) *Nota.* Je crois qu'on peut rapporter au malbrouck de Bengale l'espèce de singe à poil grisâtre de Calicut dont parle Pyrard : il est (dit ce Voyageur) défendu de tuer aucun singe dans ce pays; ils sont si importuns, si fâcheux & en si grand nombre qu'ils causent beaucoup de dommage, & que les habitans des villes & des campagnes sont obligés de mettre des treillis à leurs fenêtres pour les empêcher d'entrer dans les maisons. *Voyages de Fr. Pyrard, tome I, p. 427.*

(d) Voyage d'Innigo de Biervillas, *partie Ire, page 172.*

Jetent encore ce qu'ils tenoient dans la main droite , & se sauvent en grim pant sur les arbres qui sont leur demeure ordinaire ; ils sautent d'arbres en arbres ; les femelles même chargées de leurs petits , qui les tiennent étroitement embrassées , sautent aussi comme les autres , mais tombent quelquefois. Ces animaux ne s'appriivoisent qu'à demi , il faut toujours les tenir à la chaîne ; ils ne produisent pas dans leur état de servitude , même dans leur pays , il faut qu'ils soient en liberté dans leurs bois. Lorsque les fruits & les plantes succulentes leur manquent , ils mangent des insectes , & quelquefois ils descendent sur les bords des fleuves & de la mer pour attraper des poissons & des crabes ; ils mettent leur queue entre les pinces du crabe , & dès qu'elles ferment , ils l'enlèvent brusquement & l'emportent pour le manger à leur aise. Ils cueillent les noix de cocos , & savent fort bien en tirer la liqueur pour la boire , & le noyau pour le manger. Ils boivent aussi du *zari* qui degoutte par des *bamboches* qu'on met exprès à la cîme des arbres pour en attirer la liqueur , & ils se servent de l'occasion. On les prend par le moyen des noix de cocos où l'on fait une petite ouverture ; ils y fourent la patte avec peine , parce que le trou est étroit , & les gens qui sont à l'affût les prennent avant qu'ils ne puissent se dégager. Dans les provinces de l'Inde , habitées par les Bramans , qui , comme l'on sait , épargnent la vie de tous les animaux , les singes , plus respectés encore que

tous les autres, sont en nombre infini; ils viennent en troupe dans les villes, ils entrent dans les maisons à toute heure, en toute liberté; enforte que ceux qui vendent des denrées, & sur-tout des fruits, des légumes, &c. ont bien de la peine à les conserver. Il y a dans Amadabad, capitale du Guzarate, deux ou trois hôpitaux d'animaux, où l'on nourrit les singes estropiés, invalides, & même ceux qui sans être malades veulent y demeurer. Deux fois par semaine les singes du voisinage de cette ville se rendent d'eux-mêmes tous ensemble dans les rues, ensuite ils montent sur les maisons qui ont chacune une petite terrasse, où l'on va coucher pendant les grandes chaleurs; on ne manque pas de mettre ces deux jours-là sur ces petites terrasses du riz, du millet, des cannes de sucre dans la saison, & autres choses semblables; car si par hasard les singes ne trouvoient pas leur provision sur ces terrasses, ils romproient les tuiles dont le reste de la maison est couvert, & feroient un grand désordre. Ils ne mangent rien sans le bien sentir auparavant; & lorsqu'ils sont repus, ils remplissent pour le lendemain les poches de leurs joues. Les oiseaux ne peuvent guère nicher sur les arbres dans les endroits où il y a beaucoup de singes, car ils ne manquent jamais de détruire les nids & de jeter les œufs par terre (e).

(e) Voyez les voyages de la Boulaye-le Gouz, p.

Les ennemis les plus redoutables pour les finges ne font ni le tigre ni les autres bêtes féroces, car ils leur échappent aisément par leur légèreté & par le choix de leur domicile au-dessus des arbres, où il n'y a que les serpens qui aillent les chercher & sachent les surprendre.

Les finges, dit un Voyageur, font en possession d'être maîtres des forêts; car il n'y a ni tigres ni lions qui leur disputent le terrain; ils n'ont rien à craindre que les serpens, qui, nuit & jour, leur font la guerre; il y en a de prodigieuse grandeur, qui tout d'un coup avalent un finge; d'autres moins gros, mais plus agiles, les vont chercher jusque sur les arbres. Ils épient le temps où ils sont endormis, &c. « (f).

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le malbrouck a des abajoues & des callosités sur les fesses, la queue à-peu-près longue comme la tête & le corps pris ensemble, les paupières couleur de chair, la face d'un gris-cendré, les yeux grands, le

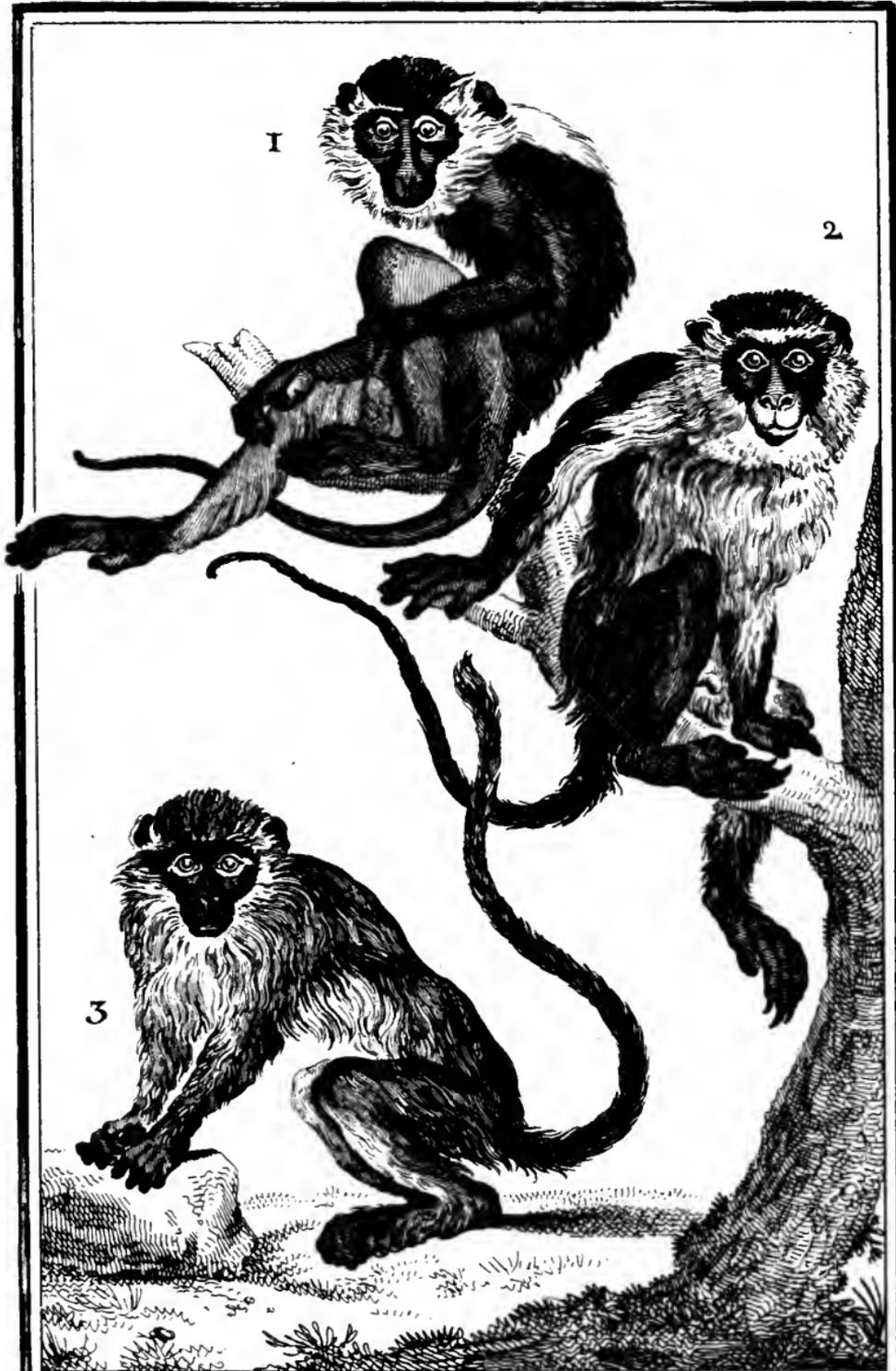
253; la relation de Thévenot, *tome III*, p. 20; le voyage de Gemelli Careri, *tome V*, p. 164; le recueil des voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes orientales, *tome VII*, p. 36; le voyage d'Orient du P. Philippe, p. 312; & le voyage de Tavernier, *tome III*, p. 64.

(f) Description historique du Macacar, p. 51.

musseau large & relevé, les oreilles grandes ; minces & couleur de chair : il porte un bandeau de poils gris, comme la mone ; mais au reste il a le poil d'une couleur uniforme, d'un jaune-brun sur les parties supérieures du corps, & d'un gris-jaunâtre sur celles du dessous ; il marche à quatre pieds, & il y a environ un pied & demi de longueur depuis l'extrémité du musseau jusqu'à l'origine de la queue.

Le bonnet-chinois paroît être une variété du malbrouck ; il en diffère en ce qu'il a le poil du sommet de la tête disposé en forme de calotte ou de bonnet plat, & que sa queue est plus longue à proportion du corps. Les femelles, dans ces deux races sont sujettes, comme les femmes, à l'écoulement périodique.





I

2

3

1 Le Mangabey à Collier-blanc. 2 La Mone. 3 Le Callitriche.



LE MANGABEY [a].

Voyez planche VIII, fig. 3, & planche IX fig. 1
de ce Volume.

Nous avons eu deux individus de cette espèce de Guenons ou Singes à longue queue; tous deux nous ont été donnés sous la dénomination de *Singes de Madagascar*: il est facile de les distinguer de tous les autres par un caractère très apparent. Les Mangabeys ont les paupières nues & d'une blancheur frappante; ils ont aussi le museau gros, large & allongé; & un bourrelet saillant autour des yeux. Ils varient pour les couleurs; les uns ont le poil de la tête noir, celui du cou & du dessus du corps brun-fauve, & le ventre blanc; les autres l'ont plus clair sur la tête & sur le corps, & ils diffèrent sur-tout des premiers par un large col-

(a) *Mangabey*, nom précaire que nous donnons à cet animal, en attendant qu'on sache son vrai nom; comme il se trouve à Madagascar, dans les terres voisines de Mangabey, cette dénomination en rappellera l'idée aux Voyageurs qui seront à portée de le voir & de s'informer du nom qu'il porte dans cette île qui est son pays natal.

Æthiops, simia caudata imberbis, vertice pilis arrectis lunulæque frontis albis. . . corpus fuscum, subtus album, cauda recta, subtus alba, supercilia seu lunula albæ transversa, palpebra superior nuda, alba, aures acutiusculæ. Linn. *Syst. nat.* edit. X, page 28.

lier de poils blancs qui leur environnent le cou & les joues : tous deux portent la queue relevée , & ont le poil long & touffu ; ils font du même pays que le vari ; & comme ils lui reffemblent par l'alongement du museau , par la longueur de la queue , par la manière de la porter , & par les variétés de la couleur du poil , ils me paroissent faire la nuance entre les makis & les gue-nons.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le Mangabey a des abajoues & des callosités sur les fesses , la queue aussi longue que la tête & le corps pris ensemble. Il a un bourrelet proéminent autour des yeux & la paupière supérieure d'une blancheur frappante. Son museau est gros & long , ses sourcils sont d'un poil roide & hérissé , ses oreilles sont noires & presque nues ; le poil des parties supérieures du corps est brun , & celui des parties inférieures est gris. Il y a variété dans cette espèce ; les uns étant de couleur uniforme , & les autres ayant un cercle de poil blanc en forme de collier autour du cou , & en forme de barbe autour des joues. Ils marchent à quatre pieds , & ils ont à-peu-près un pied & demi de longueur depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue. Les femelles , dans ces espèces sont sujettes , comme les femmes , à un écoulement périodique.



L A M O N E (a).

Voyez planche IX , figure 2 de ce volume.

LA Mone est la plus commune des guenons ou singes à longue queue, nous l'avons eu vivante pendant plusieurs années; c'est, avec le magot, l'espèce qui s'accommode le mieux de la température de notre climat:

(a) Mone , *Mona* , *Monina* , *Mounina* , est le nom des *Guenons* ou *Singes à longue queue* , dans les langues *Moresque* , *Espagnole* & *Provençale* *Reperiuntur in Mauritania silvis simiarum variæ species quarum quæ caudam gerunt, Monæ dicuntur.* Leon. *Afric. Desc. Africa* , Vol. II , page 757. — *Simii caudati & barbati qui vulgo monichi vocantur.* Prosper *Alpin. Hist. Ægypti.* lib. IV , page 242. *Nota.* Le nom *Monkie* que les Anglois ont donné aux guenons ou singes à longue queue est dérivé de *Monichi* , & tous deux paroissent venir de *Mona* ou *Monina* , nom primitif de ces animaux.

kebas *Aristotelis.* *xypor* *Avicennæ.* *kebos* & *xypor* , sont les noms par lesquels les Grecs & les Arabes désignoient les singes à longue queue , & dont les couleurs étoient variées ; celui dont il est ici question a plus qu'aucun autre cette variété dans les couleurs , & par cette raison on l'appelle vulgairement le *Singe varié*.

Cercopithecus pilis ex nigro & rufo variegatis vestitus, pedibus nigris caudâ cinereâ. Le *singe varié.* *Briffon, regn. anim.* page 198,

cela seul suffiroit pour prouver qu'elle n'est pas originaire des pays les plus chauds de l'Afrique & des Indes méridionales; & elle se trouve en effet en Barbarie, en Arabie, en Perse, & dans les autres parties de l'Asie (*b*) qui étoient connues des Anciens; ils l'avoient désignée par le nom de *kebos*, *cebus*, *capus*, à cause de la variété de ses couleurs; elle a en effet la face brune, avec une espèce de barbe mêlée de blanc, de jaune & d'un peu de noir; le poil du dessus de la tête & du cou, mêlé de jaune & de noir; celui du dos mêlé de roux & de noir; le ventre blanchâtre aussi-bien que l'intérieur des cuisses & des jambes, l'extérieur des jambes & les pieds noirs, la queue d'un gris foncé, deux petites taches blanches, une de chaque côté de l'origine de la queue, un croissant de poil gris sur le front: une bande noire depuis les yeux jusqu'aux oreilles, & depuis les oreilles jusqu'à l'épaule & au bras; quelques-uns l'ont appelée *nonne* par corruption de *monne*; d'autres à cause de sa barbe grise, l'ont appelé le *vieillard*; mais la dénomination vulgaire sous laquelle la mone est la plus connue, est celle de *singe varié*, & cette dénomination répond parfaitement au nom *kebos* que lui avoient donné les Grecs, & qui

(*b*) *Monichi simii caudati & barbati ex Æthiopia locis conterminis in Ægyptum deducuntur; siveque admodum cicures & mundi.* Prosper Alpin. *Ægypt.* lib. IV, page 242.

par la définition d'Aristote désigne une guenon ou singe à longue queue, de couleur variée.

En général, les guenons sont d'un naturel beaucoup plus doux que les babouins, & d'un caractère moins triste que les singes; elles sont vives jusqu'à l'extravagance & sans férocité, car elles deviennent dociles dès qu'on les fixe par la crainte; la mone en particulier est susceptible d'éducation, & même d'un certain attachement pour ceux qui la soignent; celle que nous avons nourrie se laissoit toucher & enlever par les gens qu'elle connoissoit, mais elle se refusoit aux autres & même les mordoit; elle cherchoit aussi à se mettre en liberté: on la tenoit attachée avec une longue chaîne; quand elle pouvoit ou la rompre ou s'en délivrer elle s'enfuyoit à la campagne, & quoiqu'elle ne revînt pas d'elle-même, elle se laissoit assez aisément reprendre par son maître: elle mangeoit de tout, de la viande cuite, du pain & surtout des fruits; elle cherchoit aussi les araignées, les fourmis, les insectes (c); elle remplissoit ses abajoues, lorsqu'on lui donnoit plusieurs morceaux de suite: cette ha-

(c) C'est vraisemblablement de cette espèce dont parle Ludolf, sous le nom de *Singe de l'Abissinie*: «ils vont, dit-il, par grandes troupes: comme ils aiment extrêmement les fourmis & les vers, il n'y a aucunes pierres qu'ils ne renversent ou qu'ils ne remuent pour attraper les insectes qui sont dessous». *Histoire de l'Abissinie*, p. 41.

bitude est commune à tous les babouins & guenons, auxquels la Nature a donné ces espèces de poches au bas des joues, où ils peuvent garder une quantité d'alimens assez grande pour se nourrir un jour ou deux.

Caractères distinctifs de cette espèce.

La mone a des abajoues & des callosités sur les fesses, elle a la queue d'environ deux pieds de longueur, plus longue d'un demi-pied que la tête & le corps pris ensemble; la tête petite & ronde, le museau gros & court, la face couleur de chair bafanée; elle porte un bandeau de poil gris sur le front, une bande de poils noirs qui s'étend des yeux aux oreilles, & des oreilles jusqu'aux épaules & aux bras; elle a une espèce de barbe grise formée par les poils de la gorge & du dessous du cou qui sont plus longs que les autres; son poil est d'un noir-roussâtre sur le corps, blanchâtre sous le ventre; l'extérieur des jambes & les pieds sont noirs, la queue est d'un gris-brun avec deux taches blanches de chaque côté de son origine; elle marche à quatre pieds, & la longueur de sa tête & de son corps pris ensemble depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue, est d'environ un pied & demi. La femelle est sujette, comme les femmes, à l'écoulement périodique.

a tout apparence qu'il étoit connu des Grecs & des Romains, & que c'étoit l'une des guenons ou singes à longue queue, auxquels ils donnoient le nom de callitrix; il y a d'autres guenons de couleur blonde dans les terres voisines de l'Égypte, soit du côté de l'Æthiopie, soit de celui de l'Arabie, que les Anciens ont aussi désignées par le nom générique de callitrix. Prosper Alpin & Pietro della Valle (b), parlent de ces callitriches de couleur blonde; nous n'avons pas vu cette espèce blonde, qui n'est peut-être qu'une variété de celle-ci ou de celle de la mone, qui est très commune dans ces mêmes contrées.

Au reste, il paroît que le *callitriche* ou *singe vert* se trouve au Sénégal, aussi-bien qu'en Mauritanie & aux isles du Cap-vert. M. Adanson rapporte que les environs des bois de Podor, le long du fleuve Niger, sont remplis de singes verts. » Je n'apperçus ces singes, dit cet Auteur, que par les branches qu'ils cassoient au haut des ar-

(b) *Simium Callitrichum Cairi in adibus habuimus fœlem magnam quadamtenus magnitudine æmulantem, prolixiori corporis figurâ, capite parvo erat & rotundo. . . . corpore circa illa gracilissimo, toto corpore rufo rutilove spectabatur, facies vero humanæ similis fuit nigra, undique barbata, sed barba albi erat coloris. . . . caudamque longam rutilamque habebat.* Prosp. Alp. *Hist. Ægypt.*, lib. IV, page 244, fig. tab. XX, n^o. 4 — J'ai vu aussi dans le Caire plusieurs animaux vivans, comme des *Callitriches* ou *Guenons* de couleur blonde, *Voyage de Pietro della Valle*, tome I, page 401.

bres , d'où elles tomboient sur moi : car ils étoient d'ailleurs fort silencieux , & si légers dans leurs gambades , qu'il eût été difficile de les entendre ; je n'allai pas plus loin , & j'en tuai d'abord un , deux & même trois , sans que les autres parussent effrayés ; cependant lorsque la plupart se sentirent blessés , ils commencèrent à se mettre à l'abri , les uns en se cachant derrière les grosses branches , les autres en descendant à terre ; d'autres enfin , & c'étoit le plus grand nombre , s'élançoient de la pointe d'un arbre sur la cîme d'un autre. Pendant ce petit manège , je continuois toujours à tirer dessus , & j'en tuai jusqu'au nombre de vingt-trois en moins d'une heure & dans un espace de vingt toises , sans qu'aucun deux eût jeté un seul cri : quoiqu'ils se fussent plusieurs fois rassemblés par compagnie en sourcillant , grinçant des dents & faisant mine de vouloir m'attaquer ». *Voyage au Sénégal, par M. Adanson page 178.*

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le callitriche a des abajoues & des callosités sur les fesses , la queue beaucoup plus longue que la tête & le corps pris ensemble ; il a la tête petite , le museau allongé , la face noire aussi-bien que les oreilles ; il porte une bande étroite au lieu de sourcils au bas du front , & cette bande est de longs poils noirs. Il est d'un vert vif mêlé d'un peu de jaune sur le corps , & d'un blanc-

jaunâtre sur la poitrine & le ventre ; il marche à quatre pieds , & la longueur de son corps , y compris celle de la tête , est d'environ quinze pouces. La femelle est sujette à l'écoulement périodique.







1 Le Mouftac. 2 Le Talapoin. 3 Le Douc.



LE MOUSTAC [a].

Voyez planche X, fig. 1 de ce Volume.

LE Moustac nous paroît être du même pays que le Macaque, parce qu'il a, comme lui, le corps plus court & plus ramassé que les autres guenons; c'est très vraisemblablement le même animal que les Voyageurs de Guinée ont appelé *Blanc-nez* (b), parce qu'en effet, il a les lèvres au-dessous du nez d'une blancheur éclatante, tandis que le reste de sa face est d'un bleu-noirâtre; il a aussi deux toupets de poils jaunes au-dessous des oreilles, ce qui lui donne l'air très singulier; & comme il est en même temps d'assez petite taille, c'est de tous les

(a) Moustac. *Mustax*. Moustache : comme la Guenon dont il est ici question n'a point été nommée, nous lui avons donné ce nom, qui suffira pour la faire reconnoître & distinguer de toutes les autres; elle est en effet très remarquable par sa lèvre supérieure, qui est nue & d'une blancheur d'autant plus frappante, que le reste de sa face est noir.

(b) Il y a d'autres Singes à la côte d'Or, que l'on nomme *Blancs-nez*, parce que c'est la seule partie de leur corps qui soit de cette couleur : ils sont puans & farouches. *Relation d'Artus, histoire générale des voyages, tome IV, page 238.*

singes à longue queue celui qui nous a paru le plus joli.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le moustac a des abajoues & des callosités sur les fesses, la queue beaucoup plus longue que la tête & le corps pris ensemble, elle a dix-neuf ou vingt pouces de longueur; il a la face d'un noir-bleuâtre avec une grande & large marque blanche en forme de chevron au-dessous du nez & sur toute l'étendue de la lèvre supérieure, qui est nue dans toute cette partie; elle est seulement bordée de poils noirs, aussi-bien que la lèvre inférieure tout autour de la bouche: il a le corps court & ramassé; il porte deux gros toupets de poil d'un jaune vif au-dessous des oreilles; il a aussi un toupet de poil hérissé au-dessus de la tête; le poil du corps est d'un cendré-verdâtre; la poitrine & le ventre d'un cendré-blanchâtre; il marche à quatre pieds, & il n'a qu'environ un pied de longueur, la tête & le corps compris. La femelle est sujette à l'écoulement périodique.





LE TALAPOIN (a).

Voyez planche X fig. 2 de ce Volume.

CETTE Guenon est de petite taille, & d'une assez jolie figure ; son nom paroîtroit indiquer qu'elle se trouve à Siam & dans les autres provinces de l'Asie orientale ; mais nous ne pouvons l'affurer ; seulement, il est certain qu'elle est originaire de l'ancien continent & qu'elle ne se trouve point dans le nouveau, parce qu'elle a des abajoues & des callosités sur les fesses, & que ces deux caractères n'appartiennent ni aux sagôins ni aux sapajous, qui sont les seuls animaux du nouveau monde qu'on puisse comparer aux guenons.

Ce qui me porte à croire indépendamment du nom, que cette guenon se trouve plus communément aux Indes orientales qu'en Afrique, c'est que les Voyageurs rapportent que la plupart des singes de cette partie de l'Asie ont le poil d'un vert-brun.

» Les singes du Guzarate, disent-ils, sont d'un vert brun, ils ont la barbe & les sourcils longs & blancs : ces animaux que les

(a) Talapoin, nom sous lequel ce Singe nous a été donné, & que nous avons adopté.

Banians laissent multiplier à l'infini par un principe de religion, sont si familiers, qu'ils entrent dans les maisons à toute heure & en si grand nombre que les marchands de fruits & de confitures ont beaucoup de peine à conserver leurs marchandises (b) «.

M. Edwards a donné la figure & la description d'une guenon, sous le nom de *Singe noir de moyenne grandeur*, qui nous paroît approcher de l'espèce du talapoin plus que d'aucune autre. J'ai cru devoir en rapporter ici la description (c), & renvoyer à la figure donnée par M. Edwards, pour qu'on puisse comparer ces animaux : on verra qu'à l'ex-

(b) Histoire générale des voyages, tome X, p. 67

(c) Ce singe étoit à-peu-près de la taille d'un gros chat; il étoit d'un naturel doux, ne faisant mal à personne. c'étoit un mâle, & il étoit un peu vieux. sa tête étoit assez ronde; la peau de son visage étoit d'une couleur de chair rembrunie, couverte de poils noirs assez clair-semés; les oreilles étoient faites comme celles de l'homme; les yeux étoient d'une couleur de noisette-rougeâtre avec les paupières noires; le poil étoit long au dessous des yeux, & les sourcils se joignoient; il étoit long aussi sur les tempes & couvroit en partie les oreilles; la tête, le dos, les jambes de devant & de derrière & la queue étoient couverts d'assez longs poils d'un brun-noirâtre, qui n'étoit ni trop doux ni trop rude; la poitrine, le ventre, &c. étoient presque sans poil, d'une couleur de chair rembrunie, ayant des bouts de sein à la poitrine. Les quatre pattes étoient faites à-peu-près comme la main de l'homme, étant couvertes d'une peau douce & noire presque sans poils; les ongles étoient plats. *Glanures d'Edwards* p. 221.

ception

ception de la grandeur & de la couleur, ils se ressemblent assez pour qu'on doive présumer que ce sont au moins deux espèces bien voisines, si ce ne sont pas des variétés de la même espèce : dans ce cas, comme nous ne sommes pas sûrs que notre talapoin soit natif des Indes orientales, & que M. Edwards assure que celui qu'il décrit venoit de Guinée, nous rendrions le talapoin à ce même climat, ou bien nous supposerions que cette espèce se trouve également dans les terres du midi de l'Afrique & de l'Asie : c'est vraisemblablement de cette même espèce de singes noirs, décrits par M. Edwards, dont parle Bosman, sous le nom de *Baurdmannejes*, & dont il dit que la peau fait une bonne fourrure (d).

(d) On trouve en Guinée une troisième espèce de singes parfaitement jolis, qui ont pour l'ordinaire deux pieds de hauteur; leur poil est extrêmement noir, de la longueur d'un doigt & davantage, avec une barbe blanche, d'où les Hollandois les ont appelés *Baurdmannejes* : on fait des bonnets de leur peau, & chaque fourrure s'achette quatre écus. *Voyage de Bosman*, page 258.





LE DOUC [a].

Voyez planche X, fig. 3 de ce Volume.

LE Douc est le dernier de la classe des animaux que nous avons appelés *Singes*, *Babouins*, & *Guenons* : sans être précisément d'aucun de ces trois genres, il participe de tous ; il tient des guenons par sa queue longue, des babouins par sa grande taille, & des singes par sa face plate ; il a de plus un caractère particulier, & par lequel il paroît faire la nuance entre les guenons & les sapajous : ces deux familles d'animaux diffèrent entre elles, en ce que les guenons ont les fesses pelées, & que tous les sapajous les ont couvertes de poil ; le douc est la seule des guenons qui ait du poil sur les fesses comme les sapajous : il leur ressemble aussi par l'aplatissement du museau : mais en tout, il approche infiniment plus des

(a) *Douc*, nom de cet animal à la Cochinchine, & que nous avons adopté : ce nom que nous ignorions nous a été donné par M. Poivre, aussi-bien que l'animal même. *Sifac* à Madagascar.

Cercopithecus cinereus, *genis longis pilis ex albo flavicantibus obsitis, torque ex castaneo purpurascente*. Le grand singe de la Cochinchine. *Briff. regn. anim.* page 207.

guenons que des sapajous, desquels il diffère, en ce qu'il n'a pas la queue prenante, & aussi par plusieurs autres caractères essentiels : d'ailleurs l'intervalle qui sépare ces deux familles est immense, puisque le douc & toutes les guenons sont de l'ancien continent, tandis que tous les sapajous ne se trouvent que dans le nouveau : on pourroit dire aussi, avec quelque raison, que le douc ayant une longue queue comme les guenons, & n'ayant pas comme elles des callosités sur les fesses, il fait la nuance entre les orang-outangs & les guenons, comme le gibbon la fait aussi à un autre égard, n'ayant point de queue comme les orang-outangs, mais ayant des callosités sur les fesses comme les guenons. Indépendamment de ces rapports généraux, le douc a des caractères particuliers, par lesquels il est très remarquable & fort aisé à distinguer de tous les singes, babouins, guenons ou sapajous, même au premier coup-d'œil ; sa robe variée de toutes couleurs, semble indiquer l'ambiguité de sa nature, & en même temps différencier son espèce d'une manière évidente. Il porte autour du cou un collier d'un brun-pourpre ; autour des joues une barbe blanche ; il a les lèvres & le tour des yeux noirs, la face & les oreilles rouges ; le dessus de la tête & le corps gris, la poitrine & le ventre jaune, les jambes blanches en bas, noires en haut ; la queue blanche avec une large tache de même couleur sur les lombes ; les pieds noirs avec plusieurs autres nuances de couleur. Il me

paroît que cet animal qu'on nous a assuré venir de la Cochinchine se trouve aussi à Madagascar, & que c'est le même que Flaccourt indique sous le nom de *sifac* dans les termes suivans : » à Madagascar, il y a, dit-il, une autre espèce de guenuche blanche, qui a un chaperon tanné, & qui se tient le plus souvent sur les pieds de derrière; elle a la queue blanche & deux taches tannées sur les flancs; elle est plus grande que le *vari* (mococo), mais plus petite que le *varicoffi*, (*vari*); cette espèce s'appelle *sifac* : elle vit de fèves; il y en a beaucoup vers Andrivoure, Dambourlomb & Ranafoulchy (*b*), «. Le chaperon ou collier tanné, la queue blanche, les taches sur les flancs sont des caractères qui indiquent assez clairement que ce *sifac* de Madagascar est de la même espèce que le douc de la Cochinchine.

Les Voyageurs assurent que les grands singes des parties méridionales de l'Asie produisent des bézoards qu'on trouve dans leur estomac, & dont la qualité est supérieure à celle des bézoards des chèvres & des gazelles; ces grands singes des parties méridionales de l'Inde, sont l'ouanderou & le douc; nous croyons donc que c'est à ces espèces qu'il faut rapporter la production des bézoards: on prétend que ces bézoards de singe sont toujours d'une forme ronde, au

(*b*) Voyage de Flaccourt, page 153.

lieu que les autres bézoards sont de différentes figures (c).

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le douc n'a point de callosités sur les fesses, il les a garnies de poil par-tout; sa queue, quoique longue, ne l'est pas autant que la tête & le corps pris ensemble; il a la face rouge & couverte d'un duvet roux, les oreilles nues & de même couleur que la face, les lèvres brunes aussi-bien que les orbites des yeux; le poil de couleurs très vives & très variées; il porte un bandeau & un collier d'un brun-pourpre; il a du blanc sur le front, sur la tête, sur le corps, les bras, les jambes, &c. une espèce de barbe d'un blanc-jaunâtre : il a du noir

(c) Comme les singes, aussi-bien que les chèvres, mangent les boutons de certains arbriffeaux, il se produit dans leur ventre des pierres de bézoard : on en trouve souvent dans leurs excréments, que la peur qu'ils ont d'être battus leur fait lâcher en courant : ces pierres de bézoard sont les plus chères & les plus estimées de toutes celles qui se trouvent dans les Indes, elles sont aussi plus rondes que les autres, & ont bien plus de force : on a éprouvé quelquefois qu'un grain de celles-ci avoit autant d'effet que deux de celles qui viennent des chèvres. *Description historique du Macacacar, page 51. Nota.* En comparant ce passage avec celui de Knox, que nous avons rapporté à l'article de l'Ouanderou, il paroît que ce sont les ouanderous qui vivent de boutons d'arbres, & que par conséquent ce sont eux qui produisent le plus communément des bézoards.

au-dessus du front & à la partie supérieure des bras; les parties du dessous du corps sont d'un gris-cendré & d'un jaune-blanchâtre; la queue est blanche, aussi-bien que le bas des lombes: il marche aussi souvent sur deux pieds que sur quatre, & il a trois pieds & demi ou quatre pieds de hauteur lorsqu'il est debout. J'ignore si les femelles dans cette espèce sont sujettes à l'écoulement périodique.





D E L A

D É G É N É R A T I O N
D E S A N I M A U X.

DÈS que l'homme a commencé à changer de ciel, & qu'il s'est répandu de climats en climats, sa nature a subi des altérations : elles ont été légères dans les contrées tempérées, que nous supposons voisines du lieu de son origine : mais elles ont augmenté à mesure qu'il s'en est éloigné ; & lorsqu'après des siècles écoulés, des continens traversés & des générations déjà dégénérées par l'influence des différentes terres, il a voulu s'habituer dans les climats extrêmes, & peupler les sables du Midi & les glaces du Nord, les changemens sont devenus si grands & si sensibles, qu'il y auroit lieu de croire que le Nègre, le Lappon & le Blanc forment des espèces différentes, si d'un côté l'on n'étoit assuré qu'il n'y a eu qu'un seul Homme de créé, & de l'autre que ce Blanc, ce Lappon & ce Nègre, si dissemblans entr'eux, peuvent cependant s'unir ensemble & propager en commun la grande & unique famille de notre genre humain. Ainsi leurs taches ne sont point originelles ; leurs dissemblances n'étant qu'extérieures, ces alté-

rations de nature ne font que superficielles ; & il est certain que tous ne font que le même homme qui s'est verni de noir sous la zone torride , & qui s'est tanné , rapetissé par le froid glacial du Pôle de la sphère. Cela seul suffiroit pour nous démontrer qu'il y a plus de force , plus d'étendue , plus de flexibilité dans la nature de l'homme que dans celle de tous les autres êtres ; car les végétaux & presque tous les animaux sont confinés chacun à leur terrain , à leur climat : & cette étendue dans notre nature vient moins des propriétés du corps que de celles de l'ame ; c'est par elle que l'homme a cherché les secours qui étoient nécessaires à la délicatesse de son corps ; c'est par elle qu'il a trouvé les moyens de braver l'inclémence de l'air , & de vaincre la dureté de la terre. Il s'est , pour ainsi dire , soumis les élémens ; par un seul rayon de son intelligence , il a produit celui du feu qui n'existoit pas sur la surface de la terre ; il a su se vêtir , s'abriter , se loger ; il a compensé par l'esprit toutes les facultés qui manquent à la matière ; & sans être ni si fort , ni si grand , ni si robuste que la plupart des animaux , il a su les vaincre , les dompter , les subjuguier , les confiner , les chasser & s'emparer des espaces que la Nature sembloit leur avoir exclusivement départis.

La grande division de la terre est celle des deux continens : elle est plus ancienne que tous nos monumens ; cependant l'homme est encore plus ancien ; car il s'est trouvé

le même dans ces deux mondes : l'Asiatique, l'Européen, le Nègre produisent également avec l'Américain ; rien ne prouve mieux qu'ils sont issus d'une seule & même souche, que la facilité qu'ils ont de se réunir à la tige commune : le sang est différent, mais le germe est le même ; la peau, les cheveux, les traits, la taille ont varié sans que la forme intérieure ait changé ; le type en est général & commun : & s'il arrivoit jamais, par des révolutions qu'on ne doit pas prévoir, mais seulement entrevoir dans l'ordre général des possibilités, que le temps peut toutes amener ; s'il arrivoit, dis-je, que l'homme fût contraint d'abandonner les climats qu'il a autrefois envahis pour se réduire à son pays natal, il reprendroit avec le temps ses traits originaux, sa taille primitive & sa couleur naturelle : le rappel de l'homme à son climat amèneroit cet effet, le mélange des races l'amèneroit aussi & bien plus promptement ; le Blanc avec la Noire, ou le Noir avec la Blanche produisent également un Mulâtre dont la couleur est brune, c'est-à-dire, mêlée de blanc & de noir ; ce Mulâtre avec un blanc produit un second Mulâtre moins brun que le premier ; & si ce second Mulâtre s'unit de même à un individu de race blanche, le troisième Mulâtre n'aura plus qu'une nuance légère de brun qui disparaîtra tout-à-fait dans les générations suivantes. Il ne faut donc que cent cinquante ou deux cents ans pour laver la peau d'un Nègre par cette voie du mélange avec le sang du Blanc ;

mais il faudroit peut-être un assez grand nombre de siècles pour produire ce même effet par la seule influence du climat. Depuis qu'on transporte des Nègres en Amérique, c'est-à-dire depuis environ deux cents cinquante ans, l'on ne s'est pas aperçu que les familles noires qui se sont soutenues sans mélange, ayent perdu quelques nuances de leur teinte originelle; il est vrai que ce climat de l'Amérique méridionale étant par lui-même assez chaud pour brunir ses habitans, on ne doit pas s'étonner que les Nègres y demeurent noirs : pour faire l'expérience du changement de couleur dans l'espèce humaine, il faudroit transporter quelques individus de cette race noire du Sénégal en Danemarck, où l'homme ayant communément la peau blanche, les cheveux blonds, les yeux bleus, la différence du sang & l'opposition de couleur est la plus grande. Il faudroit cloîtrer ces Nègres avec leurs femelles, & conserver scrupuleusement leur race sans leur permettre de la croiser; ce moyen est le seul qu'on puisse employer pour favoir combien il faudroit de temps pour réintégrer à cet égard la nature de l'homme; & par la même raison, combien il en a fallu pour la changer du blanc au noir.

C'est-là la plus grande altération que le ciel ait fait subir à l'homme, & l'on voit qu'elle n'est pas profonde; la couleur de la peau, des cheveux & des yeux, varie par la seule influence du climat; les autres changemens, tels que ceux de la taille, de la

forme, des traits & de la qualité des cheveux, ne me paroissent pas dépendre de cette seule cause; car dans la race des Nègres, lesquels, comme l'on fait, ont pour la plupart la tête couverte d'une laine crépue, le nez épaté, les lèvres épaisses, on trouve des nations entières avec de longs & vrais cheveux, avec des traits réguliers: & si l'on comparoit dans la race des Blancs le Danois au Calmouque, ou seulement le Finlandois au Lappon dont il est si voisin, on trouveroit entr'eux autant de différence pour les traits & la taille, qu'il y en a dans la race des Noirs: par conséquent il faut admettre pour ces altérations qui sont plus profondes que les premières, quelques autres causes réunies avec celle du climat. La plus générale & la plus directe est la quantité de la nourriture; c'est principalement par les alimens que l'homme reçoit l'influence de la terre qu'il habite: celle de l'air & du ciel agit plus superficiellement; & tandis qu'elle altère la surface la plus extérieure en changeant la forme de la peau, la nourriture agit sur la forme intérieure par ses propriétés qui sont constamment relatives à celles de la terre qui la produit. On voit dans le même pays des différences marquées entre les hommes qui en occupent les hauteurs, & ceux qui demeurent dans les lieux bas; les habitans de la montagne sont toujours mieux faits, plus vifs & plus beaux que ceux de la vallée; à plus forte raison dans des climats éloignés du climat primitif, dans des climats où les

herbes, les fruits, les grains & la chair des animaux sont de qualité & même de substance différentes, les hommes qui s'en nourrissent doivent devenir différens. Ces impressions ne se font pas subitement ni même dans l'espace de quelques années; il faut du temps pour que l'homme reçoive la teinture du ciel, il en faut encore plus pour que la terre lui transmette ses qualités; & il a fallu des siècles joints à un usage toujours constant des mêmes nourritures, pour influencer sur la forme des traits, sur la grandeur du corps, sur la substance des cheveux, & produire ces altérations intérieures, qui s'étant ensuite perpétuées par la génération, sont devenues les caractères généraux & constans auxquels on reconnoît les races & même les nations différentes qui composent le genre humain.

Dans les animaux, ces effets sont plus prompts & plus grands, parce qu'ils tiennent à la terre de bien plus près que l'homme; parce que leur nourriture étant plus uniforme, plus constamment la même, & n'étant nullement préparée, la qualité en est plus décidée & l'influence plus forte; parce que d'ailleurs les animaux ne pouvant ni se vêtir, ni s'abriter, ni faire usage de l'élément du feu pour se réchauffer, ils demeurent nuement exposés, & pleinement livrés à l'action de l'air & à toutes les intempéries du climat: & c'est par cette raison que chacun d'eux a, suivant sa nature, choisi sa zone & sa contrée; c'est par la

même raison qu'ils y sont retenus, & qu'au lieu de s'étendre ou de se disperser comme l'homme, ils demeurent pour la plupart concentrés dans les lieux qui leur conviennent le mieux. Et lorsque par des révolutions sur le globe ou par la force de l'homme, ils ont été contraints d'abandonner leur terre natale; qu'ils ont été chassés ou relégués dans des climats éloignés, leur nature a subi des altérations si grandes & si profondes, qu'elle n'est pas reconnoissable à la première vue, & que pour la juger il faut avoir recours à l'inspection la plus attentive, & même aux expériences & à l'analogie. Si l'on ajoute à ces causes naturelles d'altération dans les animaux libres, celle de l'empire de l'homme sur ceux qu'il a réduits en servitude, on sera surpris de voir jusqu'à quel point la tyrannie peut dégrader, défigurer la Nature; on trouvera sur tous les animaux esclaves, les stigmates de leur captivité & l'empreinte de leurs fers; on verra que ces plaies sont d'autant plus grandes, d'autant plus incurables, qu'elles sont plus anciennes, & que dans l'état où nous les avons réduits, il ne seroit peut-être plus possible de les réhabiliter, ni de leur rendre leur forme primitive, & les autres attributs de nature que nous leur avons enlevés.

La température du climat, la qualité de la nourriture & les maux d'esclavage, voilà les trois causes de changement, d'altération & de dégénération dans les animaux. Les effets de chacune méritent d'é-

tre considérés en particulier, & leurs rapports vus en détail nous présenteront un tableau au-devant duquel on verra la Nature telle qu'elle est aujourd'hui, & dans le lointain on appercevra ce qu'elle étoit avant sa dégradation.

Comparons nos chétives brebis avec le moufflon dont elles sont issues; celui-ci, grand & léger comme un cerf, armé de cornes défensives & de sabots épais, couvert d'un poil rude, ne craint ni l'inclémence de l'air, ni la voracité du loup: il peut non-seulement éviter ses ennemis par la légèreté de sa course, mais il peut aussi leur résister par la force de son corps, & par la solidité des armes dont sa tête & ses pieds sont munis: quelle différence de nos brebis auxquelles il reste à peine la faculté d'exister en troupeau, qui même ne peuvent se défendre par le nombre, qui ne soutiendroient pas sans abri le froid de nos hivers, enfin qui toutes périroient si l'homme cessoit de les soigner & de les protéger! Dans les climats les plus chauds de l'Afrique & de l'Asie, le moufflon qui est le père commun de toutes les races de cette espèce, paroît avoir moins dégénéré que par-tout ailleurs; quoique réduit en domesticité, il a conservé sa taille & son poil: seulement il a beaucoup perdu sur la grandeur & la masse de ses armes; les brebis du Sénégal & des Indes sont les plus grandes des brebis domestiques & celles de toutes dont la nature est la moins dégradée: les brebis de la Barbarie, de l'E-

gypte, de l'Arabie, de la Perse, de l'Arménie, de la Calmouquie, &c. ont subi de plus grands changemens, elles se font, relativement à nous, perfectionnées à certains égards & viciées à d'autres; mais, comme se perfectionner ou se vicier est la même chose relativement à la Nature, elles se font toujours dénaturées; leur poil rude s'est changé en une laine fine; leur queue s'étant chargée d'une masse de graisse, a pris un volume incommode & si grand, que l'animal ne peut la traîner qu'avec peine; & en même temps qu'il s'est bouffi d'une matière superflue, & qu'il s'est paré d'une belle toison, il a perdu sa force, son agilité, sa grandeur & ses armes: car ces brebis à longues & larges queues n'ont guère que la moitié de la taille du moufflon; elles ne peuvent fuir le danger ni résister à l'ennemi; elles ont un besoin continuel des secours & des soins de l'homme pour se conserver & se multiplier: la dégradation de l'espèce originaire est encore plus grande dans nos climats; de toutes les qualités du moufflon, il ne reste rien à nos brebis, rien à notre bélier, qu'un peu de vivacité, mais si douce, qu'elle cède encore à la houlette d'une bergère: la timidité, la foiblesse, & même la stupidité & l'abandon de son être font les seuls & tristes restes de leur nature dégradée. Si l'on vouloit la relever pour la force & la taille, il faudroit unir le moufflon avec notre brebis Flandrine, & cesser de propager les races inférieures; & si, comme chose plus utile, nous voulons dé-

vouer cette espèce à ne nous donner que de la bonne chair & de la belle laine, il faudroit au moins, comme l'ont fait nos voisins, choisir & propager la race des brebis de Barbarie, qui transportée en Espagne & même en Angleterre a très bien réussi. La force du corps & la grandeur de la taille sont des attributs masculins, l'embonpoint & la beauté de la peau sont des qualités féminines; il faudroit donc dans le procédé des mélanges observer cette différence; donner à nos béliers des femelles de Barbarie pour avoir de belles laines, & donner le moufflon à nos brebis pour en relever la taille.

Il en seroit à cet égard de nos chèvres comme de nos brebis; on pourroit en les mêlant avec la chèvre d'Angora, changer leur poil & le rendre aussi utile que la plus belle laine. L'espèce de la chèvre en général, quoique fort dégénérée, l'est cependant moins que celle de la brebis dans nos climats; elle paroît l'être davantage dans les pays chauds de l'Afrique & des Indes; les plus petites & les plus foibles de toutes les chèvres sont celles de Guinée, de Juda, &c. & dans ces mêmes climats l'on trouve au contraire les plus grandes & les plus fortes brebis.

L'espèce du bœuf est celle de tous les animaux domestiques sur laquelle la nourriture paroît avoir la plus grande influence: il devient d'une taille prodigieuse dans les contrées où le pâturage est riche & toujours renaissant; les Anciens ont appelé
taureau-éléphans

taureau-éléphants les bœufs d'Ethiopie & de quelques autres provinces de l'Asie, où ces animaux approchent en effet de la grandeur de l'éléphant; l'abondance des herbes, & leur qualité substantielle & succulente produisent cet effet; nous en avons la preuve même dans notre climat; un bœuf nourri sur les têtes des montagnes vertes de Savoie ou de Suisse, acquiert le double du volume de celui de nos bœufs, & néanmoins ces bœufs de Suisse, sont comme les nôtres, enfermés dans l'étable & réduits au fourrage pendant la plus grande partie de l'année: mais ce qui fait cette grande différence, c'est qu'en Suisse on les met en pleine pâture, dès que les neiges sont fondues; au lieu que dans nos provinces on leur interdit l'entrée des prairies jusqu'après la récolte de l'herbe qu'on réserve aux chevaux: ils ne sont donc jamais ni largement ni convenablement nourris, & ce seroit une attention bien nécessaire, bien utile à l'Etat que de faire un règlement à cet égard, par lequel on aboliroit les vaines pâtures en permettant les enclos. Le climat a aussi beaucoup influé sur la nature du bœuf: dans les terres du Nord des deux continens, il est couvert d'un poil long & doux comme de la fine laine; il porte aussi une grosse loupe sur les épaules, & cette difformité se trouve également dans tous les bœufs de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique; il n'y a que ceux d'Europe qui ne soient pas bossus; cette race d'Europe est cependant la race primitive à laquelle

les races bossues remontent par le mélange dès la première ou la seconde génération ; & ce qui prouve encore que cette race bossue n'est qu'une variété de la première, c'est qu'elle est sujette à de plus grandes altérations & à des dégradations qui paroissent excessives ; car il y a dans ces bœufs bossus des différences énormes pour la taille ; le petit zébu de l'Arabie a tout au plus la dixième partie du volume du *taureau-éléphant* d'Ethiopie.

En général, l'influence de la nourriture est plus grande, & produit des effets plus sensibles sur les animaux qui se nourrissent d'herbes ou de fruits ; ceux au contraire qui ne vivent que de proie, varient moins par cette cause que par l'influence du climat ; parce que la chair est un aliment préparé & déjà assimilé à la nature de l'animal carnassier qui la dévore ; au lieu que l'herbe étant le premier produit de la terre, elle en a toutes les propriétés, & transmet immédiatement les qualités terrestres à l'animal qui s'en nourrit.

Aussi le chien, sur lequel la nourriture ne paroît avoir que de légères influences, est néanmoins celui de tous les animaux carnassiers dont l'espèce est la plus variée ; il semble suivre exactement dans ses dégradations les différences du climat ; il est nu dans les pays les plus chauds, couvert d'un poil épais & rude dans les contrées du Nord, paré d'une belle robe soyeuse en Espagne, en Syrie, où la douce température de l'air change le poil de la plupart des

animaux en une sorte de foie ; mais indépendamment de ces variétés extérieures qui sont produites par la seule influence du climat, il y a d'autres altérations dans cette espèce qui proviennent de sa condition, de sa captivité, ou, si l'on veut, de l'état de société du chien avec l'homme. L'augmentation ou la diminution de la taille viennent des soins que l'on a pris d'unir ensemble les plus grands ou les plus petits individus ; l'accourcissement de la queue, du museau, des oreilles, provient aussi de la main de l'homme ; les chiens auxquels de génération en génération on a coupé les oreilles & la queue, transmettent ces défauts en tout ou en partie à leurs descendants. J'ai vu des chiens nés sans queue, que je pris d'abord pour des monstres individuels dans l'espèce ; mais je me suis assuré depuis, que cette race existe & qu'elle se perpétue par la génération. Et les oreilles pendantes qui sont le signe le plus général & le plus certain de la servitude domestique, ne se trouvent-elles pas dans presque tous les chiens ? Sur environ trente races différentes, dont l'espèce est aujourd'hui composée, il n'y en a que deux ou trois qui aient conservé leurs oreilles primitives ; le chien de berger, le chien-loup & les chiens du Nord ont seuls les oreilles droites. La voix de ces animaux a subi, comme tout le reste, d'étranges mutations ; il semble que le chien soit devenu criard avec l'homme, qui de tous les êtres qui ont une langue est celui qui en use &

abuse le plus : car dans l'état de nature le chien est presque muet, il n'a qu'un hurlement de besoin par accès assez rares ; il a pris son aboiement dans son commerce avec l'homme , sur-tout avec l'homme policé ; car lorsqu'on le transporte dans des climats extrêmes & chez des peuples grossiers tels que les Lapons & les Nègres, il perd son aboiement, reprend sa voix naturelle qui est le hurlement & devient même quelquefois absolument muet. Les chiens à oreilles droites, & sur-tout le chien de berger, qui de tous est celui qui a le moins dégénéré, est aussi celui qui donne le moins de voix : comme il passe sa vie solitairement dans la campagne & qu'il n'a de commerce qu'avec les moutons & quelques hommes simples, il est comme eux sérieux & silencieux, quoiqu'en même temps il soit très vif & fort intelligent ; c'est de tous les chiens celui qui a le moins de qualités acquises & le plus de talens naturels ; c'est le plus utile pour le bon ordre & pour la garde des troupeaux ; & il seroit plus avantageux d'en multiplier, d'en étendre la race que celles des autres chiens, qui ne servent qu'à nos amusemens, & dont le nombre est si grand qu'il n'y a point de villes où l'on ne pût nourrir un nombre de familles des seuls alimens que les chiens consomment.

L'état de domesticité a beaucoup contribué à faire varier la couleur des animaux : elle est en général originairement fauve ou noire ; le chien, le bœuf, la chèvre, la brebis, le cheval ont pris toutes sortes de

couleurs; le cochon a changé du noir au blanc, & il paroît que le blanc pur & sans aucune tache est à cet égard le signe du dernier degré de dégénération, & qu'ordinairement il est accompagné d'imperfections ou de défauts essentiels : dans la race des hommes blancs, ceux qui le sont beaucoup plus que les autres, & dont les cheveux, les sourcils, la barbe, &c. sont naturellement blancs, ont souvent le défaut d'être sourds, & d'avoir en même temps les yeux rouges & foibles : dans la race des noirs, les Nègres-blancs sont encore d'une nature plus foible & plus défectueuse. Tous les animaux absolument blancs ont ordinairement ces mêmes défauts de l'oreille dure & des yeux rouges. Cette forte de dégénération, quoique plus fréquente dans les animaux domestiqués, se montre aussi quelquefois dans les espèces libres, comme dans celles des éléphans, des cerfs, des daims, des guenons, des taupes, des souris; & dans toutes, cette couleur est toujours accompagnée de plus ou moins de foiblesse de corps & d'hébération des sens.

Mais l'espèce sur laquelle le poids de l'esclavage paroît avoir le plus appuyé & fait les impressions les plus profondes, c'est celle du chameau : il naît avec des loupes sur le dos, & des callosités sur la poitrine & sur les genoux : ces callosités sont des plaies évidentes occasionnées par le frottement : car elles sont remplies de pus & de sang corrompu : comme il ne marche jamais qu'avec une grosse charge,

la pression du fardeau a commencé par empêcher la libre extension & l'accroissement uniforme des parties musculieuses du dos; ensuite elle a fait gonfler la chair aux endroits voisins: & comme lorsque le chameau veut se reposer ou dormir, on le contraint d'abord à s'abattre sur ses jambes repliées, & que peu à peu il en prend l'habitude de lui-même, tout le poids de son corps porte pendant plusieurs heures de suite, chaque jour, sur sa poitrine & ses genoux; & la peau de ces parties pressée, frottée contre la terre, se dépille, se froisse, se durcit & se désorganise. Le lama qui, comme le chameau, passe sa vie sous le fardeau, & ne se repose aussi qu'en s'abattant sur la poitrine, a de semblables callosités qui se perpétuent de même par la génération. Les babouins & les guenons dont la posture la plus ordinaire est d'être assis, soit en veillant, soit en dormant, ont aussi des callosités au-dessous de la région des fesses, & cette peau calleuse est même devenue inhérente aux os du derrière contre lesquels elle est continuellement pressée par le poids du corps: mais ces callosités des babouins & des guenons sont sèches & saines, parce qu'elles ne proviennent pas de la contrainte des entraves ni du faix accablant d'un poids étranger, & qu'elles ne sont au contraire que les effets des habitudes naturelles de l'animal qui se tient plus volontiers & plus long-temps assis que dans aucune autre situation: il en est de ces callosités des guenons comme de la double semelle de

peau que nous portons sous nos pieds : cette semelle est une callosité naturelle que notre habitude constante à marcher ou rester debout rend plus ou moins épaisse, ou plus ou moins dure, selon le plus ou moins de frottement que nous faisons éprouver à la plante de nos pieds.

Les animaux sauvages n'étant pas immédiatement soumis à l'empire de l'homme, ne sont pas sujets à d'aussi grandes altérations que les animaux domestiques ; leur nature paroît varier suivant les différens climats, mais nulle part elle n'est dégradée. S'ils étoient absolument les maîtres de choisir leur climat & leur nourriture, ces altérations seroient encore moindres : mais comme de tout temps ils ont été chassés, relégués par l'homme, ou même par ceux d'entr'eux qui ont le plus de force & de méchanceté, la plupart ont été contraints de fuir, d'abandonner leur pays natal, & de s'habituer dans des terres moins heureuses : ceux dont la nature s'est trouvée assez flexible pour se prêter à cette nouvelle situation se sont répandus au loin, tandis que les autres n'ont eu d'autre ressource que de se confiner dans les déserts voisins de leur pays. Il n'y a aucune espèce d'animal, qui comme celle de l'homme se trouve généralement par-tout sur la surface de la terre, les unes, & en grand nombre sont bornées aux terres méridionales de l'ancien continent ; les autres, aux parties méridionales du nouveau monde ; d'autres, en moindre quantité, sont confinées dans les

terres du Nord, & au lieu de s'étendre vers les contrées du Midi, elles ont passé d'un continent à l'autre par des routes jusqu'à ce jour inconnues; enfin, quelques autres espèces n'habitent que certaines montagnes ou certaines vallées, & les altérations de leur nature sont en général d'autant moins sensibles qu'elles sont plus confinées.

Le climat & la nourriture ayant peu d'influence sur les animaux libres, & l'empire de l'homme en ayant encore moins, leurs principales variétés viennent d'une autre cause; elles sont relatives à la combinaison du nombre dans les individus, tant de ceux qui produisent, que de ceux qui sont produits. Dans les espèces, comme celle du chevreuil, où le mâle s'attache à sa femelle & ne la change pas, les petits démontrent la constante fidélité de leurs pères par leur entière ressemblance entr'eux; dans celles, au contraire, où les femelles changent souvent de mâle, comme dans celle du cerf, il se trouve des variétés assez nombreuses; & comme dans toute la Nature il n'y a pas un seul individu qui soit parfaitement ressemblant à un autre, il se trouve d'autant plus de variétés dans les animaux, que le nombre de leur produit est plus grand & plus fréquent. Dans les espèces où la femelle produit cinq ou six petits, trois ou quatre fois par an, de mâles différens, il est nécessaire que le nombre des variétés soit beaucoup plus grand que dans celles où le produit est annuel & unique; aussi dans les espèces inférieures, les petits animaux qui

tous produisent plus souvent & en plus grand nombre que ceux des espèces majeures, sont-elles sujettes à plus de variétés. La grandeur du corps qui ne paroît être qu'une quantité relative, a néanmoins des attributs positifs & des droits réels dans l'ordonnance de la Nature; le grand y est aussi fixe que le petit y est variable: on pourra s'en convaincre aisément par l'énumération que nous allons faire des variétés des grands & des petits animaux.

Le sanglier a pris en Guinée des oreilles très longues & couchées sur le dos; à la Chine, un gros ventre pendant & des jambes fort courtes; au Cap-vert & dans d'autres endroits, des défenses très grosses & tournées comme des cornes de bœufs; dans l'état de domesticité, il a pris par-tout des oreilles à demi-pendantes, & des soies blanches dans les pays froids ou tempérés. Je ne compte ni le pecari ni le babiroussa dans les variétés de l'espèce du sanglier, parce qu'ils ne sont ni l'un ni l'autre de cette espèce, quoiqu'ils en approchent de plus près que d'aucune autre.

Le cerf, dans les pays montueux, secs & chauds, tels que la Corse & la Sardaigne, a perdu la moitié de sa taille, & a pris un pelage brun avec un bois noirâtre; dans les pays froids & humides, comme en Bohême & aux Ardennes, sa taille s'est agrandie, son pelage & son bois sont devenus d'un brun presque noir; son poil s'est alongé au point de former une longue barbe au menton: dans le Nord de l'autre conti-

ment, le bois du cerf s'est étendu & ramifié par des andouillers courbes. Dans l'état de domesticité, le pelage change du fauve au blanc; & à moins que le cerf ne soit en liberté & dans de grands espaces, ses jambes se déforment & se courbent. Je ne compte pas l'axis dans les variétés de l'espèce du cerf; il approche plus de celle du daim & n'en est peut-être qu'une variété.

On auroit peine à se décider sur l'origine de l'espèce du daim; il n'est nulle part entièrement domestique, ni nulle part absolument sauvage: il varie assez indifféremment, & par-tout, du fauve au pie & du pie au blanc; son bois & sa queue sont aussi plus grands & plus longs suivant les différentes races, & sa chair est bonne ou mauvaise selon le terrain & le climat: on le trouve comme le cerf dans les deux continens, & il paroît être plus grand en Virginie & dans les autres provinces de l'Amérique tempérée, qu'il ne l'est en Europe. Il en est de même du chevreuil, il est plus grand dans le nouveau que dans l'ancien continent: mais au reste toutes ses variétés se réduisent à quelques différences dans la couleur du poil qui change du fauve au brun; les plus grands chevreuils sont ordinairement fauves, & les plus petits sont bruns. Ces deux espèces, le chevreuil & le daim, sont les seuls de tous les animaux communs aux deux continens, qui soient plus grands & plus forts dans le nouveau que dans l'ancien.

L'âne a subi peu de variétés, même dans

sa condition de servitude la plus dure ; car sa nature est dure aussi , & résiste également aux mauvais traitemens & aux incommodités d'un climat fâcheux & d'une nourriture grossière : quoiqu'il soit originaire des pays chauds , il peut vivre , & même se multiplier sans les soins de l'homme dans les climats tempérés ; autrefois il y avoit des onagres ou ânes sauvages dans tous les déserts de l'Asie mineure , aujourd'hui ils y sont plus rares , on ne les trouve en grande quantité que dans ceux de la Tartarie : le mulot de Daurie (*a*) appelé *czigithai* par les Tartares Mongoux , est probablement le même animal que l'onagre des autres provinces de l'Asie ; il n'en diffère que par la longueur & les couleurs du poil , qui , selon M. Bell , paroît ondé de brun & de blanc [*b*] : ces onagres *czigithais* se trouvent dans les forêts de la Tartarie

(*a*) *Mulus Dauricus facundus*, *Czigithai*, *Mongolorum in Dauria*. *Mus. Petropolitanum*, page 335.

(*b*) *In the forest near Kuznerski on the River Tomene of the sources of the River Oby in Lat 51 & 52 are Wild asses. I have seen many of their Skins; they are in all respects the Shape of the ead, tail and hoofs of the common ass, but their skin is Waved and undulated with brown. Bell's travels thro China. NOTE.* Il se pourroit que M. Bell, qui dit n'avoir observé que les peaux de ces animaux, ait vu des peaux de zèbre ; car les autres Voyageurs ne disent pas que les *czigithais* ou onagres de Daurie soient, comme le zèbre, rayés de brun & de blanc ; d'ailleurs, il y a au Cabinet de Pétersbourg des peaux de zèbre & des peaux de *czigithais*, qu'on montre également aux Voyageurs.

jusqu'au cinquante - unième & cinquante-deuxième degré ; & il ne faut pas les confondre avec les zèbres , dont les couleurs sont bien plus vives & bien autrement tranchées , & qui d'ailleurs forment une espèce particulière presque aussi différente de celle de l'âne que de celle du cheval. La seule dégénération remarquable dans l'âne en domesticité , c'est que sa peau s'est ramollie & qu'elle a perdu les petits tubercules qui se trouvent semés sur la peau de l'onagre , de laquelle les Levantins font le cuir grenu qu'on appelle *chagrin*.

Le lièvre est d'une nature flexible & ferme en même temps , car il est répandu dans presque tous les climats de l'ancien continent , & par-tout il est à très peu près le même ; seulement son poil blanchit pendant l'hiver dans les climats très froids , & il reprend en été sa couleur naturelle , qui ne varie que du fauve au roux : la qualité de la chair varie de même ; les lièvres les plus rouges sont toujours les meilleurs à manger. Mais le lapin , sans être d'une nature aussi flexible que le lièvre , puisqu'il est beaucoup moins répandu , & que même il paroît confiné à de certaines contrées , est néanmoins sujet à plus de variétés , parce que le lièvre est sauvage par-tout , au lieu que le lapin est presque par-tout à demi-domestique. Les lapins clapiers ont varié par la couleur du fauve au gris , au blanc , au noir ; ils ont aussi varié par la grandeur , la quantité , la qualité du poil : cet animal qui est originaire d'Espagne a

pris en Tartarie une queue longue, en Syrie du poil touffu & pelotonné comme du feutre ; &c. On trouve quelquefois des lièvres noirs dans les pays froids ; on prétend aussi qu'il y a dans la Norwège & dans quelques provinces du Nord des lièvres qui ont des cornes. M. Klein (c) a fait graver deux de ces lièvres cornus : il est aisé de juger à l'inspection des figures que ces cornes sont des bois semblables au bois du chevreuil : cette variété, si elle existe, n'est qu'individuelle & ne se manifeste probablement que dans les endroits où le lièvre ne trouve point d'herbes, & ne peut se nourrir que de substances ligneuses, d'écorce, de boutons, de feuilles d'arbres, de lichens, &c.

L'élan dont l'espèce est confinée dans le Nord des deux continens, est seulement plus petit en Amérique qu'en Europe, & l'on voit par les énormes bois que l'on a trouvés sous terre en Canada, en Russie, en Sibérie, &c. qu'autrefois ces animaux étoient plus grands qu'ils ne le sont aujourd'hui : peut-être cela vient-il de ce qu'ils jouissoient en toute tranquillité de leurs forêts, & que n'étant point inquiétés par l'homme qui n'avoit pas encore pénétré dans ces climats, ils étoient maîtres de choisir leur demeure dans les endroits où l'air, la

(c) Klein, *de quadrup.* page 52, tab. III, fig. ad. §. XXI.

terre & l'eau leur convenoient le mieux. Le renne que les Lapons ont rendu domestique, a par cette raison plus changé que l'élan, qui n'a jamais été réduit en servitude : les rennes sauvages sont plus grands, plus forts & d'un poil plus noir que les rennes domestiques : ceux-ci ont beaucoup varié pour la couleur du poil, & aussi pour la grandeur & la grosseur du bois ; cette espèce de lichen ou de grande mousse blanche qui fait la principale nourriture du renne, semble contribuer beaucoup par sa qualité à la formation & à l'accroissement du bois, qui proportionnellement est plus grand dans le renne que dans aucune autre espèce ; & c'est peut-être cette même nourriture qui dans ce climat produit du bois sur la tête du lièvre, comme sur celle de la femelle du renne ; car dans tous les autres climats, il n'y a ni lièvres cornus, ni aucun animal dont la femelle porte du bois comme le mâle.

L'espèce de l'éléphant est la seule sur laquelle l'état de servitude ou de domesticité n'a jamais influé, parce dans cet état il refuse de produire, & par conséquent de transmettre à son espèce les plaies ou les défauts occasionnés par sa condition ; il n'y a dans l'éléphant que des variétés légères & presque individuelles ; sa couleur naturelle est le noir, cependant il s'en trouve de roux & de blancs, mais en très petit nombre. L'éléphant varie aussi pour la taille suivant la longitude plutôt que la latitude du climat ; car sous la Zone torride dans

laquelle il est, pour ainsi dire, renfermé & sous la même ligne il s'élève jusqu'à quinze pieds de hauteur dans les contrées orientales de l'Afrique; tandis que dans les terres occidentales de cette même partie du monde il n'atteint guère qu'à la hauteur de dix ou onze pieds; ce qui prouve que quoique la grande chaleur soit nécessaire au plein développement de sa nature, la chaleur excessive la restreint & la réduit à de moindres dimensions. Le rhinocéros paroît être d'une taille plus uniforme & d'une grandeur moins variable; il semble ne différer de lui-même que par le caractère singulier qui le fait différer de tous les animaux, par cette grande corne qu'il porte sur le nez; cette corne est simple dans les rhinocéros de l'Asie, & double dans ceux de l'Afrique.

Je ne parlerai point ici des variétés qui se trouvent dans chaque espèce d'animal carnassier, parce qu'elles sont très légères, attendu que de tous les animaux, ceux qui se nourrissent de chair sont les plus indépendans de l'homme, & qu'au moyen de cette nourriture déjà préparée par la Nature, ils ne reçoivent presque rien des qualités de la terre qu'ils habitent; que d'ailleurs ayant tous de la force & des armes, ils sont les maîtres du choix de leur terrain, de leur climat, &c. & que par conséquent les trois causes de changement, d'altération & de dégénération dont nous avons parlé, ne peuvent avoir sur eux que de très petits effets.

Mais après le coup-d'œil que l'on vient de jeter sur ces variétés qui nous indiquent les altérations particulières de chaque espèce, il se présente une considération plus importante & dont la vue est bien plus étendue ; c'est celle du changement des espèces mêmes, c'est cette dégénération plus ancienne & de tout temps immémoriale, qui paroît s'être faite dans chaque famille, ou si l'on veut, dans chacun des genres sous lesquels on peut comprendre les espèces voisines & peu différentes entr'elles : nous n'avons, dans tous les animaux terrestres, que quelques espèces isolées, qui, comme celle de l'homme, fassent en même temps espèce & genre ; l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, la giraffe forment des genres ou des espèces simples qui ne se propagent qu'en ligne directe, & n'ont aucunes branches collatérales ; toutes les autres paroissent former des familles dans lesquelles on remarque ordinairement une souche principale & commune, de laquelle semblent être sorties des tiges différentes & d'autant plus nombreuses que les individus dans chaque espèce sont plus petits & plus féconds.

Sous ce point de vue, le cheval, le zèbre & l'âne sont tous trois de la même famille ; si le cheval est la souche ou le tronc principal, le zèbre & l'âne seront les tiges collatérales : le nombre de leurs ressemblances entr'eux étant infiniment plus grand que celui de leurs différences, on peut les regarder comme ne faisant qu'un

même genre , dont les principaux caractères sont clairement énoncés & communs à tous trois : ils sont les seuls qui soient vraiment solipèdes , c'est-à-dire , qui ayent la corne des pieds d'une seule pièce sans aucune apparence de doigts ou d'ongles ; & quoiqu'ils forment trois espèces distinctes , elles ne sont cependant pas absolument ni nettement séparées , puisque l'âne produit avec la jument , le cheval avec l'ânesse , & qu'il est probable que si l'on vient à bout d'appriivoiser le zèbre , & d'assoupir sa nature sauvage & récalcitrante , il produiroit aussi avec le cheval & l'âne , comme ils produisent entr'eux.

Et ce mulet qu'on a regardé de tout temps comme une production viciée , comme un monstre composé de deux natures , & que par cette raison l'on a jugé incapable de se reproduire lui-même & de former lignée , n'est cependant pas aussi profondément lésé qu'on se l'imagine , d'après ce préjugé , puisqu'il n'est pas réellement infécond , & que sa stérilité ne dépend que de certaines circonstances extérieures & particulières. On fait que les mulets ont souvent produit dans les pays chauds ; l'on en a même quelques exemples dans nos climats tempérés ; mais on ignore si cette génération est jamais provenue de la simple union du mulet & de la mule , ou plutôt si le produit n'en est pas dû à l'union du mulet avec la jument , ou encore à celle de l'âne avec la mule. Il y a deux sortes de mulets , le premier est le grand mulet ou mulet sim-

plement dit, qui provient de la jonction de l'âne à la jument; le second est le petit mulet provenant du cheval & de l'ânesse, que nous appellerons *bardeau* pour le distinguer de l'autre. Les anciens les connoissoient & les distinguoient comme nous par deux noms différens, ils appelloient *mulus* le mulet provenant de l'âne & de la jument, & ils donnoient les noms de *Tivvos*, *hinnus*, *burdo*, au mulet provenant du cheval & de l'ânesse; ils ont assuré que le mulet, *mulus* (d), produit avec la jument un animal auquel ils donnoient aussi le nom de *ginnus* ou *hinnus* (e): ils ont assuré de même que la mule, *mula*, conçoit assez aisément, mais qu'elle ne peut que rarement perfectionner son fruit; & ils ajoutent que quoiqu'il y ait des exemples assez fréquens de mules qui ont mis bas, il faut néanmoins regarder cette production comme un prodige. Mais qu'est-ce qu'un prodige dans la Nature, sinon un effet plus rare que les autres? Le mulet peut donc engendrer, & la mule

(d) *Mulus equâ conjunctus mulum procreavit. . . Mula quoque jam facta gravida est, sed non quoad perficeret atque ederet prolem.* Arist. *Hist. anim.* lib. VI, cap. 24. . . *Est in annalibus nostris mulas peperisse sæpe; verum prodigii loco habitum.* Plin. *Hist. nat.* lib. VIII, cap. 44.

(e) *Nota.* Le mot *Ginnus* a été employé par Aristote en deux sens; le premier pour désigner généralement un animal imparfait, un avorton, un mulet-nain, provenant quelquefois du cheval avec l'ânesse, ou de l'âne avec la jument; & le second pour signifier le produit particulier du mulet & de la jument.

peut concevoir, porter & mettre bas dans de certaines circonstances; ainsi il ne s'agiroit que de faire des expériences pour savoir quelles sont ces circonstances, & pour acquérir de nouveaux faits dont on pourroit tirer de grandes lumières sur la dégénération des espèces par le mélange, & par conséquent sur l'unité ou la diversité de chaque genre; il faudroit, pour réussir à ces expériences, donner le mulot à la mule, à la jument & à l'ânesse, faire la même chose avec le bardeau, & voir ce qui résulteroit de ces six accouplemens différens: il faudroit aussi donner le cheval & l'âne à la mule, & faire la même chose pour la petite mule ou femelle du bardeau: ces épreuves, quoiqu'assez simples, n'ont jamais été tentées dans la vue d'en tirer des lumières, & je regrette de n'être pas à portée de les exécuter; je suis persuadé qu'il en résulteroit des connoissances que je ne fais qu'entrevoir, & que je ne puis donner que comme des présomptions. Je crois, par exemple, que de tous ces accouplemens, celui du mulot & de la femelle bardeau, & celui du bardeau & de la mule pourroient bien manquer absolument; que celui du mulot & de la mule, & celui du bardeau & de sa femelle pourroient peut-être réussir, quoique bien rarement; mais en même temps, je présume que le mulot produiroit avec la jument plus certainement qu'avec l'ânesse & le bardeau, plus certainement avec l'ânesse qu'avec la jument; qu'enfin le cheval & l'âne pourroient peut-

être produire avec les deux mules, mais l'âne plus sûrement que le cheval : il faudroit faire ces épreuves dans un pays aussi chaud, pour le moins, que l'est notre Provence, & prendre des mulets de sept ans, des chevaux de cinq & des ânes de quatre ans, parce qu'il y a cette différence dans ces trois animaux pour les âges de la pleine puberté.

Voici les raisons d'analogie sur lesquelles sont fondées les présomptions que je viens d'indiquer. Dans l'ordonnance commune de la Nature, ce ne sont pas les mâles, mais les femelles, qui constituent l'unité des espèces; nous savons par l'exemple de la brebis qui peut servir à deux mâles différens & produire également du bouc & du bélier, que la femelle influe beaucoup plus que le mâle sur le spécifique du produit, puisque de ces deux mâles différens il ne naît que des agneaux, c'est-à-dire, des individus spécifiquement ressemblans à la mere; aussi le mulet ressemble-t-il plus à la jument qu'à l'âne, & le bardeau plus à l'ânesse qu'au cheval: dès-lors *le mulet doit produire plus sûrement avec la jument qu'avec l'ânesse, & le bardeau plus sûrement avec l'ânesse qu'avec la jument*: de même le cheval & l'âne pourroient peut-être produire avec les deux mules, parce qu'étant femelles, elles ont, quoique vicieuses, retenu chacune plus de propriétés spécifiques que les mulets mâles; *mais l'âne doit produire avec elles plus certainement que le cheval*, parce qu'on a remarqué que l'âne a plus de puissance pour engendrer,

même avec la jument, que n'en a le cheval; car il corrompt & détruit la génération de celui-ci: on peut s'en affurer en donnant d'abord le cheval-étalon, à des jumens, & en leur donnant le lendemain, ou même quelques jours après, l'âne au lieu du cheval; ces jumens produiront presque toujours des mulets & non pas des chevaux. Cette observation qui mériteroit bien d'être constatée dans toutes ses circonstances, paroît indiquer que la souche ou tige principale de cette famille pourroit bien être l'âne & non pas le cheval, puisque l'âne le domine dans la puissance d'engendrer, même avec sa femelle; d'autant que le contraire n'arrive pas, lorsqu'on donne l'âne en premier & le cheval en second, à la jument; celui-ci ne corrompt pas la génération de l'âne, car le produit est presque toujours un mulet; d'autre côté la même chose n'arrive pas, quand on donne l'âne en premier & le cheval en second à l'ânesse, car celui-ci ne corrompt ni ne détruit la génération de l'âne. Et à l'égard des accouplemens des mulets entr'eux, je les ai présumé stériles, parce que de deux natures déjà lésées pour la génération, & qui par leur mélange ne pourroient manquer de se léser davantage, on ne doit attendre qu'un produit tout-à-fait vicié ou absolument nul.

Par le mélange du mulet avec la jument, du bardeau avec l'ânesse, & par celui du cheval & de l'âne avec les mules, on obtiendrait des individus qui remonteroient

à l'espèce & ne feroient plus que des demi-mulets, lesquels non-seulement auroient, comme leurs parens, la puissance d'engendrer avec ceux de leur espèce originaire, mais peut-être même auroient la faculté de produire entr'eux, parce que n'étant plus lésés qu'à demi, leur produit ne seroit pas plus vicié que le sont les premiers mulets; & si l'union de ces demi-mulets étoit encore stérile, ou que le produit en fût & rare & difficile, il me paroît certain qu'en les rapprochant encore d'un degré de leur espèce originaire, les individus qui en résulteroient & qui ne seroient plus lésés qu'au quart, produiroient entr'eux, & formeroient une nouvelle tige, qui ne seroit précisément ni celle du cheval ni celle de l'âne. Or, comme tout ce qui peut être a été amené par le temps, & se trouve ou s'est trouvé dans la Nature, je suis tenté de croire que le mulet fécond dont parlent les Anciens, & qui, du temps d'Aristote, existoit en Syrie dans les terres au de-là de celles des Phéniciens, pouvoit bien être une race de ces demi-mulets ou de ces quarts de mulets, qui s'étoit formée par les mélanges que nous venons d'indiquer; car Aristote dit expressément que ces mulets féconds ressembloient en tout, & autant qu'il est possible, aux mulets inféconds (f); il

(f) *In terrâ Syriâ super Phenicem Mulae & coeunt & pariunt; sed id genus diversum quanquam simile. Aristot. hist. anim. lib. VI, cap. 24. . . . Sunt in Syriâ quos*

les distingue aussi très clairement des *onagres* ou *ânes sauvages* dont il fait mention dans le même chapitre, & par conséquent on ne peut rapporter ces animaux qu'à des mulets peu vicieux, & qui auroient conservé la faculté de reproduire. Il se pourroit encore que le mulet fécond de Tartarie, le *zcigithais* dont nous avons parlé, ne fût pas l'*onagre* ou *âne sauvage*, mais ce même mulet de Phénicie, dont la race s'est peut-être maintenue jusqu'à ce jour; le premier Voyageur qui pourra les comparer, confirmera ou détruira cette conjecture. Et le zèbre lui-même qui ressemble plus au mulet qu'au cheval & qu'à l'âne, pourroit bien avoir eu une pareille origine, la régularité contrainte & symétrique des couleurs de son poil, qui sont alternativement toujours disposées par bandes noires & blanches, paroît indiquer qu'elles proviennent de deux espèces différentes, qui dans leur mélange se sont séparées autant qu'il étoit possible; car dans aucun de ses ouvrages la Nature n'est aussi tranchée & aussi peu nuancée que sur la robe du zèbre, où elle passe brusquement

mulos appellant, genus diversum ab eo quod coïtu equæ & asini procreatur; sed simile facie, quomodo asini silvestres similitudine quadam nomen urbanorum acceperunt, & quidem ut asini illi feri sic muli præstant celeritate. Procreant ejusmodi mulae suo in genere. Cujus rei argumento illa sunt quæ tempore Pharnacæ patris Pharnazabim in terram Phrygiam venerunt quæ adhuc extant. Tres tamen ex novem quos numero olim fuisse aiunt, servantur hoc tempore. Idem, cap. 36.

& alternativement du blanc au noir & du noir au blanc sans aucun intermède dans toute l'étendue du corps de l'animal.

Quoi qu'il en soit, il est certain par tout ce que nous venons d'exposer, que les mulets en général qu'on a toujours accusés d'impuissance & de stérilité, ne sont cependant ni réellement stériles, ni généralement inféconds; & que ce n'est que dans l'espèce particulière du mulet provenant de l'âne & du cheval, que cette stérilité se manifeste, puisque le mulet qui provient du bouc & de la brebis, est aussi fécond que sa mère ou son père; puisque dans les oiseaux la plupart des mulets qui proviennent d'espèces différentes ne sont point inféconds. C'est donc dans la nature particulière du cheval & de l'âne, qu'il faut chercher les causes de l'infécondité des mulets qui en proviennent, & , au lieu de supposer la stérilité comme un défaut général & nécessaire dans tous les mulets, la restreindre au contraire au seul mulet provenant de l'âne & du cheval, & encore donner de grandes limites à cette restriction, attendu que ces mêmes mulets peuvent devenir féconds dans de certaines circonstances, & surtout en se rapprochant d'un degré de leur espèce originale.

Les mulets qui proviennent du cheval & de l'âne, ont les organes de la génération tout aussi complets que les autres animaux; il ne manque rien au mâle, rien à la femelle: ils ont une grande abondance de liqueur féminale; & comme l'on ne permet guere

guere aux mâles de s'accoupler, ils sont souvent si pressés de la répandre, qu'ils se couchent sur le ventre pour se frotter entre leurs pieds de devant qu'ils replient sous la poitrine : ces animaux sont donc pourvus de tout ce qui est nécessaire à l'acte de la génération ; ils sont même très ardens, & par conséquent très indifférens sur le choix ; ils ont à-peu-près la même véhémence de goût pour la mule, pour l'ânesse & pour la jument ; il n'y a donc nulle difficulté pour les accouplemens ; mais il faudroit des attentions & des soins particuliers, si l'on vouloit rendre ces accouplemens prolifiques : la trop grande ardeur, surtout dans les femelles, est ordinairement suivie de la stérilité, & la mule est au moins aussi ardente que l'ânesse : or l'on fait que celle-ci rejette la liqueur séminale du mâle, & que pour la faire retenir & produire, il faut lui donner des coups ou lui jeter de l'eau sur la croupe, afin de calmer les convulsions d'amour qui subsistent après l'accouplement, & qui sont la cause de cette réjaculation. L'ânesse & la mule tendent donc toutes deux par leur trop grande ardeur à la stérilité. L'âne & l'ânesse y tendent encore par une autre cause : comme ils sont originaires des climats chauds, le froid s'oppose à leur génération, & c'est par cette raison qu'on attend les chaleurs de l'été pour les faire accoupler ; lorsqu'on les laisse joindre dans d'autres temps & surtout en hiver, il est rare que l'impregnation suive l'accouplement, même réitéré ; & ce choix du temps qui est

nécessaire au succès de leur génération; l'est aussi pour la conservation du produit; il faut que l'ânon naisse dans un temps chaud, autrement il périt ou languit; & comme la gestation de l'ânesse est d'un an, elle met bas dans la même saison qu'elle a conçu: ceci prouve assez combien la chaleur est nécessaire, non-seulement à la fécondité, mais même à la pleine vie de ces animaux; c'est encore par cette même raison de la trop grande ardeur de la femelle qu'on lui donne le mâle presque immédiatement après qu'elle a mis bas; on ne lui laisse que sept ou huit jours de repos ou d'intervalle entre l'accouchement & l'accouplement; l'ânesse, affoiblie par sa couche est alors moins ardente: les parties n'ont pas pu dans ce petit espace de temps reprendre toute leur roideur; au moyen de quoi la conception se fait plus sûrement que quand elle est en pleine force & que son ardeur la domine: on prétend que dans cette espèce, comme dans celle du chat, le tempérament de la femelle est encore plus ardent & plus fort que celui du mâle; cependant l'âne est un grand exemple en ce genre, il peut aisément faillir sa femelle ou une autre plusieurs jours de suite & plusieurs fois par jour; les premières jouissances, loin d'éteindre ne font qu'allumer son ardeur; on en a vu s'excéder sans y être incités autrement que par la force de leur appétit naturel; on en a vu mourir sur le champ de bataille, après onze ou douze conflits réitérés presque sans intervalle, & ne prendre pour subvenir à cette grande &

rapide dépense que quelques pintes d'eau. Cette même chaleur qui le consume est trop vive pour être durable; l'âne-étalon bientôt est hors de combat & même de service, & c'est peut-être par cette raison que l'on a prétendu que la femelle est plus forte & vit plus long-temps que le mâle; ce qu'il y a de certain, c'est qu'avec les ménagemens que nous avons indiqués, elle peut vivre trente ans, & produire tous les ans pendant toute sa vie; au lieu que le mâle, lorsqu'on ne le contraint pas à s'abstenir de femelles, abuse de ses forces au point de perdre en peu d'années la puissance d'engendrer.

L'âne & l'ânesse tendent donc tous deux à la stérilité par des propriétés communes, & aussi par des qualités différentes; le cheval & la jument y tendent de même par d'autres voies. On peut donner l'étalon à la jument neuf ou dix jours après qu'elle a mis bas, & elle peut produire cinq ou six ans de suite, mais après cela elle devient stérile; pour entretenir sa fécondité, il faut mettre un intervalle d'un an entre chacune de ses portées, & la traiter différemment de l'ânesse; au lieu de lui donner l'étalon après qu'elle a mis bas, il faut le lui réserver pour l'année suivante, & attendre le temps où sa chaleur se manifeste par les humeurs qu'elle jette; & même avec ces attentions, il est rare qu'elle soit féconde au-delà de l'âge de vingt ans; d'autre côté, le cheval, quoique moins ardent & plus délicat que l'âne, conserve néanmoins plus long-temps

la faculté d'engendrer. On a vu de vieux chevaux qui n'avoient plus la force de monter la jument sans l'aide du Palfrenier, trouver leur vigueur dès qu'ils étoient placés, & engendrer à l'âge de trente ans. La liqueur féminale est non-seulement moins abondante, mais beaucoup moins stimulante dans le cheval que dans l'âne; car souvent le cheval s'accouple sans la répandre, surtout si on lui présente la jument avant qu'il ne la cherche; il paroît triste dès qu'il a joui, & il lui faut d'assez grands intervalles de temps pour que son ardeur renaisse. D'ailleurs, il s'en faut bien que dans cette espèce tous les accouplemens, même les plus consommés, soient prolifiques; il y a des jumens naturellement stériles, & d'autres en plus grand nombre qui sont très-peu fécondes; il y a aussi des étalons, qui, quoique vigoureux en apparence, n'ont que peu de puissance réelle. Nous pouvons ajouter à ces raisons particulières une preuve plus évidente & plus générale du peu de fécondité dans les espèces du cheval & de l'âne; ce sont de tous les animaux domestiques ceux dont l'espèce, quoique la plus soignée, est la moins nombreuse; dans celles du bœuf, de la brebis, de la chèvre, & surtout dans celles du cochon, du chien & du chat, les individus sont dix & peut-être cent fois plus nombreux que dans celles du cheval & de l'âne: ainsi leur peu de fécondité est prouvée par le fait, & l'on doit attribuer à toutes ces causes la stérilité des mulets qui proviennent du mélange de ces deux espèces naturelle-

ment peu fécondes. Dans les espèces au contraire qui, comme celle de la chèvre & celle de la brebis, sont plus nombreuses & par conséquent plus fécondes, les mulets provenant de leur mélange ne sont pas stériles, & remontent pleinement à l'espèce originaire dès la première génération; au lieu qu'il faudroit deux, trois & peut-être quatre générations, pour que le mulet provenant du cheval & de l'âne pût parvenir à ce même degré de réhabilitation de nature.

On a prétendu que de l'accouplement du taureau & de la jument, il résulteroit une autre sorte de mulet : Columelle est, je crois, le premier qui en ait parlé; Gesner le cite, & ajoute qu'il a entendu dire qu'il se trouvoit de ces mulets auprès de Grenoble, & qu'on les appelle en françois, *jumars*. J'ai fait venir un de ces jumars du Dauphiné; j'en ai fait venir un autre des Pyrénées, & j'ai reconnu, tant par l'inspection des parties extérieures que par la dissection des parties intérieures, que ces jumars n'étoient que des bardeaux, c'est-à-dire des mulets provenans du cheval & de l'ânesse : je crois donc être fondé, tant par cette observation que par l'analogie, à croire que cette sorte de mulet n'existe pas, & que le mot *jumar* n'est qu'un nom chimérique & qui n'a point d'objet réel. La nature du taureau est trop éloignée de celle de la jument, pour qu'ils puissent produire ensemble; l'un ayant quatre estomacs, des cornes sur la tête, le pied fourchu, &c. l'autre étant solipède & sans

cornes, & n'ayant qu'un seul estomac. Et les parties de la génération étant très différentes tant par la grosseur que pour les proportions, il n'y a nulle raison de présumer qu'ils puissent se joindre avec plaisir, & encore moins avec succès. Si le taureau avoit à produire avec quelqu'autre espèce que la sienne, ce seroit avec le buffle qui lui ressemble par la conformation & par la plupart des habitudes naturelles; cependant nous n'avons pas entendu dire qu'il soit jamais né des mulets de ces deux animaux, qui néanmoins se trouvent dans plusieurs lieux, soit en domesticité, soit en liberté. Ce que l'on raconte de l'accouplement, & du produit du cerf & de la vache, m'est à-peu-près aussi suspect que l'histoire des jumars, quoique le cerf soit beaucoup moins éloigné par sa conformation, de la nature de la vache, que le taureau ne l'est de celle de la jument.

Ces animaux qui portent des bois, quoique ruminans & conformés à l'intérieur comme ceux qui portent des cornes, semblent faire un genre, une famille à part, dans laquelle l'élan est la tige majeure, & le renne, le cerf, l'axis, le daim & le chevreuil sont les branches mineures & collatérales; car il n'y a que ces six espèces d'animaux dont la tête soit armée d'un bois branchu qui tombe & se renouvelle tous les ans; & indépendamment de ce caractère générique qui leur est commun, ils se ressemblent encore beaucoup par la conformation & par toutes les habitudes naturelles; on

obtiendrait donc plutôt des mulets du cerf ou du daim mêlé avec le renne & l'axis, que du cerf & de la vache.

On seroit encore mieux fondé à regarder toutes les brebis & toutes les chèvres comme ne faisant qu'une même famille, puisqu'elles produisent ensemble des mulets qui remontent directement, & dès la première génération, à l'espèce de la brebis; on pourroit même joindre à cette nombreuse famille des brebis & des chèvres, celle des gazelles & celle des bubales qui ne sont pas moins nombreuses. Dans ce genre qui contient plus de trente espèces différentes, il paroît que le mouflon, le bouquetin, le chamois, l'antilope, le bubale, le condoma, &c. sont les tiges principales, & que les autres n'en sont que des branches accessoires, qui toutes ont retenu les caractères principaux de la souche dont elles sont issues, mais qui ont en même temps prodigieusement varié par les influences du climat & les différentes nourritures, aussi bien que par l'état de servitude & de domesticité auquel l'homme a réduit la plupart de ces animaux.

Le chien, le loup, le renard, le chacal & l'ifatis forment un autre genre, dont chacune des espèces est réellement si voisine des autres, & dont les individus se ressemblent si fort, surtout par la conformation intérieure & par les parties de la génération, qu'on a peine à concevoir pourquoi ces animaux ne produisent point ensemble; il m'a paru par les expériences que j'ai fai-

tes sur le mélange du chien avec le loup & avec le renard, que la répugnance à l'accouplement venoit du loup & du renard plutôt que du chien, c'est-à-dire, de l'animal sauvage & non pas de l'animal domestique; car les chiennes que j'ai mises à l'épreuve, auroient volontiers souffert le renard & le loup, au lieu que la louve & la femelle renard n'ont jamais voulu souffrir les approches du chien; l'état de domesticité semble rendre les animaux plus libertins, c'est-à-dire, moins fidèles à leur espèce; il les rend aussi plus chauds & plus féconds; car la chienne peut produire & produit même assez ordinairement deux fois par an, au lieu que la louve & la femelle renard ne portent qu'une fois dans une année; & il est à présumer que les chiens sauvages, c'est-à-dire, les chiens qui ont été abandonnés dans des pays déserts, & qui se sont multipliés dans l'isle de Juan-Fernandès, dans les montagnes de Saint-Domingue, &c. ne produisent qu'une fois par an comme le renard & le loup; ce fait, s'il étoit constaté, confirmeroit pleinement l'unité du genre de ces trois animaux, qui se ressemblent si fort par la conformation, qu'on ne doit attribuer qu'à quelques circonstances extérieures leur répugnance à se joindre.

Le chien paroît être l'espèce moyenne & commune entre celles du renard & du loup; les Anciens nous ont transmis comme deux faits certains, que le chien, dans quelques pays & dans quelques circonstances, produit

avec

avec le loup & avec le renard (g). J'ai voulu le vérifier, & quoique je n'aie pas réussi dans les épreuves que j'ai faites à ce sujet, on ne doit pas conclure que cela soit impossible ; car je n'ai pu faire ces essais que sur des animaux captifs, & l'on fait que dans la plupart d'entr'eux la captivité seule suffit pour éteindre le desir & pour les dégoûter de l'accouplement, même avec leurs semblables ; à plus forte raison cet état forcé doit les empêcher de s'unir avec des individus d'une espèce étrangere. Mais je suis persuadé que dans l'état de liberté & de célibat, c'est-à-dire, de privation de sa femelle, le chien peut en effet s'unir au loup & au renard, surtout si devenu sauvage, il a perdu son odeur de domesticité, & s'est en même temps rapproché des mœurs & des habitudes naturelles de ces animaux. Il n'en est pas de même de l'union du renard avec le loup, je ne la crois guere possible ; du moins dans la nature actuelle le contraire paroît démontré par le fait, puisque ces deux animaux se trouvent ensemble dans le même

(g) *In Cyrenensi agro Lupi cum Canibus coeunt & Lacouici canes ex vulpe & cane generantur. Aristot. Hist. anim. lib. VIII, cap. 28. . . . Coeunt animalia generis ejusdem secundum naturam, sed ea etiam quorum genus diversum quidem, sed natura non multum distat; si modo par magnitudo sit & tempore aequent graviditatis, raro id fit, sed tamen id fieri & in Canibus & in Vulpibus & in Lupis ceretum est. Idem. de generat. anim. lib. II, cap. 5.*

climat & dans les mêmes terres, & que se soutenant chacun dans leur espèce sans se chercher, sans se mêler, il faudroit supposer une dégénération plus ancienne que la mémoire des hommes pour les réunir à la même espèce : c'est par cette raison que j'ai dit que celle du chien étoit moyenne entre celles du renard & du loup, elle est aussi commune puisqu'elle peut se mêler avec toutes deux ; & si quelque chose pouvoit indiquer qu'originellement toutes trois sont forties de la même souche, c'est ce rapport commun qui rapproche le renard du loup, & me paroît en réunir les espèces de plus près que tous les autres rapports de conformité dans la figure & l'organisation. Pour réduire ces deux espèces à l'unité, il faut donc remonter à un état de nature plus ancien : mais dans l'état actuel, on doit regarder le loup & le renard comme les tiges majeures du genre des cinq animaux que nous avons indiqués ; le chien, le chacal & l'isatis n'en sont que les branches latérales, & elles sont placées entre les deux premières ; le chacal participe du chien & du loup, & l'isatis du chacal & du renard : aussi paroît-il par un assez grand nombre de témoignages, que le chacal & le chien produisent aisément ensemble ; & l'on voit par la description de l'isatis & par l'histoire de ses habitudes naturelles, qu'il ressemble presque entièrement au renard par la figure & par le tempérament, qu'il se trouve également dans les pays froids, mais qu'en même temps

Il tient du chacal le naturel, l'aboiement continu, la voix criarde & l'habitude d'aller toujours en troupe.

Le chien de berger, que j'ai dit être la souche première de tous les chiens, est en même temps celui qui approche le plus de la figure du renard; il est de la même taille, il a comme lui, les oreilles droites, le museau pointu, la queue droite & traînante; il approche aussi du renard par la voix, par l'intelligence & par la finesse de l'instinct; il se peut donc que ce chien soit originairement issu du renard, sinon en ligne droite, au moins en ligne collatérale. Le chien, qu'Aristote appelle *canis - laconicus*, & qu'il assure provenir du mélange du renard & du chien, pourroit bien être le même que le chien de berger, ou du moins avoir plus de rapport avec lui qu'avec aucun autre chien: on seroit porté à imaginer que l'épithète *laconicus* qu'Aristote n'interprète pas, n'a été donnée à ce chien que par la raison qu'il le trouvoit en Laconie, province de la Grèce, dont Lacédémone étoit la ville principale; mais si l'on fait attention à l'origine de ce chien Laconic, que le même Auteur dit venir du renard & du chien, on sentira que la race n'en étoit pas bornée au seul pays de Laconie, & qu'elle devoit se trouver également dans tous les pays où il y avoit des renards, & c'est ce qui me fait présumer que l'épithète *laconicus* pourroit bien avoir été employée par Aristote dans le sens moral, c'est-à-dire, pour exprimer la brièveté ou le son aigu de la voix; il aura

appellé *chien laconic*, ce chien provenant d'un renard, parce qu'il n'aboyoit pas comme les autres chiens, & qu'il avoit la voix courte & glapissante comme celle du renard : or notre chien de berger est le chien qu'on peut appeller *laconic* à plus juste titre ; car c'est celui de tous les chiens dont la voix est la plus brève & la plus rare ; d'ailleurs les caracteres que donne Aristote à son chien *laconic* conviennent assez au chien de berger, & c'est ce qui a achevé de me persuader que c'étoit le même chien ; j'ai cru devoir rapporter les passages d'Aristote en entier, afin qu'on juge si ma conjecture est fondée (h).

(h) *Laconici canes ex Vulpe & Cane generantur.* Hist. anim. lib. VIII, cap. 28. . . . *Canum genera plura sunt. Coit Laconicum mense sua ætatis octavo & crus jam circa id tempus attollentes nonnulli urinam reddunt. . . Gerunt Laconicæ canes uterum parte sextâ anni, hoc est, sexagenis diebus aut uno vel altero, plus minusve. Catelli cæci gignuntur, nec ante duodecimum diem visum accipiunt. Coeunt canes posteaquam parerunt sexto mense nec citius. Sunt quæ parte quintâ anni uterum ferunt, hoc est, duobus & septuaginta diebus, quarum catelli duodecim diebus luce carent : nonnullæ quartâ parte anni, hoc est, tribus mensibus ferunt, quarum catelli diebus decem & septem luce carent. Lac ante diebus quinque quàm pariant, habent canes magnâ ex parte ; verùm nonnullis etiam septem aut quatuor diebus anticipat : utile statim ut pepererint est genus laconicum ; post coitum diebus triginta habere lac incipit. . . . parit canis duodecim plurimum, sed magnâ ex parte quinque aut sex. Unum etiam aliquam peperisse certum est : laconicæ magnâ ex parte octo pariunt. Coeunt quandiu vivunt & mares & feminæ : peculiare generis laconici est ut cum laborant*

Dégénération des Animaux. 197.

Le genre des animaux cruels est l'un des plus nombreux & des plus variés; le mal

coire melius quàm per otium possint; vivit in hoc eodem genere mas ad annos decem, femina ad duodecim: ceteri canes maximâ quidem ex parte ad annos quatuordecim: sed nonnulli vel ad viginti protrahunt vitam. . . . Laconici sanè generis feminas, quia minus laborant quàm mares, vivaciores maribus sunt: at sero in cæteris, & si non latè admodum constat, tamen mares vivaciores sunt. Idem, lib. VI, cap. 20. . . . Fæminam & marem natura distinxit maribus; sunt enim fæminæ moribus mollioribus, mitescunt celerius & manum facilius patiuntur: discunt etiam imitanturque ingeni-siùs, ut in genere canum laconico fæminas esse sagaciores quàm mares apertum est. Moloticum etiam genus venaticum nihilo a cæteris discrepat, ac pecuarium longè & magnitudine & fortitudine contra belluas præstat: insignes verò animo & industriâ qui ex utroque moloticum dico & laconicum prodierint. Idem, lib. IX, cap. 1.

Nota. Il faut observer que le mot *genus* ne doit pas s'interpréter ici par celui d'*espèce*, mais par le mot *race*. Aristote y distingue trois races de chiens; *Laconicus*, *Moloticus* & *Pecuarius*; le *Moloticus* qu'il appelle aussi *Venaticus*, est vraisemblablement notre Lévrier, qui dans la Grèce & l'Asie mineure est le chien de chasse ordinaire; le *Pecuarius* qu'il dit excéder de beaucoup les autres chiens par la grandeur & par la forme, est dans doute le mâtin, dont on se sert pour la garde & la défense du bétail contre les bêtes féroces; & le *Laconicus*, duquel il ne désigne pas l'emploi, & qu'il dit seulement être un chien de travail & d'industrie, & qui est de plus petite taille que le *Pecuarius*, ne peut être que le chien de berger, qui travaille en effet beaucoup à ranger, contenir & conduire les moutons, & qui est plus industrieux, plus attentif & plus soigneux que tous les autres chiens; mais ce n'est pas là ce qu'il y a de plus difficile à entendre dans ces passages d'Aristote, c'est ce qu'il dit de la différente durée de la gestation dans les différentes

semble, ici comme ailleurs, se reproduire sous toutes sortes de formes & se revêtir de plusieurs natures. Le lion & le tigre, comme espèces isolées, sont en première ligne; toutes les autres, savoir, les panthères, les onces, les léopards, les guépards, les lynx, les caracals, les jaguars, les couguars, les ocelots, les servals, les margais & les chats ne font qu'une même & méchante famille, dont les différentes branches se font plus ou moins étendues & ont plus ou moins varié suivant les différens climats : tous ces animaux se ressemblent par le naturel, quoiqu'ils soient très différens pour la grandeur & par la figure; ils ont tous les yeux étincelans, le museau court, & les ongles aigus, courbés & rétractibles; ils sont tous nuisibles, féroces, indomptables; le chat qui en est la dernière & la plus petite espèce, quoique réduit en servitude, n'en est ni moins perfide ni moins volontaire; le chat sauvage a conservé le

racés des chiens, dont, selon lui, les uns portent deux mois, les autres portent deux mois & demi, & les autres trois mois : car tous nos chiens de quelque race qu'ils soient ne portent également que pendant environ neuf semaines, c'est-à-dire, soixante-un, soixante-deux ou soixante-trois jours, & je ne sache pas qu'on ait remarqué de plus grandes différences de temps que celle de ces trois ou quatre jours : mais Aristote pouvoit en savoir sur cela plus que nous, & si ces faits qu'il a avancés sont vrais, il en résulteroit un rapprochement bien plus grand de certains chiens avec le loup : car les chasseurs assurent que la louve porte trois mois ou trois mois & demi.

caractère de la famille ; il est aussi cruel , aussi méchant , aussi déprédateur en petit , que ses consanguins le sont en grand ; ils sont tous également carnassiers , également ennemis des autres animaux. L'homme avec toutes ses forces n'a jamais pu les détruire ; on a de tout temps employé contre eux le feu , le fer , le poison , les pièges ; mais comme tous les individus multiplient beaucoup , & que les espèces elles-mêmes sont fort multipliées , les efforts de l'homme se sont bornés à les faire reculer & à les resserrer dans les déserts , dont ils ne sortent jamais sans répandre la terreur & causer autant de dégât que d'effroi ; un seul tigre échappé de sa forêt suffit pour alarmer tout un peuple & le forcer à s'armer : que feroit-ce si ces animaux sanguinaires arrivoient en troupe , & s'ils s'entendoient comme les chiens sauvages ou les chacals dans leurs projets de déprédation ? La Nature a donné cette intelligence aux animaux timides , mais heureusement les animaux fiers sont tous solitaires ; ils marchent seuls & ne consultent que leur courage , c'est-à-dire , la confiance qu'ils ont en leur force. Aristote avoit remarqué avant nous , que de tous les animaux qui ont des griffes , c'est-à-dire , des ongles crochus & rétractibles , aucun n'étoit social , aucun n'alloit en troupe (1) : cette observation qui ne portoit alors que sur quatre

(1) *Nullum animal cui ungues adunci, gregatiles esse perpendimus.* Arist. *Hist. anim.* lib. I, cap. I.

ou cinq espèces, les seules de ce genre qui fussent connues de son temps, s'est étendue & trouvée vraie sur dix ou douze autres espèces qu'on a découvertes depuis; les autres animaux carnassiers, tels que les loups, les renards, les chiens, les chacals, les isatis, qui n'ont point de griffes, mais seulement des ongles droits, vont pour la plupart en troupes, & sont tous timides & même lâches.

En comparant ainsi tous les animaux & les rappelant chacun à leur genre, nous trouverons que les deux cents espèces dont nous avons donné l'histoire, peuvent se réduire à un assez petit nombre de familles ou fouches principales, desquelles il n'est pas impossible que toutes les autres soient issues.

Et pour mettre de l'ordre dans cette réduction, nous séparerons d'abord les animaux des deux continens; & nous observerons qu'on peut réduire à quinze genres & à neuf espèces isolées, non-seulement tous les animaux qui sont communs aux deux continens, mais encore tous ceux qui sont propres & particuliers à l'ancien. Ces genres sont 1^o. celui des solipèdes proprement dits, qui contient le cheval, le zèbre, l'âne avec les mulets féconds & inféconds. 2^o. Celui des grands pieds-fourchus à cornes creuses, savoir, le bœuf & le buffle avec toutes leurs variétés. 3^o. La grande famille des petits pieds-fourchus à cornes creuses, tels que les brebis, les chèvres, les gazelles, les chevrotains & toutes les autres espèces qui

participent de leur nature. 4°. Celle des pieds-fourchus à cornes pleines ou bois solides, qui tombent & qui se renouvellent tous les ans; cette famille contient l'élan, le renne, le cerf, le daim, l'axis & le chevreuil. 5°. Celle des pieds-fourchus ambigus, qui est composée du sanglier & de toutes les variétés du cochon, telles que celui de Siam à ventre pendant, celui de Guinée à longues oreilles pointues & couchées sur le dos, celui des Canaries à grosses & longues défenses, &c. 6°. le genre très étendu des fissipèdes carnassiers à griffes, c'est-à-dire, à ongles crochus & rétractibles, dans lequel on doit comprendre les panthères, les léopards, les guépards, les onces, les servals & les chats, avec toutes leurs variétés. 7°. Celui des fissipèdes carnassiers à ongles non rétractibles, qui contient le loup, le renard, le chacal, l'isatis & le chien, avec toutes leurs variétés. 8°. Celui des fissipèdes carnassiers à ongles non rétractibles, avec une poche sous la queue; ce genre est composé de l'hyène, de la civette, du zibet, de la genette, du blaireau, &c. 9°. Celui des fissipèdes carnassiers à corps très allongé avec cinq doigts à chaque pied, & le pouce ou premier ongle séparé des autres doigts; ce genre est composé des fouines, martes, putois, furets, mangoustes, belettes, vanifires, &c. 10°. La nombreuse famille des fissipèdes, qui ont deux grandes dents incisives à chaque mâchoire & point de piquans sur le corps; elle est composée des lièvres, des lapins & de toutes les espèces d'écureuils,

de loirs, de marmottes & de rats. 11°. Celui des fissipèdes, dont le corps est couvert de piquans, tels que les porc-épics & les hériffons. 12°. Celui des fissipèdes couverts d'écaillés, les pangolins & les phatagins. 13°. Le genre des fissipèdes amphibies, qui contient la loutre, le castor, le desman, les morfes & les phoques. 14°. Le genre des quadrumanes, qui contient les singes, les babouins, les guenons, les makis, les loris, &c. 15°. Enfin celui des fissipèdes ailés, qui contient les rouffettes & les chauve-fouris, avec toutes leurs variétés. Les neuf espèces isolées, sont l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, la giraffe, le chameau, le lion, le tigre, l'ours & la taupe, qui toutes sont aussi sujettes à un plus ou moins grand nombre de variétés.

De ces quinze genres & de ces neuf espèces isolées, deux espèces & sept genres sont communs aux deux continens; les deux espèces sont, l'ours & la taupe; & les sept genres sont, 1°. celui des grands pieds-fourchus à cornes creuses; car le bœuf se retrouve en Amérique sous la forme du bison. 2°. Celui des pieds-fourchus à bois solides; car l'élan se trouve au Canada, sous le nom d'*original*; le renne sous celui de *caribou*, & l'on trouve aussi dans presque toutes les provinces de l'Amérique septentrionale des cerfs, des daims & des chevreuils. 3°. Celui des fissipèdes carnassiers à ongles non rétractibles; car le loup & le renard se trouvent dans le nouveau monde comme dans l'ancien. 4°. Celui des fissipèdes à corps très

alongé; la fouine, la marte, le putois se trouvent en Amérique comme en Europe. 5°. L'on y trouve aussi une partie du genre des fissipèdes qui ont deux grandes dents incisives à chaque mâchoire, les écureuils, les marmottes, les rats, &c. 6°. Celui des fissipèdes amphibies; les morfes, les phoques, les castors & les loutres existent dans le nord du nouveau continent, comme dans celui de l'ancien. 7°. Le genre des fissipèdes ailés y existe aussi en partie, car on y trouve des chauve-fouris & des vampires, qui sont des espèces de rouffettes.

Il ne reste donc que huit genres & cinq espèces isolées, qui soient propres & particuliers à l'ancien continent: ces huit genres ou familles sont, 1°. celle des solipèdes proprement dits; car on n'a trouvé ni chevaux, ni ânes, ni zèbres, ni mulets dans le nouveau monde. 2°. Celle des petits pieds-fourchus à cornes creuses, car il n'existoit en Amérique ni brebis, ni chèvres, ni gazelles, ni chevrotains. 3°. La famille des cochons; car l'espèce du sanglier ne s'est point trouvée dans le nouveau monde, & quoique le pecari avec ses variétés doive se rapporter à cette famille, il en diffère cependant par des caractères assez remarquables pour qu'on puisse l'en séparer. 4°. Il en est de même de la famille des animaux carnassiers à ongles rétractibles; on n'a trouvé en Amérique ni panthère, ni léopards, ni guépards, ni onces, ni servals; & quoique les jaguars, cougars, ocelots & margais paroissent être de cette famille,

il n'y a aucune de ces espèces du nouveau monde qui se trouve dans l'ancien continent, & réciproquement aucune espèce de l'ancien continent qui se soit trouvée dans le nouveau. 5°. Il en est encore de même du genre des fissipèdes dont le corps est couvert de piquans; car, quoique le coendou & l'urson soient très voisins de ce genre, ces espèces sont néanmoins très différentes de celles des porc-épics & des hérissons. 6°. Le genre des fissipèdes carnassiers à ongles non rétractibles, avec une poche sous la queue; car l'hyène, les civettes & les blaireaux n'existoient point en Amérique. 7°. Les genres des quadrumanes; car l'on n'a trouvé en Amérique ni singes, ni babouins, ni guenons, ni makis; & les sapajous, fagoins, sarigues, marmoses, &c. quoique quadrumanes, diffèrent de tous ceux de l'ancien continent. 8°. Celui des fissipèdes couverts d'écaillés, le pangolin ni le phatagin ne se sont point trouvés en Amérique; & les fourmilliers auxquels on peut les comparer, sont couverts de poil, & en diffèrent trop pour qu'on puisse les réunir à la même famille.

Des neuf espèces isolées, sept, savoir, l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, la giraffe, le chameau, le lion & le tigre, ne se trouvent que dans l'ancien monde; & deux, savoir, l'ours & la taupe sont communes aux deux continens.

Si nous faisons de même le dénombrement des animaux propres & particuliers au nouveau monde, nous trouverons qu'il y en

à environ cinquante espèces différentes, que l'on peut réduire à dix genres & quatre espèces isolées; ces quatre espèces sont le tapir, le cabiai, le lama & le pecari; encore n'y a-t-il que l'espèce du tapir qui soit absolument isolée, car celle du pecari a des variétés, & l'on peut réunir la vigogne au lama, & peut-être le cochon d'Inde au cabiai. Les dix genres sont 1°. les sapajous, huit espèces; 2°. les sagoins, six espèces; 3°. les philandres ou sarigues, marmoses, cayopollins, phalangers, tarsiers, &c; 4°. les jaguars, couguars, ocelots, margais, &c; 5°. les coatis, trois ou quatre espèces; 6°. les mouffettes, quatre ou cinq espèces; 7°. Le genre de l'agouti, dans lequel je comprends l'acouchi, le paca, l'aperea & le tapeti; 8°. celui des tatous, qui est composé de sept ou huit espèces; 9°. les fourmilliers, deux ou trois espèces; & 10°. les paresseux, dont nous connoissons deux espèces, savoir l'unau & l'ai.

Or ces dix genres & ces quatre espèces isolées, auxquels on peut réduire les cinquante espèces d'animaux qui sont particuliers au nouveau monde, quoique toutes différentes de celles de l'ancien continent, ont cependant des rapports éloignés qui paroissent indiquer quelque chose de commun dans leur formation, & qui nous conduisent à remonter à des causes de dégénération plus grandes & peut-être plus anciennes que toutes les autres. Nous avons dit qu'en général tous les animaux du nouveau monde étoient beaucoup plus petits que ceux de

l'ancien continent; cette grande diminution dans la grandeur, quelle qu'en soit la cause, est une première sorte de dégénération, qui n'a pu se faire sans beaucoup influencer sur la forme, & il ne faut pas perdre de vue ce premier effet dans les comparaisons que l'on voudra faire de tous ces animaux.

Le plus grand est le tapir, qui, quoiqu'il ne soit que de la taille d'un âne, ne peut cependant être comparé qu'à l'éléphant, au rhinocéros & à l'hippopotame; il est dans son continent le premier pour la grandeur, comme l'éléphant l'est dans le sien; il a, comme le rhinocéros, la lèvre supérieure musculeuse & avancée, & comme l'hippopotame, il se tient souvent dans l'eau. Seul, il les représente tous trois à ces petits égards, & sa forme qui en tout tient plus de celle de l'âne que d'aucune autre, semble être aussi dégradée que sa taille est diminuée. Le cheval, l'âne, le zèbre, l'éléphant, le rhinocéros & l'hippopotame n'existoient point en Amérique, & n'y avoient même aucun représentant, c'est-à-dire, qu'il n'y avoit dans ce nouveau monde aucun animal qu'on pût leur comparer, ni pour la grandeur ni pour la forme; le tapir est celui dont la nature sembleroit être la moins éloignée de tous, mais en même temps elle paroît si mêlée & elle approche si peu de chacun en particulier, qu'il n'est pas possible d'en attribuer l'origine à la dégénération de telle ou telle espèce; & que malgré les petits rapports que cet animal se trouve avoir avec le rhinocéros, l'hippopotame &

l'âne, on doit le regarder non - seulement comme étant d'une espèce particulière, mais même d'un genre singulier & différent de tous les autres.

Ainsi le tapir n'appartient ni de près ni de loin à aucune espèce de l'ancien continent, & à peine porte-t-il quelques caractères qui l'approchent des animaux auxquels nous venons de le comparer. Le cabiai se refuse de même à toute comparaison, il ne ressemble à l'extérieur à aucun autre animal, & ce n'est que par les parties intérieures qu'il approche du cochon d'Inde, qui est de son même continent, & tous deux sont d'espèces absolument différentes de toutes celles de l'ancien continent.

Le lama & la vigogne paroissent avoir des signes plus significatifs de leur ancienne parenté, le premier avec le chameau, & le second avec la brebis. Le lama a, comme le chameau, les jambes hautes, le cou fort long, la tête légère, la lèvre supérieure fendue; il lui ressemble aussi par la douceur du naturel, par l'esprit de servitude, par la sobriété, par l'aptitude au travail; c'étoit chez les Américains le premier & le plus utile de leurs animaux domestiques; ils s'en servoient comme les Arabes se servent du chameau pour porter des fardeaux: voilà bien des convenances dans la nature de ces deux animaux, & l'on peut encore y ajouter celle des stigmates du travail, car quoique le dos du lama ne soit pas déformé par des bosses comme celui du chameau, il a néanmoins des callosités naturelles sur la

poitrine, parce qu'il a la même habitude de se reposer sur cette partie de son corps. Malgré tous ces rapports, le lama est une espèce très distincte & très différente de celle du chameau; d'abord il est beaucoup plus petit & n'a pas plus du quart ou du tiers du volume du chameau; la forme de son corps, la qualité & la couleur de son poil sont aussi fort différentes; le tempérament l'est encore plus; c'est un animal pituiteux, & qui ne se plaît que dans les montagnes, tandis que le chameau est d'un tempérament sec, & habite volontiers dans les sables brûlans : en tout, il y a peut-être plus de différences spécifiques entre le chameau & le lama, qu'entre le chameau & la giraffe; ces trois animaux ont plusieurs caractères communs, par lesquels on pourroit les réunir au même genre : mais en même temps, ils diffèrent à tant d'autres égards, qu'on ne seroit pas fondé à supposer qu'ils sont issus les uns des autres; ils sont voisins & ne sont pas parens. La giraffe a près du double de la hauteur du chameau, & le chameau le double du lama; les deux premiers sont de l'ancien continent & forment des espèces séparées; à plus forte raison, le lama qui ne se trouve que dans le nouveau monde, est-il une espèce éloignée de tous les deux.

Il n'en est pas de même du pécarî : quoiqu'il soit d'une espèce différente de celle du cochon, il est cependant du même genre; il ressemble au cochon par la forme & par tous les rapports apparens; & il n'en diffère que

que par quelques petits caractères, tels que l'ouverture qu'il a sur le dos, la forme de l'estomac & des intestins, &c. On pourroit donc croire que cet animal seroit issu de la même souche que le cochon, & qu'autrefois il auroit passé de l'ancien monde dans le nouveau, où par l'influence de la terre, il aura dégénéré au point de former aujourd'hui une espèce distincte & différente de celle dont il est originaire.

Et à l'égard de la vigogne ou paco, quoiqu'elle ait quelques rapports avec la brebis par la laine & par l'habitude du corps, elle en diffère à tant d'autres égards, qu'on ne peut regarder ces espèces ni comme voisines ni comme alliées: la vigogne est plutôt une espèce de petit lama, & il ne paroît par aucun indice qu'elle ait jamais passé d'un continent à l'autre. Ainsi des quatre espèces isolées qui sont particulières au nouveau monde, trois; savoir, le tapir, le cabiai & le lama avec la vigogne, paroissent appartenir en propre & de tout temps à ce continent; au lieu que le pecari qui fait la quatrième semble n'être qu'une espèce dégénérée du genre des cochons & avoir autrefois tiré son origine de l'ancien continent.

En examinant & comparant dans la même vue les dix genres, auxquels nous avons réduit les autres animaux particuliers à l'Amérique méridionale, nous trouverons de même, non-seulement des rapports singuliers dans leur nature, mais des indices de leur ancienne origine & des signes de leur dé-

génération ; les sapajous & les fagoins ressemblent assez aux guenons ou singes à longue queue pour qu'on leur ait donné le nom commun de *singe* ; cependant nous avons prouvé que leurs espèces & même leurs genres sont différens , & d'ailleurs il seroit bien difficile de concevoir comment les guenons de l'ancien continent ont pu prendre en Amérique une forme de face différente , une queue musclée & préhensile , une large cloison entre les narines , & les autres caractères , tant spécifiques que génériques , par lesquels nous les avons distingués & séparés des sapajous ; cependant , comme les singes , les babouins & les guenons ne se trouvent que dans l'ancien continent , on doit regarder les sapajous & les fagoins comme leurs représentans dans le nouveau ; car ces animaux ont à-peu-près la même forme , tant à l'extérieur qu'à l'intérieur ; & ils ont aussi beaucoup de choses communes dans leurs habitudes naturelles : il en est de même des makis dont aucune espèce ne s'est trouvée en Amérique , & qui néanmoins paroissent y être remplacés ou représentés par les philandres , c'est-à-dire par les sarigues , marmoses & autres quadrumanes à museau pointu , qui se trouvent en grand nombre dans le nouveau continent & nulle part dans l'ancien : seulement , il faut observer qu'il y a beaucoup plus de différence entre la nature & la forme des makis & de ces quadrumanes Américains , qu'entre celle des guenons & des sapajous , & qu'il y a si loin d'un sarigue , d'une mar-

morfe ou d'un phalanger à un maki, qu'on ne peut pas fuppofer qu'ils viennent les uns des autres fans fuppofer en même temps que la dégénération peut produire des effets égaux à ceux d'une nature nouvelle; car la plupart de ces quadrumanes de l'Amérique ont une poche fous le ventre; la plupart ont dix dents à la mâchoire fupérieure & dix à l'inférieure; la plupart ont la queue préhenfible, tandis que les makis ont la queue lâche, n'ont point de poches fous le ventre & n'ont que quatre dents incisives à la mâchoire fupérieure, & fix à l'inférieure: ainfi quoique ces animaux ayent les mains & les doigts conformés de la même maniere, & qu'ils fe reffemblent auffi par l'alongement du mufeau, leurs efèces, & même leurs genres, font fi différens, fi éloignés qu'on ne peut pas imaginer qu'ils foient iffus les uns des autres, ni que des difparités auffi grandes & auffi générales ayent jamais été produites par la dégénération.

Au contraire, les tigres de l'Amérique que nous avons indiqués fous les noms de jaguars, couguars, ocelots & margais, quoique d'efèces différentes de la panthère, du léopard, de l'once, du guépard & du ferval de l'ancien continent, font cependant bien certainement du même genre; tous ces animaux fe reffemblent beaucoup tant à l'extérieur qu'à l'intérieur; ils ont auffi le même naturel, la même férocité, la même véhémence de goût pour le fang; & ce qui les rapproche encore de plus près pour le genre, c'eft qu'en les comparant, on trouve

que ceux du même continent diffèrent autant & plus les uns des autres que de ceux de l'autre continent : par exemple, la panthère de l'Afrique diffère moins du jaguar du Bresil, que celui-ci ne diffère du couguar qui cependant est du même pays; de même le ferval de l'Asie & le margai de la Guiane sont moins différens entr'eux, qu'ils ne le sont de tous ceux de leur propre continent : on pourroit donc croire avec assez de fondement que ces animaux ont eu une origine commune, & supposer qu'ayant autrefois passé d'un continent à l'autre, leurs différences actuelles ne sont venues que de la longue influence de leur nouvelle situation.

Les mouffettes ou puans d'Amérique, & le putois d'Europe paroissent être du même genre. En général, lorsqu'un genre est commun aux deux continens, les espèces qui le composent sont plus nombreuses dans l'ancien que dans le nouveau; ici c'est tout le contraire, on y trouve quatre ou cinq espèces de putois, tandis que nous n'en avons qu'un, dont la nature paroît même inférieure ou moins exaltée que celle de tous les autres; en sorte qu'à son tour le nouveau monde paroît avoir des representans dans l'ancien; & si l'on ne jugeoit que par le fait, on croiroit que ces animaux ont fait la route contraire, & ont autrefois passé d'Amérique en Europe. Il en est de même de quelques autres espèces : les chevreuils & les daims, aussi-bien que les mouffettes, sont plus nombreux tant pour les variétés que

pour les espèces, & en même temps plus grands & plus forts dans le nouveau continent que dans l'ancien; on pourroit donc imaginer qu'ils en sont originaires : mais comme nous ne devons pas douter que tous les animaux en général n'ayent été créés dans l'ancien continent, il faut nécessairement admettre leur migration de ce continent à l'autre; & supposer en même temps, qu'au lieu d'avoir, comme tous les autres, dégénéré dans ce nouveau monde, ils s'y sont au contraire perfectionnés, & que par la convenance & la faveur du climat, ils ont surpassé leur première nature.

Les fourmillers, qui sont des animaux très singuliers, & dont il y a trois ou quatre espèces dans le nouveau monde, paroissent aussi avoir leurs représentans dans l'ancien; le pangolin & le phatagin leur ressemblent par le caractère unique de n'avoir point de dents, & d'être forcés comme eux à tirer la langue & vivre de fourmis; mais si l'on veut leur supposer une origine commune, il est assez étrange qu'au lieu d'écailler qu'ils portent en Asie, ils se soient couverts de poil en Amérique.

A l'égard des agoutis, des pacas & des autres du septième genre des animaux particuliers au nouveau continent, on ne peut les comparer qu'au lièvre & au lapin, desquels cependant ils diffèrent tous par l'espèce; & ce qui peut faire douter qu'il y ait rien de commun dans leur origine, c'est que le lièvre s'est répandu dans presque tous les climats de l'ancien continent, sans que sa

nature se soit altérée & sans qu'il ait subi d'autres changemens que dans la couleur de son poil; on ne peut donc pas imaginer avec fondement que le climat d'Amérique ait fait ce que tous les autres climats n'ont pu faire, & qu'il eût changé la nature de nos lièvres au point d'en faire ou des tapetis ou des apérea, qui n'ont point de queue; ou des agoutis à museau pointu, à oreilles courtes & rondes; ou des pacas à grosse tête, à oreilles courtes, à poil ras & rude, avec des bandes blanches.

Enfin, les coatis, les tatous & les paresseux sont si différens, non-seulement pour l'espèce, mais aussi pour le genre de tous les animaux de l'ancien continent, qu'on ne peut les comparer à aucun, & qu'il n'est pas possible de leur supposer rien de commun dans leur origine, ni d'attribuer aux effets de la dégénération les prodigieuses différences qui se trouvent dans leur nature, dont nul autre animal ne peut nous donner ni le modèle ni l'idée.

Ainsi de dix genres & de quatre espèces isolées, auxquels nous avons tâché de réduire tous les animaux propres & particuliers au nouveau monde, il n'y en a que deux, savoir, le genre des jaguars, des ocelots, &c. & l'espèce du pecari avec ses variétés, qu'on puisse rapporter avec quelque fondement aux animaux de l'ancien continent; les jaguars & les ocelots peuvent être regardés comme des espèces de léopards ou de panthères, & le pecari comme une espèce de cochon. Ensuite il y a cinq genres

& une espèce isolée, savoir, l'espèce du lama, & les genres des sapajous, des sagoins, des mouffettes, des agoutis & des fourmil-
lers, qu'on peut comparer, mais d'une ma-
nière équivoque & fort éloignée, au chameau,
aux guenons, aux putois, au lièvre & aux
pangolins; & enfin il reste quatre genres &
deux espèces isolées, savoir, les philandres,
les coatis, les tatous, les paresseux, le ta-
pir & le cabiai, qu'on ne peut ni rapporter
ni même comparer à aucun des genres ou
des espèces de l'ancien continent. Cela
semble prouver assez que l'origine de ces
animaux particuliers au nouveau monde ne
peut être attribuée à la simple dégénération;
quelque grands; quelque puissans qu'on vou-
lût en supposer les effets, on ne pourra
jamais se persuader avec quelque apparence
de raison que ces animaux aient été origi-
nairement les mêmes que ceux de l'ancien
continent; il est plus raisonnable de penser
qu'autrefois les deux continens étoient con-
tigus ou continus, & que les espèces qui
s'étoient cantonnées dans ces contrées du
nouveau monde, parce qu'elles en avoient
trouvé la terre & le ciel plus convenables
à leur nature, y furent renfermées & sépa-
rées des autres par l'irruption des mers lors-
qu'elles divisèrent l'Afrique de l'Amérique;
cette cause est naturelle & l'on peut en ima-
giner de semblables, & qui produiroient le
même effet; par exemple, s'il arrivoit ja-
mais que la mer fit une irruption en Asie
de l'orient au couchant, & qu'elle séparât
du reste du continent les terres méridionales

de l'Afrique & de l'Asie, tous les animaux qui sont propres & particuliers à ces continens du Midi, tels que les éléphans, les rhinocéros, les giraffes, les zèbres, les orangs-outangs, &c. se trouveroient relativement aux autres dans le même cas que le sont actuellement ceux de l'Amérique méridionale; ils seroient entièrement & absolument séparés de ceux des contrées tempérées, & on auroit tort de leur chercher une origine commune & de vouloir les rappeler aux espèces ou aux genres qui peuplent ces contrées, sur le seul fondement qu'ils auroient avec ces derniers quelque ressemblance imparfaite ou quelques rapports éloignés.

Il faut donc, pour rendre raison de l'origine de ces animaux, remonter aux temps où les deux continens n'étoient pas encore séparés; il faut se rappeler les premiers changemens qui sont arrivés sur la surface du globe; il faut en même temps se représenter les deux cents espèces d'animaux quadrupèdes réduites à trente-huit familles: & quoique ce ne soit point là l'état de la Nature telle qu'elle nous est parvenue, & que nous l'avons représentée, que ce soit au contraire un état beaucoup plus ancien, & que nous ne pouvons guere atteindre que par des inductions & des rapports presque aussi fugitifs que le temps qui semble en avoir effacé les traces; nous tâcherons néanmoins de remonter par les faits & par les monumens encore existans à ces premiers âges de la Nature, & d'en présenter les époques qui nous paroîtront clairement indiquées.



LES

LES SAPAJOUS (a)

ET LES SAGOINS [b].

Nous passons actuellement d'un continent à l'autre ; tous les animaux quadrumanes dont nous avons donné la description, & que nous avons compris sous les noms génériques de *Singes*, *Babouins* & *Guenons*, appartiennent exclusivement à l'ancien continent, & tous ceux dont il nous reste à faire mention ne se trouvent au contraire que dans le nouveau monde. Nous les distinguons d'abord par deux noms génériques, parce qu'on peut les diviser en deux classes ; la première est celle des *Sapajous*, & la seconde celle des *Sagoins* : les uns & les autres ont les pieds conformés à-peu-près comme ceux des singes, des babouins & des guenons ; mais ils diffèrent des singes,

(a) *Sapajou*, mot dérivé de *Cayouaffou* ; nom de ces animaux au Brésil, & qui se prononce *Sajouaffou*.

(b) *Sagoïn*, *Sagouïn*, mot dérivé de *Cagui*, qui se prononce *Sagoui*, & qui est le nom de ces animaux dans leur pays natal au Brésil.

en ce qu'ils ont des queues; ils diffèrent des babouins & des guenons, en ce qu'ils n'ont ni poches au bas des joues, ni callosités sur les fesses; & enfin ils diffèrent de tous trois, c'est à-dire des singes, des babouins & des guenons, en ce que tous ceux-ci ont la cloison du nez mince, & les narines ouvertes à-peu-près comme celles de l'homme au-dessous du nez; au lieu que les sapajous & les sagoins ont cette cloison des narines fort large & fort épaisse, & les ouvertures des narines placées à côté & non pas au-dessous du nez: ainsi les sapajous & les sagoins sont non-seulement spécifiquement, mais même génériquement différens des singes, des babouins & des guenons. Et lorsqu'ensuite on vient à les comparer entr'eux, on trouve qu'ils diffèrent aussi par quelques caractères généraux; car tous les sapajous ont la queue *prenante*, c'est-à-dire, musclée de manière qu'ils peuvent s'en servir comme d'un doigt pour saisir & prendre ce qui leur plaît; cette queue qu'ils plient, qu'ils étendent, dont ils recoquillent ou développent le bout à leur volonté, & qui leur sert principalement à s'accrocher aux branches par son extrémité est ordinairement dégarnie de poil en dessous & couverte d'une peau lisse. Les sagoins au contraire ont tous la queue proportionnellement plus longue que les sapajous, & en même temps ils l'ont entièrement velue, lâche & droite; en sorte qu'ils ne peuvent s'en servir en aucune manière ni pour saisir ni pour s'accrocher: cette différence est si apparente qu'elle suffit seule

pour qu'on puisse toujours distinguer un sapajou d'un sagoïn.

Nous connoissons huit sapajous que nous croyons pouvoir réduire à cinq espèces; la première est l'*ouarine* ou *gouariba* du Brésil : ce sapajou est grand comme un renard, & il ne diffère de celui qu'on appelle *alouate* à Cayenne que par la couleur : l'*ouarine* a le poil noir & l'*alouate* l'a rouge, & comme ils se ressemblent à tous autres égards, je n'en fais ici qu'une seule & même espèce; la seconde est le *coaita* qui est noir comme l'*ouarine*, mais qui n'est pas si grand & dont l'*exquima* nous paroît être une variété; la troisième est le *sajou* ou *sapajou* proprement dit, qui est de petite taille, d'un poil brun, & qu'on connoît vulgairement sous le nom impropre de *singe - capucin*; il y a dans cette espèce une variété que nous appellerons le *sajou gris*, & qui ne diffère du *sajou brun* que par cette différence du poil : la quatrième espèce est le *sai* que les Voyageurs ont appelé le *pleureur*, il est un peu plus grand que le *sajou*, & il a le museau plus large : nous en connoissons deux qui ne diffèrent que par la couleur du poil, le premier est d'un brun-noirâtre, & le second d'un roux-blanchâtre; enfin la cinquième espèce est le *saimari*, qu'on appelle vulgairement le *singe aurore* ou *sapajou orangé*: celui-ci est le plus petit & le plus joli des sapajous.

Nous connoissons de même six espèces de sagoins; le premier & le plus grand de tous est le *saki*, qui a la queue couverte d'un poil si long & si touffu qu'on l'a nommé

singe à queue de renard ; il semble qu'il y ait variété dans cette espèce pour la grandeur ; j'en ai vu deux qui paroissent adultes , dont l'un étoit presque une fois plus grand que l'autre. Le second sagoïn est le *tamarin*, il est ordinairement noir avec les quatre pieds jaunes, mais il varie pour la couleur, car il s'en trouve de bruns mouchetés de jaune. Le troisième est l'*ouistiti*, qui est remarquable par les larges toupets de poil qui accompagnent sa face, & par sa queue anelée. Le quatrième est le *marikina*, qui a une crinière autour du cou, & un flocon de poil au bout de la queue comme le lion, ce qui lui a fait donner le nom de *petit-lion*. Le cinquième est le *pinche*, qui a la face d'un beau noir, avec des poils blancs qui descendent du dessus & des côtés de la tête en forme de cheveux longs & lisses. Le sixième & le dernier est le *mico*, qui est le plus joli de tous, dont le poil est d'un blond-argenté, & qui a la face colorée d'un rouge aussi vif que du vermillon. Nous allons donner l'histoire & la description de chacun de ces Sapajous & de ces Sagoïns, dont la plupart n'étoient ni dénommés ni décrits ni connus.





L' O U A R I N E (a).

E T

L' A L O U A T E (b).

L'OUARINE & l'Alouate sont les plus grands animaux quadrumanes du nouveau continent ; ils surpassent de beaucoup les plus grosses

(a) *Ouarin*, *Ouarine*, nom de cet animal au Maragnon, & que nous avons adopté.

Guenons appellées *Ouarines*, sont toutes noires & grandes comme les grands chiens, elles crient si haut qu'on les peut entendre d'environ une lieue. *Miss. du P. d'Abbeville*, page 152.

Guariba Brasiliensibus. *Marcgr. Hist. nat. Bras.* p. 226, fig. *Nota*. Il est vraisemblable que le mot de *Ouarine*, *Ouarina*, vient de *Guariba*, qu'on doit prononcer *gouariba*.

Cercopithecus niger pedibus fuscis. Le sapajou noir. *Briss. regn. anim.* p. 194.

Paniscus. *Linn. Syst. nat.* edit X, p. 26. *Nota*. M. Linnæus a mal indiqué cet animal, il le confond avec le *Coaita* ; & sa description, ainsi que sa phrase, est composée & mêlée de celle de *Brown* & de celle de *Marcgrave*, dont le dernier a décrit le *guariba*, & le premier le *coaita*.

(b) *Alouate*. *Allouata* à Cayenne n'est qu'une variété de l'ouarine : celui-ci est d'un brun noir, & l'a-

Guenons & approchent de la grandeur des Babouins : ils ont la queue prenante , & font par conséquent de la famille des Sapajous, dans laquelle ils tiennent un rang bien distinct , non-seulement par leur taille , mais aussi par leur voix , qui retentit comme un tambour & se fait entendre à une très grande distance. » Marcgrave raconte (c) , que tous les jours , matin & soir , les ouarines s'assemblent dans les bois ; que l'un d'entr'eux prend une place élevée & fait signe de la main aux autres de s'asseoir autour de lui pour l'écouter ; que dès qu'il les voit placés , il commence un discours à voix si haute & si précipitée , qu'à l'entendre de loin , on croiroit qu'ils crient tous ensemble ; que cependant il n'y en a qu'un seul , & que pendant tout le temps qu'il parle , tous les autres sont dans le plus grand silence ; qu'ensuite lorsqu'il cesse , il fait signe de la main aux autres de répondre , & qu'à l'instant tous se mettent à crier ensemble , jusqu'à ce que

louate d'un rouge - brun : tous deux font un bruit épouvantable , & on leur a donné également l'épithète de *hurleurs*. *Arabata* dans les terres de l'Orénoque , selon Gumilla. » Les singes jaunes, dit cet Auteur , qu'ils appellent *arabata* font un bruit insupportable & si lugubre qu'ils font horreur. *Histoire de l'Orénoque*, par Gumilla , p. 8 «.

Cercopithecus barbatus maximus ferrugineus stentorosus. *Alcuata*, singe rouge. *Barrère*, *hist. nat. de la Fr. équin.* p. 150.

Cercopithecus barbatus saturate spadiceus. Le singe rouge de Cayenne. *Briss. reg. anim.* p. 206.

(c) Marcgrave. *Hist. Bras.* p. 226.

par un autre signe de la main, il leur ordonne le silence; que dans le moment ils obéissent & se taisent; qu'enfin, alors le premier reprend son discours ou sa chanson, & que ce n'est qu'après l'avoir encore écouté bien attentivement qu'ils se séparent & rompent l'assemblée: » ces faits dont Marcgrave dit avoir été plusieurs fois témoin, pourroient bien être exagérés & assaisonnés d'un peu de merveilleux: le tout n'est peut-être fondé que sur le bruit effroyable que font ces animaux; ils ont dans la gorge une espèce de tambour osseux dans la concavité duquel le son de leur voix grossit, se multiplie & forme des hurlemens par écho; aussi a-t-on distingué ces sapajous de tous les autres par le nom de *hurleurs*: nous n'avons pas vu l'ouarine, mais nous avons les dépouilles d'un alouate & un embryon desséché de cette même espèce, dans lequel l'instrument du grand bruit, c'est-à-dire, l'os de la gorge est déjà très sensible (d). Selon Marcgrave,

(d) Ce singe *Alouate*, est un animal sauvage, rouge-bai, fort gros, qui fait un bruit effroyable semblable à un râlement qu'on entend de bien loin, & c'est par le moyen de l'os hyoïde qui est d'une structure singulière. *Barrère, Essais de l'histoire naturelle de la France Equin. p. 150.* — Dans l'isle Grande ou l'isle Saint George, sous le Tropique, à deux lieues du continent de l'Amérique, il y a des singes grands comme des veaux, qui font un bruit si étrange, que ceux qui n'y sont pas accoutumés croient que les montagnes vont s'écrouter. . . . Ils sont très farouches. *Voyage de le Gentil, tome I, p. 15.*

L'ouarine a la face large & carrée, les yeux noirs & brillans, les oreilles courtes & arrondies, la queue nue à son extrémité, avec laquelle il s'accroche & s'attache fermement à tout ce qu'il peut embrasser : les poils de tout le corps sont noirs, longs, luisans & polis; des poils plus longs sous le menton & sur la gorge lui forment une espèce de barbe ronde; le poil des mains, des pieds & d'une partie de la queue est brun. Le mâle est de la même couleur de la femelle, & il n'en diffère qu'en ce qu'il est un peu plus grand. Les femelles portent leurs petits sur le dos & sautent avec cette charge de branches en branches & d'arbres en arbres; les petits embrassent avec les bras & les mains le corps de leur mere dans la partie la plus étroite, & s'y tiennent fermement attachés tant qu'elle est en mouvement. Au reste, ces animaux sont sauvages & méchans, on ne peut les apprivoiser ni même les dompter; ils mordent cruellement, & quoiqu'ils ne soient pas du nombre des animaux carnassiers & féroces, ils ne laissent pas d'inspirer de la crainte, tant par leur voix effroyable, que par leur air d'impudence : comme ils ne vivent que de fruits, de légumes, de graines & de quelques insectes, leur chair n'est pas mauvaise à manger (e).

(e) Les singes sont le gibier le plus ordinaire & le plus du goût des Indiens de l'Amazonie. . . . Il y en a d'aussi grands qu'un Lévrier. *Voyage sur la rivière de l'Amazonie, par M. de la Condamine, page 164.*

» Les chasseurs, dit Oexmelin, apportèrent sur le soir des singes qu'ils avoient tués dans les terres du cap Gracías-a-Pio; on fit rôtir une partie de ces singes & bouillir l'autre, ce qui nous sembla fort bon; la chair en est comme celle du lièvre, mais elle n'a pas le même goût étant un peu douceâtre, c'est pourquoi il y faut mettre beaucoup de sel en la faisant cuire; la graisse en est jaune comme celle du chapon, & plus même, & a fort bon goût; nous ne vécumes que de ces animaux pendant tout le temps que nous

— Cayenne est le pays des singes. . . . Quand on a une fois vaincu sa répugnance pour en manger, il est certain qu'on les trouve fort bons; leur chair est blanche, & quoique peu chargée de graisse pour l'ordinaire, elle ne laisse pas d'être tendre, délicate & de bon goût; leurs têtes font de bonnes soupes, & on les sert dessus, comme un chapon bouilli, &c. *Voyage de Desmarchais, tome III, pages 311 & 338.* — Il y a des guenons à Cayenne aussi grosses que de grands chiens, de couleur rouge-de-vache; on les appelle les *hurleurs*, parce qu'étant en troupe, ils hurlent d'une façon, que d'abord l'on croit que c'est une troupe de pourceaux qui se battent; ils sont affreux & ont une gueule fort large; je crois qu'ils sont furieux; si les Sauvages les flèchent, ils retirent la flèche de leur corps avec leur main comme une personne; la chair de ces hurleurs est très bonne à manger, elle ressemble à la chair du mouton, il y a à manger pour dix personnes; ils ont un cornet intérieur en la gorge qui leur rend le cri effroyable. *Voyage de Binet, pages 341 & 342.* — Les Sauvages Achaguas de l'Orénoque sont friands de singes jaunes, qu'ils appellent *arabata*, lesquels font matin & soir un bruit insupportable. *Histoire de l'Orénoque, par Gumilla, page 8.*

fumes là , parce que nous ne trouvions pas autre chose ; si bien que tous les jours les chasseurs en apportoitent autant que nous en pouvions manger. Je fus curieux d'aller à cette chasse , & surpris de l'instinct qu'ont ces bêtes de connoître plus particulièrement que les autres animaux ceux qui leur font la guerre , & de chercher les moyens , quand ils sont attaqués , de se secourir & de se défendre. Lorsque nous les approchions , ils se joignoient tous ensemble , se mettoient à crier & faire un bruit épouvantable , & à nous jeter des branches sèches qu'ils rompoient des arbres ; il y en avoit même qui faisoient leur saleté dans leurs pattes qu'ils nous envoyoitent à la tête ; j'ai remarqué aussi qu'ils ne s'abandonnent jamais , & qu'ils sautent d'arbres en arbres si subtilement que cela éblouit la vue ; je vis encore qu'ils se jetoient à corps perdu de branches en branches sans jamais tomber à terre ; car avant qu'ils puissent être à bas , ils s'accrochent ou avec leurs pattes ou avec la queue : ce qui fait que quand on les tire à coups de fusil , à moins qu'on ne les tue tout-à-fait , on ne les sauroit avoir ; car lorsqu'ils sont blessés , & même mortellement , ils demeurent toujours accrochés aux arbres , où ils meurent souvent & ne tombent que par pièces. J'en ai vu de morts depuis plus de quatre jours , qui pendoient encore aux arbres , si bien que fort souvent on en tiroit quinze ou seize pour en avoir trois ou quatre tout au plus : mais ce qui me parut plus singulier , c'est qu'au moment que l'un d'eux est

bleffé, on les voit s'assembler autour de lui, mettre leurs doigts dans la plaie, & faire de même que s'ils la vouloient fonder; alors s'ils voient couler beaucoup de sang, ils la tiennent fermée pendant que d'autres apportent quelques feuilles, qu'ils mâchent & poussent adroitement dans l'ouverture de la plaie; je puis dire avoir vu cela plusieurs fois, & l'avoir vu avec admiration. Les femelles n'ont jamais qu'un petit qu'elles portent de la même manière que les Nègresses portent leur enfant; ce petit sur le dos de sa mere lui embrasse le cou par-dessus les épaules avec les deux pattes de devant; & des deux de derriere, il la tient par le milieu du corps: quand elle veut lui donner à teter, elle le prend dans ses pattes, & lui présente la mamelle comme les femmes. . . . On n'a point d'autre moyen d'avoir le petit que de tuer la mere, car il ne l'abandonne jamais; étant morte, il tombe avec elle, & alors on le peut prendre. Lorsque ces animaux sont embarrassés, ils s'entr'aident pour passer d'un arbre ou d'un ruisseau à un autre, ou dans quelqu'autre rencontre que ce puisse être. . . . On a coutume de les entendre de plus d'une grande lieue (f)«.

Dampierre (g), confirme la plupart de

(f) Histoire des Aventuriers, par Oexmelin, tome II, p. 251 & suivantes.

(g) Les singes qui se trouvent dans les terres de la baie de Campêche, sont les plus laids que j'aie vus de ma vie; ils sont beaucoup plus gros qu'un lièvre,

ces faits, néanmoins il assure que ces animaux produisent ordinairement deux petits,

& ont de grandes queues de près de deux pieds & demi de long; le dessous de leur queue est sans poil, & la peau en est dure & noire, mais le dessus, aussi-bien que tout le reste du corps, est couvert d'un poil rude, long, noir & hérissé; ils vont de vingt ou trente de compagnie, roder dans les bois où ils sautent d'un arbre à l'autre; s'ils trouvent une personne seule ils font mine de la vouloir dévorer. Lors même que j'ai été seul, je n'ai pas osé les tirer, surtout la première fois que je les vis; il y en avoit une grosse troupe qui se lançoient d'arbre en arbre par-dessus ma tête, craquetoient des dents & faisoient un bruit enragé; il y en avoit même plusieurs qui faisoient des grimaces de la bouche & des yeux, & mille postures grotesques; quelques-uns rompoient des branches sèches & me les jetoient; d'autres répandoient leur urine & leurs ordures sur moi; à la fin, il y en eut un plus gros que les autres, qui vint sur une petite branche au dessus de ma tête & sauta tout droit contre moi, ce qui me fit reculer en arrière, mais il se prit à la branche au bout de la queue, & il demeura-là suspendu à se brandiller & à me faire la moue; enfin, je me retirai, & ils me suivirent jusqu'à nos hôtes avec les mêmes postures menaçantes. Ces singes se servent de leur queue aussi-bien que de leurs pattes; & ils tiennent aussi ferme avec elle. Si nous étions deux ou plusieurs ensemble ils s'enfuyoient de nous. Les femelles sont fort embarrassées pour sauter après les mâles avec leurs petits; car elles en ont ordinairement deux, elles en portent un sous un de leurs bras, & l'autre qui est assis sur le dos se tient accroché à leur cou avec ses deux pattes de devant: ces singes sont les plus farouches que j'aie vus de ma vie, & il ne nous fut jamais possible d'en apprivoiser aucun, quelque artifice que nous missions en œuvre pour en venir à bout; il n'est guere plus aisé de les avoir quand on les a tirés, parce que s'ils peuvent s'attacher à quelques branches avec la queue ou avec les

& que la mere en porte un sous le bras & l'autre sur le dos. En général, les sapajous, même de la plus petite espèce, ne produisent pas en grand nombre, & il est très vraisemblable que ceux-ci qui sont les plus grands de tous ne produisent qu'un ou deux petits.

Caractères distinctifs de ces espèces.

L'ouarine a les narines ouvertes à côté & non pas au-dessous du nez, la cloison des narines très épaisse; il n'a point d'abajoues, point de callosités sur les fesses; ces parties sont couvertes de poil comme le reste du corps. Il a la queue prenante & très longue, le poil noir & long, & dans la gorge un gros os concave; il est de la grandeur d'un lévrier, le poil long qu'il a sous le cou lui forme une espèce de barbe ronde; il marche ordinairement à quatre pieds.

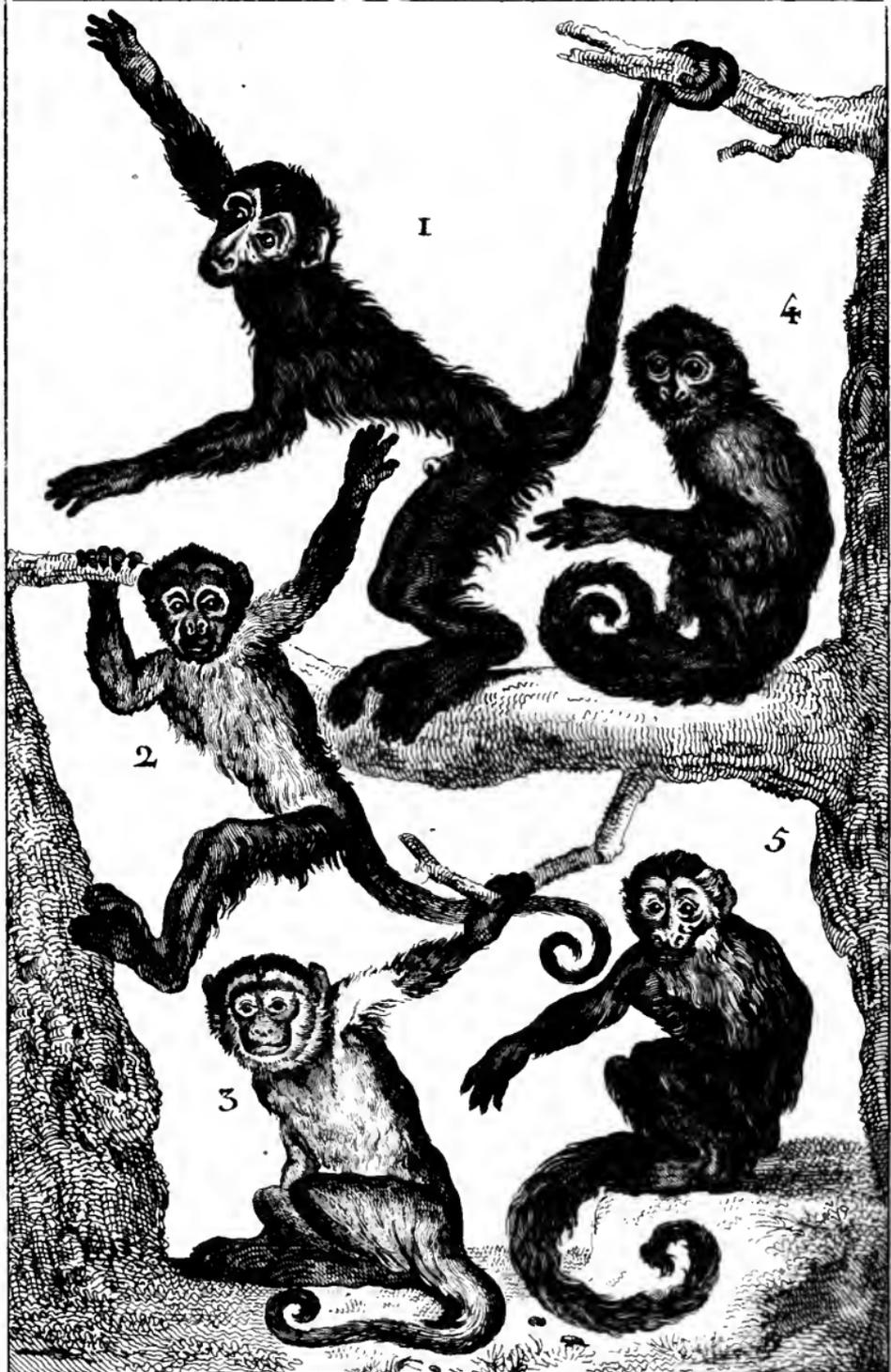
L'alouate a les mêmes caractères que l'ouarine, & ne paroît en différer, qu'en ce qu'il n'a point de barbe bien marquée & qu'il a le poil d'un rouge-brun, au lieu que l'ouarine l'a noir. J'ignore si les femelles dans

pattes, ils ne tombent point à terre pendant qu'il leur reste le moindre souffle de vie; après en avoir tiré un, & quelquefois lui avoir cassé une jambe ou un bras, j'ai eu compassion de voir cette pauvre bête regarder fixement, & manier la partie blessée & la tourner d'un côté ou d'autre: ces singes sont fort rarement à terre, il y en a même qui disent qu'ils n'y vont jamais. *Tome III, p. 304.*

ces espèces sont sujettes à l'écoulement périodique ; mais par analogie , je présume que non , ayant observé généralement qu'il n'y avoit que les singes, babouins & guenons à feilles nues qui soient sujettes à cet écoulement.







1 Le Coaita. 2 Le Sajou brun. 3 Le Sajou gris.
4 Le Sai. 5 Sai à Gorge-blanche.



LE COAITA [a].

ET

L'EXQUIMA (b).

Voyez planche II, fig. 1 de ce Volume.

LE Coaita est, après l'Ouarine & l'Alouate, le plus grand des Sapajous; je l'ai vu vivant à l'hôtel de M. le Duc de Bouillon, où par

(a) *Coaita* ou *Qoata*, nom de cet animal à la Guiane, & que nous avons adopté; *Chameck*, au Pérou. *Nota.* Le mot *Coaita* pourroit bien venir de *Caitaia*, nom d'un autre sapajou dans la langue Brésilienne, qui cependant doit se prononcer *saitaia*.

Cercopithecus major niger faciem humanam referens, Quoata. *Barrère, hist. nat. de la France Equinox.* p. 150.

Cercopithecus in pedibus anterioribus pollice carens; caudâ inferius versus apicem pilis destitutâ. Le Belzebuth. *Briss. reg. anim.* p. 211.

Simia fusca major palmis tetradactylis, caudâ prehensili ad apicem subrus nuda. The four-fingered Monkie. *Brown's, hist. of Jamaïc.* chap. 5, sec. V.

(b) *Cercopithecus barbatus Guineensis in Congo vocatur Exquima.* *Marcgr. hist. nat. Bras.* p. 227. *Nota.* Je crois que c'est à cette espèce de Coaita qu'il faut rapporter le passage suivant du P. d'Abbeville. « Il y a, dit-il, en l'isle de Maragnon d'autres Guenons qui s'appellent *Cayou* (*Sajou*), d'autant qu'elles sont toutes noires; elles portent une barbe longue de plus

sa familiarité, & même par ses caresses empressées, il méritoit l'affection de ceux qui le soignoient : mais malgré les bons traitemens & les soins, il ne put résister aux froids de l'hiver 1764; il mourut & fut regretté de son maître, qui eut la bonté de me l'envoyer pour le placer au cabinet du Roi. J'en ai vu un autre chez M. le Marquis de Montmirail: celui-ci étoit un mâle, & le premier une femelle, tous deux étoient également traitables & bien apprivoisés. Ce sapajou, par son naturel doux & docile, diffère donc beaucoup de l'ouarine & de l'alouate, qui sont indomptables & farouches; il en diffère aussi en ce qu'il n'a pas comme eux une poche osseuse dans la gorge; il a comme l'ouarine le poil noir, mais hérissé; il en diffère encore, aussi-bien que de tous les autres sapajous, en ce qu'il n'a que quatre doigts aux mains, & que le pouce lui manque; par ce seul caractère & par sa queue prenante, il est aisé de le distinguer des guenons, qui toutes ont la queue lâche & cinq doigts aux mains.

L'animal que Marcgrave appelle *exquima*, est d'une espèce très voisine de celle du *coaita*, & même n'en est peut-être qu'une simple variété; il me paroît que cet Auteur a fait une faute lorsqu'il a dit que l'*exquima* étoit de Guinée & de Congo; la fi-

de quatre doigts, aucunes environ d'un demi-pied de long, & sont très belles & plaisantes à voir.

gure

gure qu'il en donne fuffit feule pour démon-
 trer l'erreur, car cet animal y est repré-
 fenté avec la queue recoquillée à l'extré-
 mité, caractere qui n'appartient qu'aux feuls
 fapajous & point aux guenons, qui toutes
 ont la queue lâche : or nous fommes affurés
 qu'il n'y a en Guinée & à Congo que des
 guenons & point de fapajous ; par conféquent
 l'exquima de Marcgrave, n'est pas comme
 il le dit, une *guenon* ou *cercopithèque* de Gui-
 née, mais un *fapajou à queue penante*, qui
 fans doute y avoit été transporté du Bresil ;
 le nom d'*exquima* ou *quima*, en ôtant l'ar-
 ticle *ex*, & qui doit fe prononcer *quima*,
 ne s'éloigne pas de *quoaita*, & c'est ainfi que
 plusieurs Auteurs ont écrit le nom du *coaita* :
 tout concourt donc à faire croire que cet
exquima de Marcgrave, qu'il dit être une
guenon ou un *cercopithèque* de Guinée, est un
fapajou du Bresil, & que ce n'est qu'une va-
 riété dans l'efpèce du *coaita*, auquel il ref-
 femble par le naturel, par la grandeur, par
 la couleur & par la queue penante ; la feule
 différence remarquable, c'est que l'*exquima*
 a du poil blanchâtre fur le ventre, & qu'il
 porte au-deffous du menton une barbe blan-
 che, longue de deux doigts (c). Nos coai-

(c) *Cercopithecus barbatus Guineensis*; in Congo vocatur Exquima, pilos habet fufcos fed per totum dorsum quasi aduftos seu ferrugineos; fufcis autem punctulatim infperfus color albus, venter albicat & mentum inferius; barbam quoq; e egregiè albam habet, confiantem capillis duos digitos longis & amplius paffis quasi ordinatim pexa fuiffet; quando hæc fpecies irafcitur; os amplè diducendo

tas n'avoient ni ce poil blanc ni cette barbe ; mais ce qui me fait préfumer que cette différence n'est qu'une variété dans l'espèce du coaita , c'est que j'ai reconnu par le témoignage des Voyageurs , qu'il y en a de blancs & de noirs , les uns sans barbe & d'autres avec une barbe : » Il y a , dit Dampierre (d) , dans les terres de l'Isthme de l'Amérique , de grands troupeaux de singes , dont les uns sont blancs & la plupart noirs ; les uns ont de la barbe , les autres n'en ont point : ils sont d'une taille médiocre. . . . Ces animaux ont quantité de vers dans les entrailles (e) . . . Ces singes sont fort drôles , ils faisoient mille postures grotesques , lorsque nous traversions les bois , il sautoient d'une branche à l'autre avec leurs petits sur le dos ; ils faisoient des grimaces contre nous , craquetoient des dents & cherchoient l'occasion de piffer sur nous ; quand ils veulent passer du sommet d'un arbre à l'autre , dont les branches sont trop éloignées pour y pouvoir atteindre d'un saut , ils s'attachent à la queue les uns des autres , & ils se brandillent ainsi jusqu'à ce que le dernier at-

& mandibulas celeriter movendo exagitat hominem : egregiè saltant , varios fructus comedunt. Marcgr. *Hist. nat. Brasíl.* page 227 & 228 , ubi vide figuram.

(d) Voyage de Dampierre , tome IV , p. 225.

(e) Ces animaux ont quantité de vers dans les entrailles ; j'en tirai une fois ma pleine main du corps d'un que nous ouvrimus . & il y en avoit de sept ou huit pouces de long. *Voyage ds Dampierre , tome IV , page 225.*

trape une branche de l'arbre voisin, & il tire tout le reste après lui. « Tout cela & jusqu'aux vers dans les entrailles convient à nos coaitas ; M. Daubenton, en difféquant ces animaux, y a trouvé une grande quantité de vers dont quelques-uns avoient jusqu'à douze & treize pouces de longueur ; nous ne pouvons donc guere douter que l'exquima de Marcgrave ne soit un sapajou de l'espèce même, ou de l'espèce très voisine de celle du coaita.

Nous ne pouvons aussi nous dispenser d'observer, que si l'animal indiqué par M. Linnæus, sous le nom de *diana* (f), est en effet, comme il le dit, l'exquima de Marcgrave, il a manqué dans sa description le caractère essentiel, qui est la queue prenante, & qui seul doit décider si ce *diana* est du genre des *sapajous* ou de celui des *guenons*, & par conséquent s'il se trouve dans l'ancien ou dans le nouveau continent.

Indépendamment de cette variété, dont les caractères sont très apparens, il y a

(f) *Diana simia caudata barbata fronte barbaque fastigiata.* Linn. aſt. Stockolm, 1754, page 210, tab. 6, *Cercopithecus barbatus Guineensis, Marcgravii.* . . . Habitat in Guineâ, magnitudo felis majoris ; nigra punctis albidis. Dorsum postice ferrugineum, femora subtus helvola, gula pectusque alba, frons pilis erectis albis fastigiatis, linea transversa in formam lune crescentis, barba fastigiata nigra subtus alba infidens tiberi adiposo, linea alba ab ano ad genua ab exteriori latere femorum ducta. Ludibunda omnia dejicit peregrinos nutriendo salutat, irata ore hiat maxillasque exagitat ; vocata respondet greek. Linn. syst. nat. edit. X, p. 26 & 27.

d'autres variétés moins sensibles dans l'espèce du coaita; celui qu'a décrit M. Brisson, avoit du poil blanchâtre sur toutes les parties inférieures du corps, au lieu que ceux que nous avons vus étoient entièrement noirs & n'avoient que très peu de poil sur ces parties inférieures, où l'on voyoit la peau qui étoit noire comme le poil. Des deux coaitas dont parle M. Edwards (g), l'un étoit noir & l'autre étoit brun; on leur avoit donné, dit-il, le nom de *singe - araignée*, à cause de leur queue & de leurs membres qui étoient fort longs & fort minces: ces animaux sont en effet fort éfilés du corps & des jambes, & mal proportionnés.

On m'en présenta un, il y a plusieurs années, sous le nom de *chameck*, que l'on me dit venir des côtes du Pérou; j'en fis prendre les mesures & faire une description (h):

(g) Voyez Glanures, page 222.

(h) Cet animal venoit de la côte de Bancet au Pérou, il étoit âgé de treize mois, il pesoit environ six livres; il étoit noir par tout le corps; la face nue, avec une peau grenue & de couleur mulâtre; le poil de deux à trois pouces de longueur & un peu rude; les oreilles de même couleur que la face & aussi dégarnies de poil, fort ressemblantes à celles de l'homme; la queue longue d'un pied dix pouces, grosse de cinq pouces de circonférence à la base, & de onze lignes à l'extrémité, elle étoit ronde & garnie de poil en dessus & en dessous à son origine, & sur une longueur de treize pouces, mais sans poil par-dessous sur une longueur de neuf pouces à son extrémité, où elle est aplatie par-dessous & sillonnée dans son milieu, & ronde par-dessus; l'animal se sert de

je la rapporte ici pour qu'on puisse la comparer avec celle que M. Daubenton a faite

sa queue pour se suspendre & s'accrocher ; il s'en sert aussi comme d'une cinquième main pour saisir ce qu'il veut amener à lui ; il avoit treize pouces de longueur, depuis le bout du nez jusqu'à l'origine de la queue ; neuf pouces & demi de circonférence derrière les bras, & un pied un pouce sur la pointe du sternum qui est très relevé, neuf pouces & demi devant les pattes de derrière ; le cou avoit cinq pouces & demi de circonférence ; il n'y avoit que deux mamelles placées presque sous les aisselles ; la tête avoit cinq pouces de circonférence prise à l'endroit le plus gros, & deux pouces au dessous des yeux ; le nez treize lignes de longueur ; les yeux étoient fort ressemblans à ceux d'un enfant, ils avoient neuf lignes de longueur d'un angle à l'autre ; l'iris en étoit brun & environné d'un petit cercle jaunâtre, la prunelle étoit grande, & il y avoit d'un œil à l'autre huit lignes de distance ; l'oreille avoit un pouce six lignes de longueur & dix lignes de largeur ; le tour de la bouche treize lignes ; les bras six pouces trois lignes de longueur & trois pouces de circonférence ; l'avant-bras six pouces de longueur & deux pouces & demi de circonférence ; le reste de la main cinq pouces de longueur ; la paume de la main un pouce trois lignes de largeur ; il avoit aux mains quatre grands doigts garnis d'ongles, & un petit pouce sans ongle qui n'étoit long que de deux lignes ; l'index avoit deux pouces deux lignes de longueur ; le doigt du milieu deux pouces & demi ; l'annulaire deux pouces quatre lignes, & le petit doigt deux pouces ; les ongles trois lignes & demie à quatre lignes de longueur ; la jambe six pouces jusqu'au genou & quatre pouces huit lignes de circonférence au plus gros ; depuis le genou jusqu'au talon cinq pouces quatre lignes, & trois pouces de circonférence ; le pied cinq pouces & demi de longueur ; il avoit aux pieds cinq doigts mieux proportionnés que ceux des mains ; le pouce avoit un pouce six lignes de lon-

du coaita, & reconnoître qu'à quelques variétés près, ce chameck du Pérou, est le même animal que le coaita de la Guiane.

Ces sapajous sont intelligens & très adroits; ils vont de compagnie, s'avertissent, s'aident & se secourent; la queue leur sert exactement d'une cinquième main; il paroît même qu'ils font plus de choses avec la queue qu'avec les mains ou les pieds (*i*): la Nature semble les avoir dédommagés par-là du pouce qui leur manque. On assure qu'ils pêchent & prennent du poisson avec cette longue queue, & cela ne me paroît pas incroyable, car nous avons vu l'un de nos coaitas prendre de même avec sa queue & amener à lui un écureuil qu'on lui avoit donné pour compagnon dans sa chambre. Ils ont l'adresse de casser l'écaille des huîtres pour les manger (*k*): & il est certain qu'ils

gueur; l'index deux pouces, le doigt du milieu deux pouces deux lignes, l'annulaire deux pouces, & le petit doigt un pouce neuf lignes; le pied deux pouces trois lignes de largeur.

(*i*) *This creature has no more than four fingers in each of its fore paws, but the top of the tail is smooth underneath, and on this it depends for its chief actions. for the creature holds every thing by it, and sling it self with the greatest ease from every tree and post by its means. . . . It is a native of the main continent; and a part of the food of the Indians.* Russel. *hist. of Jamaica*, chap. V, sect. 5.

(*k*) A l'isle de Gorgonia sur la côte du Pérou, je remarquai des singes qui venoient cueillir des huîtres lorsque la marée étoit basse, & qui les ouvroient de cette maniere: ils en prenoient une qu'ils mettoient

se suspendent plusieurs les uns au bout des autres, soit pour traverser un ruisseau, soit pour s'élaner d'un arbre à un autre (l). Ils ne produisent ordinairement qu'un ou deux petits, qu'ils portent toujours sur le dos; ils mangent du poisson, des vers & des insectes, mais les fruits sont leur nourriture la plus ordinaire: ils deviennent très gras dans le temps de l'abondance & de la maturité des fruits; & l'on prétend qu'alors leur chair est fort bonne à manger (m).

sur une pierre, & avec une autre pierre ils la frappoient jusqu'à ce qu'ils eussent rompu l'écaille en morceaux, ensuite ils en avaloient les poissons. *Voyage de Dampierre, tome IV, p. 288.*

(l) En allant à Panama, je vis en Capira, qu'une de ces guenons sauta d'un arbre à un autre, qui étoit de l'autre côté de la rivière, ce qui me fit beaucoup émerveiller; elles sautent où elles veulent, s'entortillant la queue en une branche pour se branler, & quand elles veulent sauter en un lieu éloigné & qu'elles ne peuvent y atteindre d'un saut, elles usent alors d'une gentille façon, qui est qu'elles s'attachent à la queue les unes des autres, & font par ce moyen comme une chaîne de plusieurs, puis après elles s'élancent & se jettent en avant, & la première étant aidée de la force des autres atteint où elle veut & s'attache à un rameau, puis elle aide & soutient tout le reste jusqu'à ce qu'elles soient toutes parvenues, attachées, comme je l'ai dit, à la queue les unes des autres. *Histoire Naturelle des Indes, par Joseph d'Acosta, page 200.*

(m) Ces animaux sont de taille médiocre, mais fort gras dans la belle saison, lorsque les fruits sont mûrs; la chair en est exquise, & nous en mangions beaucoup. *Voyage de Dampierre, tome IV, p. 225.*

Caractères distinctifs de ces espèces.

Le Coaita n'a ni abajoues ni callosités sur les fesses ; il a la queue prenante & très longue, la cloison des narines très épaisse, & les narines ouvertes à côté & non pas au-dessous du nez ; il n'a que quatre doigts aux mains ou pieds de devant ; il a le poil & la peau noires, la face nue & tannée ; les oreilles aussi nues & faites comme celles de l'homme ; il a environ un pied & demi de longueur, & la queue est plus longue que le corps & la tête pris ensemble ; il marche à quatre pieds.

L'exquima est à-peu-près de la même grandeur que le Coaita, il a comme lui la queue prenante ; mais il n'a pas de poil noir sur tout le corps ; il varie pour les couleurs, il y en a de noirs & de fauves sur le dos, & de blancs sur la gorge & le ventre ; il a d'ailleurs une barbe remarquable : néanmoins ces différences ne m'ont pas paru suffisantes pour en faire deux espèces séparées : d'autant qu'il y a des coaitas qui ne sont pas tout noirs, & qui ont du poil blanchâtre sur la gorge & le ventre. Les femelles dans ces deux espèces ne sont pas sujettes à l'écoulement périodique.





LE SAJOU [a].

Voyez planche XI, fig. 2, & 3 de ce Volume

Nous connoissons deux variétés dans cette espèce, le sajou brun qu'on appelle vulgairement le *Singe-capucin*, & le sajou gris qui ne diffère du sajou brun que par les couleurs du poil; ils sont de la même grandeur, de la même figure & du même naturel: tous deux sont très vifs, très agiles & très plai-

(a) *Sajou*, mot abrégé de *Cayouassou* ou *Sajouassou*, nom de ces animaux au Maragnon.

Nota. *Cayouassou* doit se prononcer *Sajouassou*, c'est-là l'origine du mot *Sapajou*.

Cayouassou. Dans les terres du Maragnon: il y a d'autres guenons qui s'appellent *Cayouassou*, que l'on apporte & que l'on voit communément par-deçà.

Miss. du P. d'Abbeville, p. 252.

Cercopithecus fuscus capitis vertice nigro. Le *Sapajou* brun. *Briss. reg. anim.* p. 192. *Nota.* Je présume que celui qu'indique M. Brisson, p. 195, sous la dénomination de *Sapajou cornu*, n'est qu'une variété de celui-ci.

Petit Singe de Ceylan, *Seba*, volume I, planche XLVIII, fig. 3. *NOTA.* Cet animal ne se trouve point à Ceylan, mais en Amérique.

Capucina simia caudata imberbis, caudâ longâ hirsuta facie flavescente. *Mus. A. d. Fr.* 2, tab. 6. *Linn. syst. nat.* edit. X, p. 29.

Singe à queue touffue. *Glanures d'Edwards*, p. 222, fig. *Ibid.*

sans par leur adresse & leur légèreté; nous les avons eu vivans, & il nous a paru que de tous les sapajous ce sont ceux auxquels la température de notre climat disconvenoit le moins; ils y subsistent sans peine & pendant quelques années, pourvu qu'on les tienne dans une chambre à feu pendant l'hiver; ils peuvent même produire, & nous en citerons plusieurs exemples: il est né deux de ces petits animaux chez M^{me} la Marquise de Pompadour à Versailles; un chez M. de Réaumur à Paris, & un autre chez M^{me}. de Pourcel en Gâtinois (*b*): mais chaque portée n'est ici que d'un petit, au lieu que dans leur climat ils en font souvent deux. Au reste, ces saïous sont fantasques dans leurs goûts & dans leurs affections;

(*b*) M. Sanches ci-devant premier Médecin à la Cour de Russie, & que j'ai déjà eu occasion de citer avec reconnoissance, m'a communiqué ce dernier fait par une lettre de M^{me}. de Pourcel, dont voici l'extrait: « à Bordeaux en Gâtinois, le 26 Janvier 1764. Le 13 de ce mois, la femelle sapajou a fait un petit, qui avoit la tête presqu'aussi grosse que celle de sa mere; elle a beaucoup souffert pendant plus de deux heures, on fut obligé de lui couper la ceinture par laquelle on la tenoit attachée, sans cela elle n'auroit pu mettre bas; rien de si joli que de voir le pere & la mere, avec leur petit, qu'ils tourmentent sans cesse, soit en le portant, soit en le caressant. *Fernambuco* (on a donné ce nom au Sapajou mâle, qui est venu de cette partie du Bresil l'été dernier 1763 à Lisbonne, & qu'on a apporté avec sa femelle à Paris au mois de Septembre suivant) aime son enfant à la folie; le pere & la mere le portent chacun à leur tour, & quand il ne se tient pas bien, il est mordu bien serré ».

ils paroissent avoir une forte inclination pour de certaines personnes, & une grande aversion pour d'autres, & cela constamment.

Nous avons observé dans ces animaux une singularité, qui fait qu'on prend souvent les femelles pour les mâles; le clitoris est proéminent au dehors & paroît autant que la verge du mâle.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Les Sajous n'ont ni abajoues ni callosités sur les fesses, ils ont la face & les oreilles couleur de chair avec un peu de duvet par-dessus; la cloison des narines épaisse, & les narines ouvertes à côté & non pas au-dessous du nez; les yeux châtains & placés assez près l'un de l'autre; ils ont la queue prenante, nue par-dessous à l'extrémité, & fort touffue sur tout le reste de sa longueur; les uns ont le poil noir & brun, tant autour de la face que sur toutes les parties supérieures du corps; les autres l'ont gris autour de la face, & d'un fauve-brun sur le corps; ils ont également les mains noires & nues; ils n'ont qu'un pied de longueur depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue; ils marchent à quatre pieds. Les femelles ne sont pas sujettes à l'écoulement périodique.





L E S A I [a].

Voyez pl. XI , figures 4 & 5 de ce volume.

Nous avons vu deux de ces animaux qui nous ont paru faire variété dans l'espèce; le premier a le poil d'un brun-noirâtre; le second, que nous avons appelé *Sai à gorge blanche*, a du poil blanc sur la poitrine, sous le cou & autour des oreilles & des joues; il diffère encore du premier, en ce qu'il a la face plus dégarnie de poil; mais, au reste ils se ressemblent en tout, ils sont du même naturel, de la même grandeur & de la même figure. Les Voyageurs ont indiqué ces animaux sous le nom de *Pleureurs* (b), parce qu'ils ont un cri plaintif, & que pour peu qu'on les contrarie, ils ont l'air de se lamenter; d'autres les ont appelés *Singes musqués*, parce qu'ils ont, comme le macaque,

(a) *Cay*, que l'on doit prononcer *Sai*, nom de cet animal au Brésil, & que nous avons adopté.

Cay, petite guenon noire que les Sauvages appellent *Cay* en cette terre du Brésil. *Voyage de Jean de Lery*, Paris, 1758, p. 163.

(b) Dans l'isle Grande ou isle Saint-George sous le Tropique, à deux lieues du continent de l'Amérique, il y a des Singes qu'on appelle *Pleureurs*, qui imitent les cris d'un enfant. *Voyage de le Gentil*, tome I, page 15.

une odeur de faux musc (c); d'autres enfin leur ont donné le nom de *Macaque* (d), qu'ils avoient emprunté du macaque de Guinée : mais les macaques sont des guenons à queue lâche, & ceux-ci sont de la famille des Sapajous, car ils ont la queue prenante. Ils n'ont que deux mamelles, & ne produisent qu'un ou deux petits; ils sont doux, dociles & si craintifs, que leur cri ordinaire qui ressemble à celui du rat, devient un gémissement dès qu'on les menace. Dans ce pays-ci ils mangent des hannetons & des limaçons (e) de préférence à tous les autres alimens qu'on peut leur présenter; mais au Brésil, dans leur pays natal, ils vivent principalement de graines & de fruits sauvages qu'ils cueillent sur les arbres (f);

(c) Il y a dans les terres de la baie de Tous-les-Saints de petits singes, qui sont d'une laideur affreuse, & qui sentent beaucoup le musc. *Voyage de Dampierre, tome IV, p. 69.*

(d) J'ai vu à la baie de Tous-les-Saints deux espèces de Singes, les uns qu'on appelle *Sagouins* & les autres qu'on appelle *Macaques*. Les *Sagouins* sont de la grosseur d'un écureuil, il y en a de gris, & d'autres d'un poil fin & de couleur d'aurore; ils sont tout-à-fait jolis. . . . Les *macaques* sont plus gros & d'un poil brun; ils pleurent toujours, &c. *Voyage de de Genes, par Froger, p. 150.*

(e) Tous les singes de ce pays de l'Amérique méridionale vivent de fruits & de fleurs, & de quelques insectes, comme cigales, &c. *Histoire des Aventuriers, par Oexmelin, tome II, p. 256.*

(f) Le naturel des Cays (*Saïs*) est tel, que ne bougeant guere de dessus un arbre qui porte un fruit, ayant gousse presque comme nos grosses fèves, de quoi

où ils demeurent & d'où ils ne descendent que rarement à terre.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Les Saïs n'ont ni abajoues ni callosités sur les fesses; ils ont la cloison des narines fort épaisse, & l'ouverture des narines à côté & non pas au-dessous du nez; la face ronde & plate, les oreilles presque nues; ils ont la queue prenante, nue par-dessous vers l'extrémité, le poil d'un brun-noirâtre sur les parties supérieures du corps, & d'un fauve-pâle ou même d'un blanc-sale sur les parties in-

ils se nourrissent: ils s'assemblent ordinairement par troupes, & principalement en temps de pluie; c'est un plaisir de les voir crier & mener leur sabat sur ces arbres. Au reste, cet animal n'en porte qu'un d'une ventrée, mais le petit ayant cette industrie de nature, que si-tôt qu'il est hors du ventre, il embrasse & tient ferme le cou du pere ou de la mere: s'ils se voyent pourchassés des chasseurs, sautant & l'emportant ainsi de branches en branches le sauvent de cette façon; partant les Sauvages n'en pouvant guere prendre, ni jeunes ni vieux n'ont d'autres moyens de les avoir sinon qu'à coups de flèches, les abattent de dessus les arbres dont tombent étourdies & quelquefois bien blessées, après qu'ils les ont guéries & un peu apprivoisées les changent pour quelques marchandises; je dis nommément apprivoisées, car du commencement qu'elles sont prises elles sont si farouches qu'elles mordent si opinâtement qu'il faut les affommer pour les faire lâcher prise. *Voyage de de Lery*, page 164.

férieures. Ces animaux n'ont qu'un pied ou quatorze pouces de grandeur ; leur queue est plus longue que le corps & la tête pris ensemble ; ils marchent à quatre pieds. Les femelles ne sont pas sujettes à l'écoulement périodique.





LE SAÏMIRI [a].

Voyez planche XII, fig. I de ce Volume.

LE Saïmiri est connu vulgairement sous le nom de *Sapajou aurore*, de *Sapajou orangé* & de *Sapajou jaune*; il est assez commun à

(a) *Caymiri*, nom de cet animal dans les terres du Maragnon, & que l'on doit prononcer *Saïmiri*.

Les autres s'appellent *Caymiri* ou *Sapajou*, étant d'un poil jaunâtre, mêlé de diverses couleurs qui sont belles & bien jolies. *Mission du P. d'Abbeville*, p. 252.

Cercopithecus pilis ex fulvo flavescente & candicante variegatis vestitus, ex flavo rufescentibus. *Sapajou jaune.* *Briff. regn. anim.* page 197.

Nota. Je crois qu'on doit rapporter à cette espèce le *Caitaia* ou *Saïtaia* de *Marcgrave* qu'il décrit en ces termes. *CAITAI A Brasiliensibus pilo longiore ex albido flavescente caput habet subrotundum, frontem haud elatam aut pene nullam, nasum parvum & compressum. Caudam gestat arcuatam: redolet Moschum. Hæc unica ipsi inest gratia. Mite tractari debet, alias altissima voce clamat & facile ad iram concitari potest. Alius ejusdem speciei sed major & pilo magis fusco instar rebellinorum etiam Moschum redolet.* *Marcgr. hist. nat. Brasil.* p. 227.

Le premier de ces deux animaux de *Marcgrave* me paroît être notre *Saïmiri*, & le second notre *Saï*; le poil d'un jaune-blanchâtre, le front si court qu'il paroît nul, sont les deux caractères distinctifs du *saïmiri*; le poil d'un brun-noirâtre, & l'odeur du musc me paroissent indiquer assez le *saï*, qui comme le *saïmiri* est sujet à gémir & crier pour peu qu'on le maltraite.

la Guiane, & c'est par cette raison que quelques Voyageurs l'ont aussi indiqué sous la dénomination de *Sapajou de Cayenne*. Par la gentillesse de ses mouvemens, par sa petite taille, par la couleur brillante de sa robe, par la grandeur & le feu de ses yeux, par son petit visage arrondi, le saïmiri a toujours eu la préférence sur tous les autres sapajous; & c'est en effet le plus joli, le plus mignon de tous: mais il est aussi le plus délicat (*b*), le plus difficile à transporter & à conserver; par tous ces caractères & particulièrement encore par celui de la queue, il paroît faire la nuance entre les sapajous & les sagoins, car la queue sans être absolument inutile & lâche comme celle des sagoins, n'est pas aussi musclée que celle des sapajous; elle n'est, pour ainsi dire, qu'à demi-prenante, & quoiqu'il s'en serve pour s'aider à monter & descendre, il ne peut ni s'attacher fortement, ni saisir avec fermeté, ni amener à lui les choses qu'il desire; & l'on ne peut plus comparer cette queue à une main comme nous l'avons fait pour les autres sapajous.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le Saïmiri n'a ni abajoues ni callosités sur

(*b*) Le Sapajou de Cayenne est une espèce de petit singe d'un poil jaunâtre; il a de gros yeux, la face blanche, le menton noir & la taille menue; il est alerte & caressant, mais il est aussi sensible au froid que les sagoins du Brésil. *Relation du voyage de de Genes, par Froger, Paris, 1698, p. 163.*

les fesses; il a la cloison des narines épaisse, les narines ouvertes à côté & non pas au-dessous du nez; il n'a, pour ainsi dire, point de front; son poil est d'un jaune brillant, il a deux bourelets de chair en forme d'anneau autour des yeux; il a le nez élevé à la racine & aplati à l'endroit des narines; la bouche petite, la face plate & nue, les oreilles garnies de poil & un peu pointues; la queue à demi-prenante, plus longue que le corps; il n'a guere que dix ou onze pouces de longueur, depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue; il se tient aisément sur ses pieds de derriere, mais il marche ordinairement à quatre pieds. La femelle n'est pas sujette à l'écoulement périodique.





LE SAKI (a).

Voyez planche XII, fig. 2 de ce Volume.

LE Saki que l'on appelle vulgairement *Singe à queue de renard*, parce qu'il a la queue garnie de poils très longs, est le plus grand des sagoins; lorsqu'il est adulte, il a environ dix-sept pouces de longueur, au lieu que des cinq autres sagoins, le plus grand n'en a que neuf ou dix. Le saki a le poil très long sur le corps, & encore plus long sur la queue; il a la face rousse & couverte d'un duvet blanchâtre; il est aisé à

(a) Saki. *Simia minima capite albido dorso fusco pone rufescente caudâ crinitâ*. Sakee Winkee Brown's, *hist. nat. of Jamaica*, chap. 5 sect. 5. Nota. Sakee Winkee, doit se prononcer *Saki Winki*; nous avons adopté ce nom *Saki*, d'autant plus volontiers qu'il nous paroît dérivé du mot *Cacuien*, qui doit se prononcer *Sacuien*, lequel, selon Thevet, p. 103, étoit le nom des grands Sagoins dans plusieurs endroits de l'Amérique méridionale.

Cagui major Brasiliensibus, Pongi Congensibus, Marcg. *Hist. nat. Bras.* p. 227, fig. *ibid.*

Cercopithecus pilis nigris, apice albido vestitus, caudâ longissimis pilis nigris obsitâ. . . . Le sapajou à queue de renard. *Briss. regn. anim.* p. 195. Nota. 1°. Le caractère des poils noirs avec l'extrémité blanchâtre, n'est pas constant, car cette espèce varie par le poil. 2°. Le nom de *sapajou* lui a été mal appliqué, parce qu'il n'a pas la queue prenante.

reconnoître & à distinguer de tous les autres sagoins, de tous les sapajous & de toutes les guenons, par les caractères suivants.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le Saki n'a ni abajoues ni callosités sur les fesses; il a la queue lâche, non prenante & de plus d'une moitié plus longue que la tête & le corps pris ensemble; la cloison entre les narines fort épaisse, & leurs ouvertures à côté; la face tannée & couverte d'un duvet fin, court & blanchâtre; le poil des parties supérieures du corps d'un brun-noir, celui du ventre & des autres parties inférieures d'un blanc-roussâtre; le poil partout très long & encore plus long sur la queue, dont il déborde l'extrémité de près de deux pouces; ce poil de la queue est ordinairement d'un brun-noirâtre comme celui du corps. Il paroît qu'il y a variété dans cette espèce pour la couleur du poil, & qu'il se trouve des sakis qui ont le poil du corps & de la queue d'un fauve-roussâtre: cet animal marche à quatre pieds, & a près d'un pied & demi de longueur depuis l'extrémité du nez jusqu'à l'origine de la queue. Les femelles dans cette espèce ne sont pas sujettes à l'écoulement périodique.





LE TAMARIN [a].

Voyez planche XII, fig. 3 de ce Volume.

CETTE espèce est beaucoup plus petite que la précédente, & en diffère par plusieurs caractères, principalement par la queue qui n'est couverte que de poils courts, au lieu que celle du Saki est garnie de poils très longs. Le Tamarin est remarquable aussi par ses larges oreilles & ses pieds jaunes; c'est un joli animal (b), très vif, aisé à appri-

(a) *Tamarin*, nom de cet animal à Cayenne, selon Antoine Binet, p. 341; & Barrère, p. 151. *Tamary* au Maragnon, selon le P. d'Abbeville. Les autres guenons s'appellent *Tamary*, fort petites & mignonnes, diversifiées aussi de plusieurs couleurs. *Mission au Maragnon*, page 252.

Cercopithecus minimus niger Leontocephalus, auribus Elephantinis. Barrère, *Histoire naturelle de la France équinoxiale*, p. 151.

The Little Black Monkie. Edwards, *Hist. of Birds*, p. 196, fig. avec les couleurs.

Midas. Simia caudata imberbis labio superiore fisso, auribus quadratis nudis. Linn. *sys. nat.* edit. X, p. 28.

(b) Il y a de fort petits singes à Cayenne, que l'on appelle des *Tamarins*, beaux à merveilles; ils ne sont pas plus gros que des écureuils, & ont la tête & la face comme un lion, de petites dents blanches comme l'ivoire, qui sont de la grosseur & aussi bien arrangées que celles d'une montre d'horloge; ils sont noirs

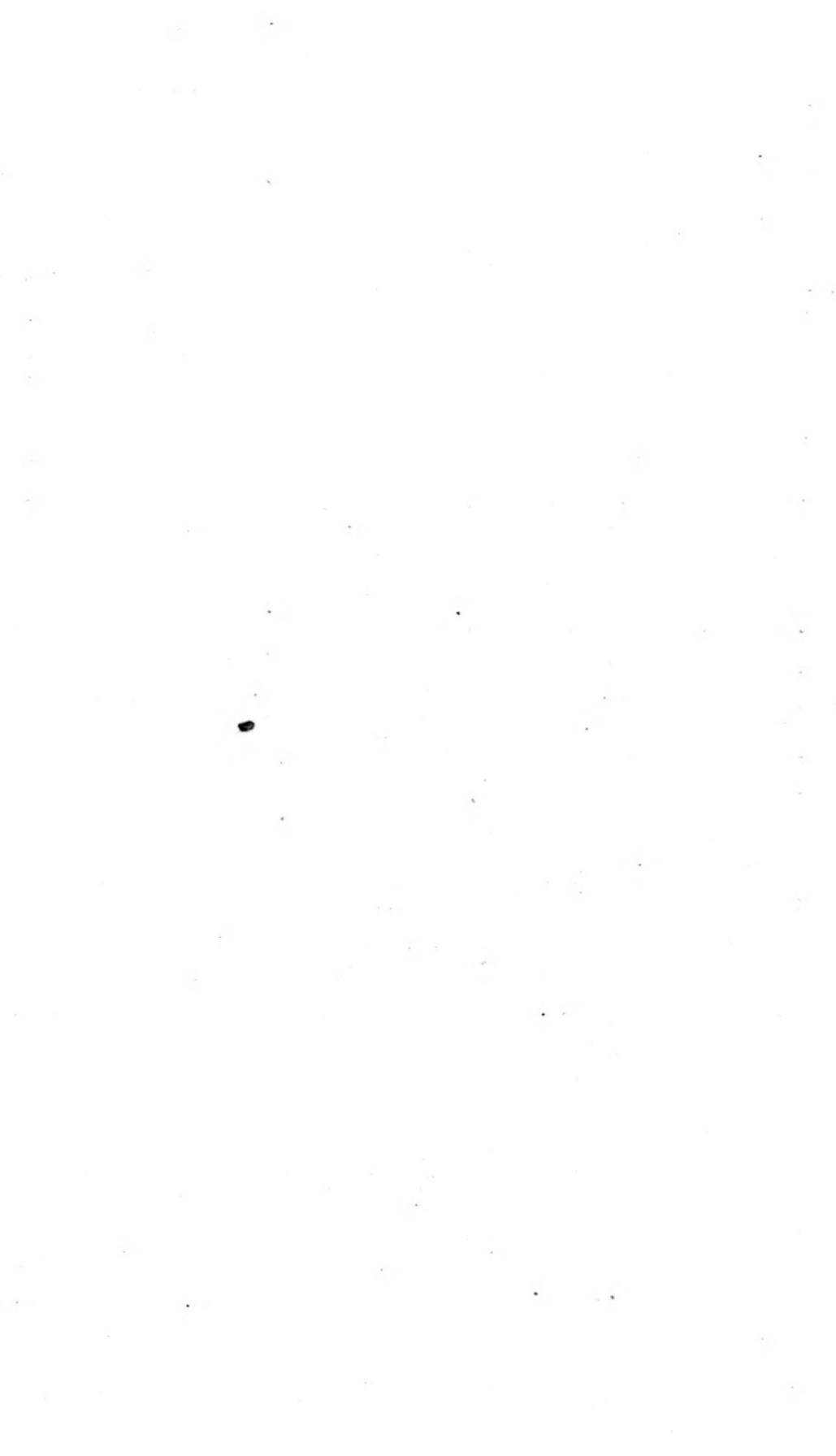
voiser, mais si délicat qu'il ne peut résister long-temps à l'intempérie de notre climat.

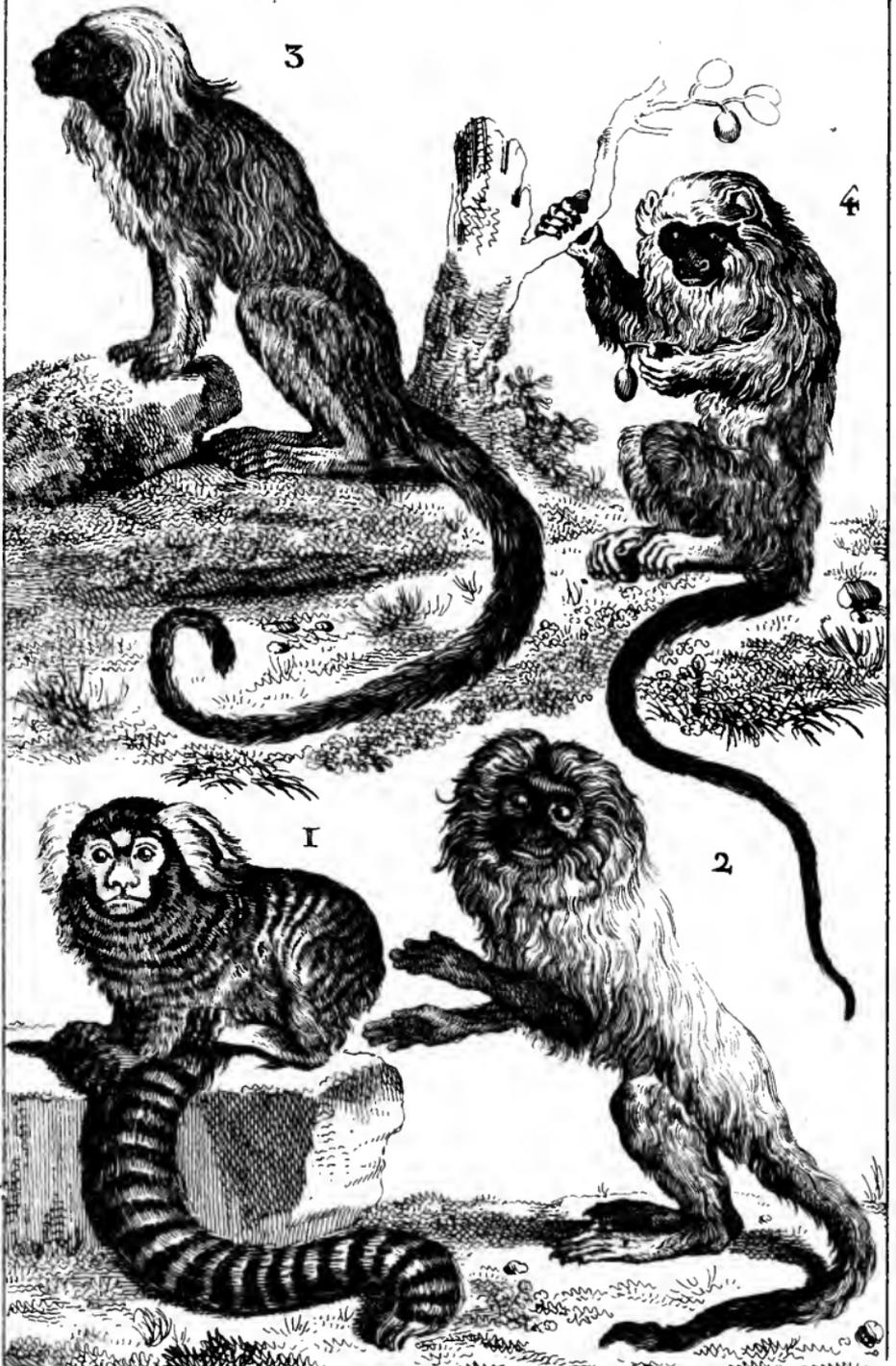
Caractères distinctifs de cette espèce.

Le Tamarin n'a ni abajoues ni callosités sur les fesses; il a la queue lâche, non prenante & une fois plus longue que la tête & le corps pris ensemble; la cloison entre les narines fort épaisse & leurs ouvertures à côté; la face couleur de chair obscure; les oreilles carrées, larges, nues & de la même couleur; les yeux châtons, la lèvre supérieure fendue à-peu-près comme celle du lièvre; la tête, le corps & la queue garnies de poils d'un brun-noir & un peu hérissés, quoique doux; les mains & les pieds couverts de poils courts d'un jaune orangé; il a le corps & les jambes bien proportionnés; il marche à quatre pieds, & la tête & le corps pris ensemble n'ont que sept ou huit pouces de longueur. Les femelles ne sont pas sujettes à l'écoulement périodique.

avec de petites taches sur le train de devant de couleur isabelle; les pattes sont comme celles des singes & de couleur de franchipanne; ils sont familiers & font mille singeries. *Voyage à Cayenne, par Antoine Binet, p. 341 & 342.*







1 L'Ouistiti. 2 Le Marikina. 3 Le Pinche 4 Le Mica.



L' O U I S T I T I (a).

Voyez planche XIII, figure 1 de ce volume.

L'OUISTITI est encore plus petit que le Tamarin, il n'a pas un demi-pied de longueur ; le corps & la tête compris, & sa queue a plus d'un pied de long, elle est marquée comme celle du Mococo par des anneaux al-

(a) *Ouistiti*, son articulé que cet animal fait entendre toutes les fois qu'il donne de la voix, & que nous lui avons donné pour nom.

Galeopithecus, *Sagoia a Brasiliensibus nominatus*. Gesner. *Icon. quad.* p. 96. fig. *ibid.*

Sagouy. Il y a d'autres Guenons nommées *Sagouy*, qui ont un poil gris-argenté, ce sont les plus petites & les plus mignonnes de toutes les autres. *Miss. au Maragnon*, par le P. d'Abbeville, p. 252.

Cercopithecus Brasilianus tertius. Sagouin. *Clus. Exotic.* pag. 372, fig. *ibid.*

Cagui minor. Marcgr. *Hist. nat. Brasil.* pag. 227, fig. *ibid.*

Cebus Sagoia dictus. . . . *Vivus Gedani fuit*, vide fig. tab. III. Klein, de *quad.* pag. 87.

Cercopithecus tenuis transversis alternatim fuscis & a cinereo albis variegatus. auriculis pilis albis circumdatis. Le sagoia. *Briss. reg. anim.* page 202.

Jacchus. Simia caudata auribus villosis patulis caudâ hirsutissimâ, unguibus subulatis ; pollicum rotundatis. Linn. *yst. nat.* edit. X, pag. 27.

Cagui minor. Sanglin. *Edwards Glanures*, pag. 15. fig. *ibid.*

ternativement noirs & blancs ; le poil en est plus long & plus fourni que celui du moco-co : l'ouistiti a la face nue & d'une couleur de chair assez foncée ; il est coiffé fort singulièrement par deux toupets de longs poils blancs au-devant des oreilles ; en sorte, que quoiqu'elles soient grandes, on ne les voit pas en regardant l'animal en face. M. Parsons a donné une très bonne description de cet animal dans les Transactions Philosophiques (b). Ensuite M. Edwards en a donné une bonne figure dans ses Glanures ; il dit en avoir vu plusieurs, & que les plus gros ne pesoient guere que six onces, & les plus petits quatre onces & demie ; il observe très judicieusement que c'est à tort que l'on a supposé que le petit singe d'Ethiopie, dont Ludolph fait mention sous le nom de *Fonkes* ou *Guereza*, étoit le même animal que celui-ci (c) ; il est en effet très certain que l'ouistiti ni aucun autre sagoin ne se trouve en Ethiopie, & il est très vraisemblable que

(b) Transactions Philosophiques. *Volume XLVII*, page 146.

(c) Jean Ludolph, dans son histoire d'Ethiopie ou d'Abissinie, a donné deux figures de cet animal ; on en trouve la description à la page 58 de la traduction Angloise de cet ouvrage : il l'appelle *Fonkes* ou *Guereza* ; mais sa description ne répond point aux figures ; de sorte que je m'imagine que celui-ci a été trouvé en Hollande, & qu'on a supposé que c'étoit le petit singe décrit par Ludolph, quoiqu'il eût été apporté par les Hollandois du Bresil, qui leur appartenoit dans le temps de la publication de cette histoire de Ludolph. *Glanures de M. Edwards*, p. 16.

le *fonkes* ou *guereza* de Ludolph est ou le *mococo* ou le *loris*, qui se trouvent dans les terres méridionales de l'ancien continent. M. Edwards, dit encore que le sanglin (*ouistiti*), lorsqu'il est en bonne santé, a le poil très fourni & très touffu ; que l'un de ceux qu'il a vus, & qui étoit des plus vigoureux, se nourrissoit de plusieurs choses, comme de biscuits, fruits, légumes, insectes, limaçons, & qu'un jour étant déchaîné, il se jeta sur un petit poisson doré de la Chine qui étoit dans un bassin, qu'il le tua & le dévora avidement ; qu'ensuite on lui donna de petites anguilles qui l'effrayèrent d'abord en s'entortillant autour de son cou, mais que bientôt il s'en rendit maître & les mangea. Enfin M. Edwards ajoute un exemple, qui prouve que ces petits animaux pourroient peut-être se multiplier dans les contrées méridionales de l'Europe ; ils ont, dit-il, produit des petits en Portugal, où le climat leur est favorable ; ces petits sont d'abord fort laids, n'ayant presque point de poil sur le corps ; ils s'attachent fortement aux tettes de leur mere ; quand ils sont devenus un peu grands, ils se cramponnent fortement sur son dos ou sur ses épaules ; & quand elle est lasse de les porter, elle s'en débarrasse en se frottant contre la muraille ; lorsqu'elle les a écartés, le mâle en prend soin sur le champ & les laisse grimper sur son dos pour soulager la femelle (d).

(d) Glanures de M. Edwards, p. 17.

Caractères distinctifs de cette espèce.

L'ouistiti n'a ni abajoues ni callosités sur les fesses; il a la queue lâche, non prenante, fort touffue, annelée alternativement de noir & de blanc ou plutôt de brun ou de gris, & une fois plus longue que la tête & le corps pris ensemble; la cloison des narines fort épaisse & leurs ouvertures à côté; la tête ronde, couverte de poil noir au-dessus du front, sur le bas duquel y a au-dessus du nez une marque blanche & sans poil; sa face est aussi presque sans poil & d'une couleur de chair foncée; il a des deux côtés de la tête au-devant des oreilles deux toupets de longs poils blancs; ses oreilles sont arrondies, plates, minces & nues; ses yeux sont d'un châtain-rougeâtre; le corps est couvert d'un poil doux d'un gris-cendré, & d'un gris plus clair, & mêlé d'un peu de jaune sur la gorge, la poitrine & le ventre; il marche à quatre pieds, & n'a souvent pas un demi-pied de longueur depuis le bout du nez jusqu'à l'origine de la queue. Les femelles ne sont pas sujettes à l'écoulement périodique.





LE MARIKINA [a].

Voyez planche XIII fig. 2 de ce Volume.

LE Marikina est assez vulgairement connu sous le nom de petit *Singe-lion* : nous n'admettons pas cette dénomination composée, parce que le marikina n'est point un singe, mais un fagoin ; & que d'ailleurs, il ne ressemble pas plus au lion, qu'une allouette ressemble à une autruche, & qu'il n'a de rapport avec lui que par l'espèce de crinière qu'il porte autour de la face, & par le petit flocon de poils qui termine sa queue. Il a le poil touffu, long, soyeux & lustré ; la tête ronde, la face brune, les yeux roux, les oreilles rondes, nues & cachées sous les longs poils qui environnent sa face ; ces poils sont d'un roux-vif, ceux du corps & de la queue sont

(a) *Marikina*, nom de cet animal au Maragnon, & que nous avons adopté. Les autres se nomment *Marikinas*. . . . qui ont la tête en forme d'un cœur, portant un poil d'un gris-argenté. *Mission du P. d'Abbeville*, p. 252. *Acarima* à Cayenne, selon Barrère.

Cercopithecus minor dilute olivaceus, parvo capite. *Acarima* à Cayenne. Barrère, *histoire naturelle de la France Équinoxiale*, p. 151.

Cercopithecus ex albo flavicans, faciei circumferentiâ saturate rufâ. Le petit singe-lion, *Brisl. regn. anim.* p. 200.

d'un jaune très pâle & presque blanc : cet animal a les mêmes manières, la même vivacité & les mêmes inclinations que les autres fagoins, & il paroît être d'un tempérament un peu plus robuste, car nous en avons vu un qui a vécu cinq ou six ans à Paris, avec la seule attention de le garder pendant l'hiver dans une chambre où tous les jours on allumoit du feu.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le Marikina n'a ni abajoues ni callosités sur les fesses; il a la queue lâche, non prenante & presque une fois plus longue que la tête & le corps pris ensemble; la cloison entre les narines épaisse & leurs ouvertures à côté; il a les oreilles rondes & nues; de longs poils d'un roux-doré autour de la face; du poil presque'aussi long, d'un blanc jaunâtre & luisant, sur tout le reste du corps, avec un flocon assez sensible à l'extrémité de la queue; il marche à quatre pieds, & n'a qu'environ huit ou neuf pouces de longueur en tout. La femelle n'est pas sujette à l'écoulement périodique.





LE PINCHE [a].

Voyez planche XIII, fig. 3 de ce Volume.

LE Pinche, quoique fort petit, l'est cependant moins que l'Ouistiti, & même que le Tamarin; il a environ neuf pouces de long, la tête & le corps compris, & sa queue est au moins une fois plus longue: il est

(a) *Pinche*, nom de cet animal à Maynas, & que nous avons adopté. Je ne parle pas (dit M. de la Condamine) de la petite espèce connue sous le nom de *Sapajou*, mais d'autres plus petits encore, difficiles à apprivoiser, dont le poil est long, lustré, ordinairement couleur de marron & quelquefois moucheté de fauve: ils ont la queue deux fois aussi longue que le corps; la tête petite & carrée, les oreilles pointues & saillantes comme les chiens & les chats, & non comme les autres singes, avec lesquels ils ont peu de ressemblance, ayant plutôt l'air & le port d'un petit lion; on les appelle *pinche* à Maynas. *Voyage sur la rivière des Amazones*, p. 165.

Cercopithecus pilis ex fusco & rufo vestitus, facie ultra auriculas usque nudâ & nigrâ, vertice longis pilis albis obsitâ. Le petit singe du Mexique. *Briss. regn. anim.*, p. 210. *Nota.* Il me paroît que M. Brisson a fait ici un double emploi, & que cet animal est le même qu'il indique sous le nom de *Singe-lion*, p. 204.

The Little Lion Monkey. Edwards, *hist. of Birds*, p. 105, fig. *Ibid.*

Ædipus simia caudata imberbis capillo dependente. Linn., *syst. nat.* edit. X, p. 28.

remarquable par l'espèce de chevelure blanche & lisse qu'il porte au-dessus & aux côtés de la tête, d'autant que cette couleur tranche merveilleusement sur celle de la face qui est noire & ombrée par un petit duvet gris; il a les yeux tout noirs, la queue d'un roux-vif à son origine & jusqu'à près de la moitié de sa longueur, où elle change de couleur & devient d'un noir-brun jusqu'à l'extrémité; le poil des parties supérieures du corps est d'un brun-fauve; celui de la poitrine, du ventre, des mains & des pieds est blanc; la peau est noire par-tout, même sous les parties où le poil est blanc; il a la gorge nue & noire comme la face: c'est encore un joli animal & d'une figure très singulière; sa voix est douce & ressemble plus au chant d'un petit oiseau qu'au cri d'un animal; il est très délicat, & ce n'est qu'avec de grandes précautions qu'on peut le transporter d'Amérique en Europe (b).

(b) *Nota.* Voici ce que dit Lery au sujet de ce petit animal. « Il se trouve en cette terre du Brésil, un Marmot, que les Sauvages appellent *Sagouin*, non plus grand qu'un Escuriau & de même poil roux; mais quant à sa figure, le muffle comme celui d'un lion & fier de même; c'est le plus joli petit animal que j'aie vu par-delà; & de fait, s'il étoit aussi aisé à repasser que la guenon, il seroit beaucoup plus estimé; mais outre qu'il est si délicat, qu'il ne peut endurer le branlement du Navire sur la mer, encore est-il si glorieux que pour peu de fâcherie qu'on lui fasse, il se laisse mourir de dépit ». *Voyage de Jean de Lery, p.*
263.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le Pinche n'a ni abajoues ni callosités sur les fesses; il a la queue lâche, non prenante & une fois plus longue que la tête & le corps pris ensemble; la cloison entre les narines épaisse, & leurs ouvertures à côté; la face, la gorge & les oreilles noires, de longs poils blancs en forme de cheveux lisses; le museau large, la face ronde; le poil du corps assez long, brun-fauve ou roux sur le corps jusqu'auprès de la queue où il devient orangé; blanc sur la poitrine, le ventre, les mains & les pieds où il est plus court que sur le corps; la queue d'un roux-vif à son origine & dans la première partie de sa longueur, ensuite d'un roux-brun, & enfin noir à son extrémité; il marche à quatre pieds & n'a qu'environ neuf pouces de longueur en tout. Les femelles ne sont pas sujettes à l'écoulement périodique.





LE MICO (a).

Voyez planche XIII, fig. 4 de ce Volume.

C'EST à M. de la Condamine à qui nous devons la connoissance de cet animal : ainsi nous ne pouvons mieux faire que de rapporter ce qu'il en écrit dans la relation de son voyage sur la riviere des Amazones : » Celui-ci, dont le Gouverneur du Para m'avoit fait présent, étoit l'unique de son espèce

(a) *Mico*, nom que l'on donne aux plus petites espèces, de Sagoins dans les terres de l'Orénoque. selon Gumilla, pages 8 & 9 ; nous l'avons appliqué à cette espèce, afin de le distinguer des autres. *Nota.* On voit par un passage de Joseph d'Acoſta, que ce mot *Mico* signiſoit *Guenon*, c'est-à-dire, *Singe à longue queue*, & que de son temps on appliquoit également le nom de *Mico* aux Sapajous & aux Sagoins « Il y a (dit cet Auteur) dans toutes les montagnes de la terre ferme des Andes, un nombre infini de *micos* ou *guenons*, qui sont du genre des singes, mais différens, en ce qu'ils ont une queue voire fort longue ; il y en a entr'eux quelques races qui sont trois fois plus grandes voire quatre que les autres ». Mais depuis le temps d'Acoſta, il paroît qu'on a restreint le nom de *mico* aux plus petites espèces, & c'est pour cela que j'ai cru pouvoir le donner au petit sagoïn dont il est ici question.

Cercopithecus ex cinereo albus argenteus, facie auriculisque rubris splendentibus, caudâ castanei coloris. Le petit singe de Pera. Briff. regn. anim. p. 201.

qu'on

qu'on eût vu dans le pays; le poil de son corps étoit argenté & de la couleur des plus beaux cheveux blonds, celui de sa queue étoit d'un marron-lustré approchant du noir. Il avoit une autre singularité plus remarquable: ses oreilles, ses joues & son museau étoient teints d'un vermillon si vif qu'on avoit peine à se persuader que cette couleur fût naturelle; je l'ai gardé pendant un an, & il étoit encore en vie lorsque j'écrivois ceci, presque à la vue des côtes de France, où je me faisois un plaisir de l'apporter vivant: malgré les précautions continuelles que je prenois pour le préserver du froid, la rigueur de la saison l'a vraisemblablement fait mourir. . . . Tout ce que j'ai pu faire, a été de le conserver dans l'eau-de-vie, ce qui suffira peut-être pour faire voir que je n'ai rien exagéré dans ma description (b).« Par ce récit de M. de la Condamine, il est aisé de voir que la première espèce de ces animaux dont il parle, est celui que nous avons appelé *Tamarin*, & que le dernier auquel nous appliquons le nom de *Mico*, est d'une espèce très différente & vraisemblablement beaucoup plus rare, puisqu'aucun Auteur ni aucun Voyageur avant lui, n'en avoit fait mention, quoique ce petit animal soit très remarquable par le rouge vif qui anime sa face & par la beauté de son poil.

(b) Voyage sur la rivière des Amazones, par M. de la Condamine, p. 165 & suiv.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le Mico n'a ni abajoues ni callosités sur les fesses ; il a la queue lâche, non prenante & d'environ moitié plus longue que la tête & le corps pris ensemble ; la cloison des narines moins épaisse que les autres fagoins, mais leurs ouvertures sont situées de même à côté & non pas au bas du nez ; il a la face & les oreilles nues, & couleur de vermillon ; le museau court ; les yeux éloignés l'un de l'autre ; les oreilles grandes ; le poil d'un beau blanc-argenté, celui de la queue d'un brun-lustré & presque noir ; il marche à quatre pieds, & il n'a qu'environ sept ou huit pouces de longueur en tout. Les femelles ne sont pas sujettes à l'écoulement périodique.





NOTICES

DE QUELQUES ANIMAUX,

*dont il n'a pas été fait mention expresse
dans le cours de cet Ouvrage.*

COMME nous avons achevé, autant qu'il est en nous, l'histoire des animaux quadrupèdes, nous croyons que pour la rendre encore plus complète, il convient de ne pas passer sous silence ceux dont nous n'avons pu nous procurer une connoissance exacte; l'on verra qu'ils ne sont qu'en petit nombre, & que dans ce petit nombre il y en a beaucoup qu'il faut rapporter comme des variétés aux espèces dont nous avons parlé; aussi ce n'est ni par l'utilité ni par l'attrait du sujet, mais uniquement pour éviter le reproche de n'avoir pas dit dans un ouvrage aussi étendu tout ce que l'on fait ou que l'on croit savoir sur les animaux, que je me suis déterminé à ajouter les notices suivantes. -

NOTICE PREMIERE.

O U R S B L A N C.

Un animal fameux de nos terres septens

trionales, c'est l'Ours blanc. Martens & quelques autres Voyageurs en ont fait mention, mais aucun n'en a donné une assez bonne description pour qu'on puisse prononcer affirmativement qu'il soit d'une espèce différente de celle de l'ours; il paroît seulement qu'on doitle présumer en supposant exact tout ce qu'ils nous en disent: mais comme nous savons d'ailleurs que l'espèce de l'ours varie beaucoup suivant les différens climats, qu'il y en a de bruns, de noirs, de blancs & de mêlés, la couleur devient un caractère nul, & par conséquent la dénomination d'*ours blanc* est insuffisante, si l'espèce est différente: j'ai vu deux petits ours apportés de Russie qui étoit entièrement blancs (a); néanmoins ils étoient très certainement de la même espèce que notre ours des Alpes. Ces animaux varient beaucoup aussi pour la grandeur; comme ils vivent assez long-temps & qu'ils deviennent très gros & très gras dans les endroits où ils ne sont pas tourmentés, & où ils trouvent de quoi se nourrir largement, le caractère tiré de la grandeur est encore équivoque; ainsi l'on ne se-

(a.) *Nota.* On trouve des ours blancs terrestres; non-seulement en Russie, mais en Pologne, en Sibérie & même en Tartarie. Les montagnes de la grande Tartarie fournissent quantité d'ours blancs, dit l'Auteur de la relation de la grande Tartarie, page 8. Ces ours de montagne ne fréquentent pas la mer, & cependant sont blancs; ainsi cette couleur paroît plutôt venir de la différence du climat que de celle de l'élément qu'habitent ces animaux.

roit pas fondé à assurer que l'ours des mers du Nord est d'une espèce particulière, uniquement parce qu'il est blanc & qu'il est plus grand que l'ours commun (b). La différence dans les habitudes ne me paroît pas plus décisive que celle de la couleur & de la grandeur; l'ours des mers du Nord se nourrit de poisson; il ne quitte pas les rivages de la mer, & souvent même il habite en pleine eau sur des glaçons flottans; mais si l'on fait attention que l'ours en général est un animal qui se nourrit de tout, & qui, lorsqu'il est affamé, ne fait aucun choix, si l'on pense aussi qu'il ne craint pas l'eau; ces habitudes ne paroîtront pas assez différentes pour en conclure que l'espèce n'est pas la même; car le poisson que mange l'ours des mers du Nord, est plutôt de la chair; c'est principalement les cadavres des baleines, des morfes & des phoques qui lui servent de pâture, & cela dans un pays où il n'y a ni autres animaux, ni grains, ni fruits sur la terre, & où par conséquent il ne peut

(b) *Ursus in Polonia variat, maximus nigricans, minor fulvus minimus, argentinus in consiniis Moschoviæ pilis nigris & argentei coloris mixti. ex Urso occiso pellis detracta fere ad ulnas sex protendebatur in terra Chelmenfi altera in Palatinatu Braclaviensi, tertiâ ad ulnas quinque in Bondargouto pago Palatinatus Pomeraniæ. non raro ex Lithuania advehuntur Gedanum pelles octo pedum. Rzaczynski. Auct. pag. 322.*
Nota. Ce passage prouve qu'il y a des ours terrestres blancs & aussi grands que les ours blancs des mers du Nord.

subsister que des productions de la mer : n'est-il pas probable que si l'on transportoit nos ours de Savoie sur les montagnes de Spitzberg, n'y trouvant nulle nourriture sur la terre, ils se jetteroient à la mer pour y chercher leur subsistance ?

La couleur, la grandeur & la façon de vivre ne suffisant pas, il ne reste pour caracteres essentiels que ceux qu'on peut tirer de la forme : or tout ce que les Voyageurs en ont dit, se réduit à ce que l'ours des mers du Nord a la tête plus longue que notre ours, le corps plus allongé, le poil plus long & le crâne beaucoup plus dur. Si ces caracteres ont été bien saisis, & si ces différences sont réelles & considérables, elles suffiroient pour constituer une autre espèce ; mais, je ne fais si Martens a bien vu, & si les autres qui l'ont copié n'ont pas exagéré (c). » Ces ours blancs (dit-il) sont faits tout autrement que les nôtres ; ils ont la tête longue, semblable à celle d'un chien, & le cou long aussi ; ils aboient presque comme des chiens qui sont enrourés ; ils sont avec cela plus déliés & plus agiles que les autres ours ; ils sont à-peu-près de la même grandeur ; leur poil est long & aussi doux que de la laine ; ils ont le museau, le nez & les griffes noires. . . . On dit que les autres ours ont la tête fort tendre ; mais c'est tout

(c) Anderson, dans son histoire d'Islande & de Groenland *tome II*, p. 47. Ellis dans son voyage de la baie de Hudson, *tome I*, p. 56.

le contraire pour les ours blancs ; quelques coups de massue que nous leur donnassions sur la tête , ils n'en étoient point du tout étourdis , quoique ces coups eussent pu assommer un bœuf. « On doit remarquer dans cette description , 1°. Que l'Auteur ne fait pas ces ours plus grands que les autres ours , & que par conséquent on doit regarder comme suspect le témoignage de ceux qui ont dit que ces ours de mer avoient jusqu'à treize pieds de longueur (d). 2°. Que le poil aussi doux que de la laine ne fait pas un caractère qui distingue spécifiquement ces ours , puisqu'il suffit qu'un animal habite souvent dans l'eau , pour que son poil devienne plus doux & même plus touffu ; on voit cette même différence dans les castors d'eau & dans les castors terriers : ceux-ci qui habitent plus la terre que l'eau ont le poil plus rude & moins fourni , & ce qui me fait présumer que les autres différences ne sont ni réelles ni même aussi apparentes que le dit Martens , c'est que Dithmar Blefklein dans sa description de l'Islande , parle de ces ours blancs , & assure en avoir vu tuer un en Groenland , qui se dressa sur ses deux pieds comme les autres ours ; & dans ce récit , il ne dit pas un mot qui puisse indiquer que cet ours blanc du Groenland ne fût pas

(d) On porta à bord un ours blanc qu'on avoit tué , sa peau avoit treize pieds de longueur. *Troisième voyage des Hollandais par le Nord*, p. 35.

entièrement semblable aux autres ours (e). D'ailleurs, lorsque ces animaux trouvent quelque proie sur la terre, ils ne se donnent pas la peine d'aller chasser en mer; ils dévorent les rennes & les autres bêtes qu'ils peuvent saisir; ils attaquent même les hommes, & ne manquent jamais de déterrer les cadavres (f); mais la disette où ils se trouvent souvent dans ces terres stériles & désertes, les forcent de s'habituer à l'eau, ils s'y jettent pour attraper des phoques, des jeunes morses, des petits baleineaux; ils se gîtent sur des glaçons où ils les attendent, & d'où ils peuvent les voir venir, les observer de loin; & tant qu'ils trouvent que ce poste leur produit une subsistance abondante, ils ne l'abandonnent pas, en sorte que quand les glaces commencent

(e) *Habet Islandia coloris albi ingentes Ursos. . . .*
in Groenlandiâ ursum magnum & album habuimus obviam qui neque nos timebat neque nostro clamore abigi poterat, verum rectâ ad nos tanquam ad certam prædam contendebat, cumque propius nos accessisset, is bombardâ trajectus, ibi demum erectus, posterioribus pedibus tanquam homo stabat donec tertio trajiceretur, atque ita exanimatus concidit. Dithmar Blefken. Island. Ludg. Bat. 1607, page 64.

(f) Les ours blancs vivent de baleines mortes, & c'est près de ces charognes que l'on en trouve le plus; ils mangent aussi les hommes en vie lorsqu'ils en peuvent surprendre; s'ils viennent à sentir l'endroit où l'on a enterré un corps mort, ils savent fort bien le déterrer, ôter toutes les pierres dont la fosse est couverte, & ouvrir ensuite le cercueil pour manger ce corps. *Recueil des voyages du Nord, tome II, p. 146.*

à se détacher au printemps, ils se laissent emmener, & voyagent avec elles ; & comme ils ne peuvent plus regagner la terre, ni même abandonner pour long-temps le glaçon sur lequel ils se trouvent embarqués, ils périssent en pleine mer ; & ceux qui arrivent avec ces glaces sur les côtes d'Islande ou de Norvège (g), sont affamés au point de se jeter sur tout ce qu'ils rencontrent pour le dévorer, & c'est ce qui a pu augmenter encore le préjugé, que ces ours de mer sont d'une espèce plus féroce & plus vorace que l'espèce ordinaire : quelques Auteurs se sont même persuadés qu'ils étoient amphibies comme les phoques, & qu'ils pouvoient demeurer sous l'eau tout aussi long-temps qu'ils vouloient ; mais le contraire est évident & résulte de la manière dont on les chasse ; ils ne peuvent nager que pendant un petit temps, ni parcourir de suite un espace de plus d'une lieue ; on les suit avec une chaloupe, & on les force de lassitude ; s'ils pouvoient se passer de respirer, ils se plongeroient pour se reposer au fond de l'eau ; mais s'ils plongent, ce n'est que pour quelques instans ; & dans la crainte de se noyer,

(g) Quand les glaces sont détachées du Groenland septentrional, & qu'elles sont poussées vers le midi, les ours blancs qui se trouvent dessus n'en osent sortir, & comme ils abordent ou en Islande ou en Norvège à l'endroit où les glaces les portent, ils deviennent enragés de faim ; & l'on dit d'étranges histoires des ravages que font alors ces animaux. *Recueil des voyages du Nord*, tome I, p. 100.

ils se laissent tuer à fleur - d'eau (h).

La proie la plus ordinaire des ours blancs sont les phoques (i), qui ne sont pas assez forts pour leur résister; mais les morfes auxquels ils enlèvent quelquefois leurs petits, les percent de leurs défenses & les mettent en fuite; il en est de même des baleines, elles les affomment par leur masse & les chassent des lieux qu'elles habitent, où néanmoins ils ravissent & dévorent souvent leurs petits baleinaux. Tous les ours ont naturellement beaucoup de graisse, & ceux-ci qui ne vivent que d'animaux chargés d'huile en ont plus que les autres; elle est aussi à-peu-près semblable à celle de la baleine. La chair de ces ours n'est, dit-on, pas mauvaise

(h) Cet ours blanc nagea en mer quasi l'espace d'un mille; nous le poursuivimes vivement avec trois esquifs, & après que nous l'eumes lassé, il fut surmonté & tué. *Trois navigations des Hollandois au Nord, par Gerard de Vera. Paris, 1599, p. 110.* — Ils nagent d'une pièce de glace à l'autre & plongent; lorsque nous les poursuivions dans nos chaloupes, ils plongeoiert à un bout & sortoiert de l'eau à l'autre extrémité; ils savent aussi fort bien courir à terre. *Recueil des voyages du Nord, tome II, p. 116* — Sur la côte de Spitzberg, un ours blanc entra dans l'eau & nagea plus d'une lieue au large, on le suivit avec des chaloupes, & on le tua, &c. *Troisième voyage des Hollandois, p. 34.*

(i) Quand on eut achevé de tuer cet ours blanc, on lui fendit le ventre, où l'on trouva des morceaux de chien-marin encore entiers, avec la peau & le poil qui étoient des marques qu'il ne venoit que d'être dévoré. *Troisième voyage des Hollandois par le Nord, page 36.*

à manger, & leur peau fait une fourrure très chaude & très durable (k),

II.

VACHE DE TARTARIE.

M. Gmelin (l) a donné dans les nouveaux Mémoires de l'Académie de Pétersbourg la description d'une vache de Tartarie, qui paroît au premier coup d'œil être d'une espèce différente de toutes celles dont nous avons parlé à l'article du buffle (m). » Cette

(k) Les ours blancs vont à la quête des loups & des chiens-marins, & sont avides des baleineaux qu'ils trouvent friands sur tous les autres poissons. . . Ils craignent les baleines qui les sentent & les poursuivent par une antipathie naturelle, parce qu'ils mangent leurs petits. *Recueil des voyages du Nord, tome I, p. 99.* — Les peaux des ours blancs sont d'un grand soulagement pour ceux qui voyagent en hiver; on prépare ces peaux à Spitzberg même, en les jetant dans de la sciure qu'on fait bien chauffer, & qui de cette manière tire toute la graisse des peaux & les désèche. . . Leur graisse est comme du suif, elle devient aussi claire que de l'huile ou graisse de baleine après qu'on l'a bien fondue; on s'en sert ordinairement pour les lampes, & elle ne sent pas si mauvais que l'huile de poisson. Nos mariniens la vendent pour l'huile de baleine. La chair de ces ours est grasse & blanchâtre. . . Leur lait est fort blanc & gras. *Troisième voyage des Hollandois, tome II, p. 117.*

(l) *Vacca Grunnicus villosa, caudâ equinâ.* Gmelin. *Novi comment. Hist. Petrop.* tome V. Petropoli, 1760, fig. tab VII

(m) Voyez le tome X de cette Histoire naturelle.

vache, dit-il, que j'ai vu vivante & que j'ai fait dessiner en Sibérie, venoit de Calmouquie : elle avoit de longueur deux aunes & demi de Russie ; par ce module on peut juger des autres dimensions dont le dessinateur a bien rendu les proportions. Le corps ressemble à celui d'une vache ordinaire ; les cornes sont torses en dedans, le poil du corps & de la tête est noir, à l'exception du front & de l'épine du dos, sur lesquels il est blanc ; le cou a une criniere, & tout le corps comme celui d'un bouc est couvert d'un poil très long, & qui descend jusque sur les genoux ; en sorte que les pieds paroissent très courts ; le dos s'élève en bosse ; la queue ressemble à celle du cheval, elle est d'un poil blanc & très fourni ; les pieds de devant sont noirs, ceux de derriere blancs, & tous sont semblables à ceux du bœuf ; sur les talons des pieds de derriere, il y a deux houppes de longs poils, l'une en avant & l'autre en arriere, & sur les talons des pieds de devant il n'y a qu'une houppe en arriere. Les excréments sont un peu plus solides que ceux des vaches ; & lorsque cet animal veut piffer, il retire son corps en arriere. Il ne mugit pas comme un bœuf, mais il grogne comme un cochon ; il est sauvage & même féroce, car à l'exception de l'homme qui lui donne à manger, il donne des coups de tête à tous ceux qui l'approchent. Il ne souffre qu'avec peine la présence des vaches domestiques ; lorsqu'il en voit quelqu'une, il grogne, ce qui lui arrive très rarement en toute autre circonstance ». M. Gmelin ajoute à

cette description, qu'il est aisé de voir » que c'est le même animal dont Rubruquis a fait mention dans son voyage de Tartarie. . . . qu'il y en a de deux espèces chez les Calmouques; la première nommée *Sarluk*, qui est celle même qu'il vient de décrire; la seconde appelée *Chainuk*, qui diffère de l'autre par la grandeur de la tête & des cornes, & aussi en ce que la queue qui ressemble à son origine à celle d'un cheval, se termine ensuite comme celle d'une vache; mais que toutes deux sont du même naturel «.

Il n'y a dans toute cette description qu'un seul caractère qui pourroit indiquer que ces vaches de Calmouquie sont d'une espèce particulière, c'est le grognement au lieu du mugissement; car pour tout le reste, ces vaches ressemblent si fort aux bisons que je ne doute pas qu'elles ne soient de leur espèce ou plutôt de leur race: d'ailleurs, quoique l'Auteur dise que ces vaches ne mugissent pas, mais qu'elles grognent, il avoue cependant qu'elles grognent très rarement, & c'étoit peut-être une affection particulière de l'individu qu'il a vu, car Rubruquis & les autres qu'il cite ne parlent pas de ce grognement; peut-être aussi les bisons lorsqu'ils sont irrités ont-ils un grognement de colère; nos taureaux même, surtout dans le temps du rut, ont une grosse voix entrecoupée qui ressemble beaucoup plus à un grognement qu'à un mugissement. Je suis donc persuadé que cette vache grognante (*Vacca grunniens*) de M. Gmelin n'est autre

chose qu'un bison, & ne fait pas une espèce particuliere.

I I I.

L E T O L A I.

Cet animal qui est fort commun dans les terres voisines du lac Baikal en Tartarie, est un peu plus grand qu'un lapin, auquel il ressemble par la forme du corps, par le poil, par les allures, par la qualité, la saveur, la couleur de la chair, & aussi par l'habitude de creuser de même la terre pour se faire une retraite : il n'en diffère que par la queue qui est considérablement plus longue que celle du lapin, il est aussi conformé de même à l'intérieur (*n*) ; il me paroît donc assez vraisemblable que n'en différant que par la seule longueur de la queue, il ne fait pas une espèce réellement différente, mais une simple variété dans celle du lapin : Rubruquis, en parlant des animaux de Tartarie, dit, » il y a des connils à longue queue,

(*n*) *Cuniculus insigniter caudatus coloris Leporini.* . . . Circa internas partes hæc observavi. Cæcum colo paulo angustius erat sed longius, utpote oculo pollicum longitudinem æquans; prope ilei insertionem cærulescens, digiti medii capax, sensumque decrescens, in extremitate vix calamum scriptorium latitudine capit, colore ibidem albente gaudens. Œsophagus uti in Lepore ventriculum medium subit. A Mongolis Tolai dicitur idemque nomen Russis etiam harum regionum usitatum est. Gmelin. Nov. comment. Ac. Petrop. tome V, tab. XI, fig. 2.

qui ont au bout d'icelle des poils noirs & blancs. . . . Point de cerfs, peu de lièvres, force gazelles, &c. « Ce passage semble indiquer que notre lapin à courte queue ne se trouve point en Tartarie (o) ou plutôt qu'il a subi dans ce climat quelques variétés & notamment celle d'une queue plus alongée; car le tolai ressemblant au lapin à tous autres égards, on ne peut guere douter que ce ne soit en effet un lapin à queue longue, & je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'en faire une espèce distincte & séparée de celle du lapin.

I V.

L E Z I S E L.

Quelques Auteurs, & entr'autres M. Linnæus ont douté si le *zisel* ou *ziesel* (p), (*citillus*) étoit un animal différent du hamster

(o) Relation des voyages en Tartarie, par Rubruquis, page 25.

(p) *Mus noricus* quem *citillum* appellant, in terræ cavernis habitat, ei corpus ut *mustelæ domesticæ* longum & tenue, cauda admodum brevis, color pilis ut *cuniculorum* quorundam pilis, cinereus, sed obscurior. Sicut *talpa* caret, auribus sed non caret foraminibus quibus sonum ut avis recipit. Dentes habet muris dentium similes; ex hujus etiam pellibus quanquam non sine pretiosæ vestes solent confici. Georg. Agricolæ de animantibus subterraneis, Brasil. 1561, p. 488.

Citellus, *Mus noricus* Agricolæ ein *Zeisel*. Schwencfeld Theriotropheum Silesiæ. Lignicii, 1604, p. 86.

Mus noricus vel *citellus*. Gesner. Hist. quadrup. p]

(*cricetus*) : il est vrai qu'ils se ressemblent à plusieurs égards, & qu'ils sont à peu-près du même pays (9); mais ils diffèrent néanmoins par un assez grand nombre de caractères, pour que nous soyons convaincus qu'ils sont d'espèces réellement différentes. Le zifel est plus petit que le hamster, il a le corps long & menu comme la belette, au lieu que le hamster a le corps assez gros & ramassé comme le rat; il n'a point d'oreilles extérieures, mais seulement des trous auditifs cachés sous le poil; le hamster à la vérité, a les oreilles courtes, mais elles sont très apparentes & fort larges. Le zifel est d'un gris plus ou moins cendré & d'une couleur uniforme; le hamster est marqué de chaque côté sur l'avant du corps de trois grandes taches blanches : ces différences, jointes à ce que ces deux animaux, quoiqu'habitans des mêmes terres, ne se mêlent pas, & que les espèces subsistent séparées, suffisent pour qu'on ne puisse douter que ce soient en effet deux espèces différentes; & quoiqu'ils se ressemblent, en ce qu'ils ont tous deux la queue courte, les jambes basses, les dents semblables à celles des rats, & les mêmes habitudes naturelles, comme celle de se creuser des retraites, d'y faire des magasins, de dévaster les blés, &c. D'ailleurs ce qui n'auroit dû laisser aucun doute à des Naturalistes un

(9) Nota. Le hamster se trouve en Misnie, en Thuringe, dans le pays d'Hanovre. Le zifel, en Hongrie, en Autriche & en Pologne, où on l'appelle *sufet*.

peu instruits, quand même ils n'auroient pas vu ces deux animaux, c'est qu'Agricola, Auteur exact & judicieux, dans son petit traité sur les animaux souterrains, donne la description de l'un & de l'autre, les distingue si clairement, qu'il n'est pas possible de les confondre (r). Ainsi nous pouvons donner pour certain que le hamster & le zifel sont deux animaux différens, & peut-être d'espèces aussi éloignées que celle de la belette l'est de celle du rat.

V.

L E Z E M N I.

Il y a en Pologne & en Russie un autre

(r) *Istius (viverræ scilicet) ferocitatis est etiam agri vastator & cereris hostis hamster quem quidam cricetum nominant. . . . Existit iracundus & mordax. . . . In terræ cavernis habitat non aliter atque cuniculus, sed angustis, & idcirco pellis quâ parte utrinque coxam tegit a pilis est nuda. Major paulo quam domestica mustela existit, pedes habet admodum breves : pilis in dorso color est fere Leporis, in ventre niger, in lateribus rutilus; sed utrinque latus maculis albis tribus numero distinguitur. Suprema capitis pars ut etiam cervix, eundem quem dorsum habet colorem; tempora rutila sunt, guttur est candidum. Caudæ quæ ad tres digitos transversos longa ut similiter leporis color. Pili autem sic inhaerent cuti ut ex ea difficulter evelli possint. Ac cutis quidem a carne facilius avellitur quam pili ex cute radicitus extrahantur, atque ob hanc causam & varietatem pelles ejus sunt pretiosæ. Georg. Agricol. de anim. subt. pag. 490. Nota.* Il suffit de comparer cette description du hamster qui est fort bonne avec celle que le même Auteur donne du Zifel, & que nous avons rapportée dans la note précédente pour être très convaincus que ces deux animaux sont fort différens l'un de l'autre.

animal appelé *Ziemni* ou *Zemni*, qui est du même genre que le *Zifel*, mais qui est plus grand, plus fort & plus méchant; il est un peu plus petit qu'un chat domestique, il a la tête assez grosse, le corps menu, les oreilles courtes & arrondies, quatre grandes dents incisives qui lui sortent de la gueule, dont les deux de la mâchoire inférieure sont trois fois plus longues que les deux de la mâchoire supérieure; les pieds très courts & couverts de poils, divisés en cinq doigts & armés d'ongles courbes; le poil mollet, court & de couleur de gris-de-fouris; la queue médiocrement grande; les yeux aussi petits & aussi cachés que ceux de la taupe. Rzaczynski a appelé cet animal *petit chien de terre* (*canicula subterranea*): cet Auteur me paroît être le seul qui ait parlé du zemni, qui néanmoins est fort commun dans quelques provinces du Nord (f). Son naturel & ses habitudes sont à peu-près les mêmes que celles du hamster & du zifel; il mord dangereusement, mange avidement, & dévaste les moissons & les jardins; il se fait un terrier; il vit de grains, de fruits & de légumes, dont il fait des magasins dans sa retraite, où il passe tout le temps de l'hiver.

(f) Reperitur hoc animal in Podolia, Ukraina, Volinia circa Suraz. Chodaki, Rienki, Mossezinica, Szurkowie & alibi; non raro eruitur ab Agriculis ibidem vomeribus. Rzaczynski. Auct. pag. 325 & 326.

V I.

L E P O U C.

Le même auteur (Rzaczynski) fait mention d'un autre animal que les Russes appellent *Pouch* : il est plus grand que le rat domestique ; il a le museau oblong ; il creuse la terre, se fait un terrier & dévaste aussi les jardins ; il y en avoit en si grand nombre auprès de Suraz en Volhinie, que les habitans furent obligés d'abandonner la culture de leurs jardins. Ce pouc pourroit bien être le même que Seba nomme *Rat de Norvège*, & dont il donne la description & la figure (1).

V I I.

L E P É R O U A S C A.

Il y a encore en Russie & en Pologne, surtout en Volhinie, un animal appelé par les Russes *Perewiazka*, & par les Polonois *Przewiaska* (u), nom qu'on peut rendre par la

(1) *Mus ex Norvegia cinereo fuscus; Rostro gaudet
suillo, capite longiusculo, brevibus latisque auriculis,
promisso mystace utrinque ad latera narium vigente, dor-
sum ejus latum & incurvum est, abdomen pendulum, fe-
mora grossa; pedum digiti longi, acutis unguibus ad fo-
diendum adaptatis; talparum enim instar in erutis sub
terra antris degit; pilus ex dilute cinereo fuscus est.* Se-
ba, volume II, page 64, fig. table 63, fig. 5.

(u) Rzaczynski. *Aut.* p. 328.

dénomination de *Belette à ceintures* (*mustela præcinctæ*), comme le dit Razczynski; cet animal est plus petit que le putois: il est couvert d'un poil blanchâtre, rayé transversalement de plusieurs lignes d'un jaune-roux, qui semblent lui faire autant de ceintures; il demeure dans les bois & se creuse un terrier. Sa peau est recherchée & fait une jolie fourrure.

V I I I.

L E S O U S L I K.

On trouve à Casan & dans les provinces qu'arrose le Volga, & jusque dans l'Autriche un petit animal appelé *Souflik* en langue Russe, dont on fait d'assez jolies fourrures; il ressemble beaucoup au campagnol par la figure, il a comme lui la queue courte; mais ce qui le distingue du campagnol & de tous les autres rats, c'est que sa robe qui est d'un gris-fauve est semée par-tout de petites taches d'un blanc vif & lustré; ces petites taches n'ont guere qu'une ligne de diamètre, & sont à deux ou trois lignes de distance les unes des autres, elles sont plus apparentes & mieux terminées sur les lombes de l'animal que sur les épaules & la tête. M. Pennant (*), Gentilhomme Anglois, très versé dans l'Histoire naturelle, & qui connoît très bien les animaux, a eu la

(*) Thomas Pennant, Esqr. *at Downing in Flintshire,*

bonté de me donner un de ces *souflicks* qu'on lui avoit envoyé d'Autriche comme un animal inconnu des Naturalistes, & qui n'avoit point de nom dans ce pays; je le reconnus pour être le même que celui dont j'avois une fourrure, & dont M. Sanchez (y) m'avoit fourni la notice suivante. » Les rats que l'on appelle *souflicks*, se prennent en grand nombre sur les barques chargées de sel dans la riviere de *Kama*, qui descend de *Solikamskie* où sont les salines, & vient tomber dans le *Volga* au-dessus de la ville de *Casan*, au confluent de *Teluschin* : le *Volga* depuis *Simbuski* jusqu'à *Somtof* est couvert de ces bateaux de sel, & c'est dans les terres voisines de ces rivieres, aussi bien que sur les bateaux qu'on prend ces animaux; on leur a donné le nom *souflick*, qui veut dire *friand*, parce qu'ils sont très avides de sel ».

I X.

T A U P E D O R É E.

Enfin pour n'omettre aucun des animaux du Nord, & même des plus petits, il paroît qu'il y a en Sibérie une sorte de taupe qu'on appelle *Taupe dorée*, & dont l'espèce pourroit être différente de celle de la taupe ordinaire, parce que cette taupe de Sibérie n'a

(y) R. Sanchez, ci-devant premier Médecin à la Cour de Russie.

point de queue & qu'elle a le museau court, le poil mêlé de roux & de vert, & qu'elle n'a que trois doigts aux pieds de devant & quatre aux pieds de derrière, au lieu que la taupe ordinaire a cinq doigts à tous les pieds. Nous ignorons le nom de cet animal, dont Seba a donné la figure (z).

X.

R A T D' E A U B L A N C.

On trouve en Canada le rat d'eau d'Europe, mais avec des couleurs différentes; il n'est brun que sur le dos, le reste du corps est blanc & fauve en quelques endroits; la tête, & le museau même, sont blancs aussi-bien que l'extrémité de la queue; le poil paroît plus doux & plus lustré que celui de notre rat d'eau; mais au reste tout est semblable, & l'on ne peut pas douter que ces deux animaux ne soient de la même espèce: le blanc du poil vient du froid du climat, & l'on peut présumer qu'en recherchant les animaux dans le nord de l'Europe, on y trouvera, comme en Canada, ce rat d'eau blanc.

X I.

L E C O C H O N D E G U I N É E

Quoique cet animal diffère du cochon or-

(z) Seba, *Vol. I, p. 51, tab. 32. Mas. fig. 4. Fa-*
mina, fig. 5.

dinaire par quelques caractères assez marqués ; je présume néanmoins qu'il est de la même espèce , & que ces différences ne font que des variétés produites par l'influence du climat ; nous en avons l'exemple dans le cochon de Siam , qui diffère aussi du cochon d'Europe , & qui cependant est certainement de la même espèce , puisqu'ils se mêlent & produisent ensemble ; le cochon de Guinée est à-peu-près de la même figure que notre cochon & de la même grosseur que le cochon de Siam , c'est-à-dire , plus petit que notre sanglier ou que notre cochon ; il est originaire de Guinée , & a été transporté au Brésil , où il s'est multiplié comme dans son pays natal ; il y est domestique & tout-à-fait privé ; il a le poil court ; roux & brillant ; il n'a point de soies , pas même sur le dos ; le cou seulement & la croupe près de l'origine de la queue sont couverts de poils un peu plus longs que ceux du reste du corps ; il n'a pas la tête si grosse que le cochon d'Europe , & il en diffère encore par la forme des oreilles qu'il a très longues , très pointues & couchées en arrière le long du cou ; sa queue est aussi beaucoup plus longue , elle touche presque à terre , & elle est sans poil jusqu'à son extrémité (a) : au reste , cette race de cochon , qui selon Marcgrave est originaire de Guinée , se trouve aussi en Asie & particulière-

(a) Marcgrav. *Hist. nat. Bras.* page 320, fig. *Ibid.*

ment dans l'isle de Java (*b*), d'où il paroît qu'elle a été transportée au cap de Bonne-espérance par les Hollandois (*c*).

X I I.

LE SANGLIER DU CAP-VERD.

Il y a dans les terres voisines du Cap-vert un autre *cochon* ou *sanglier*, qui par le nombre des dents & par l'énormité des deux défenses de la mâchoire supérieure, nous paroît être d'une race & peut-être même d'une espèce différente de tous les autres cochons, & s'approcher un peu du babi-rouffa : ces défenses du dessus ressemblent plus à des cornes d'ivoire qu'à des dents, elles ont un demi-pied de longueur & cinq pouces de circonférence à la base, & elles sont courbées & recourbées à-peu-près comme les cornes d'un taureau : ce caractère seul ne suffiroit pas pour qu'on dût regarder ce sanglier comme une espèce par-

(*b*) Leurs porcs (à l'isle de Java) n'ont point de poil, & sont si gras que leur ventre traîne à terre. *Voyage de Mandello, tome II, p. 349.*

(*c*) Les cochons qui ont été apportés de Java au cap de Bonne-espérance, ont les jambes fort courtes, & sont noirs & sans soies ; leur ventre qui est fort gros pend presque jusqu'à terre ; il s'en faut de beaucoup que leur graisse n'ait la consistance qu'a celle des cochons d'Europe. . . . La chair en est très bonne à manger. *Description du cap de Bonne-espérance, par Kolbe, tome III, p. 48.*

ticulière ;

particulière; mais ce qui semble fonder cette présomption, c'est qu'il diffère encore de tous les autres cochons par la longue ouverture de ses narines, par la grande largeur & la forme de ses mâchoires, & par le nombre & la figure des dents mâchelières; cependant nous avons vu les défenses d'un sanglier, tué dans nos bois de Bourgogne, qui approchoient un peu de celles de ce sanglier du Cap-verd, ces défenses avoient environ trois pouces & demi de long sur quatre pouces de circonférence à la base, elles étoient contournées comme les cornes d'un taureau, c'est-à-dire, qu'elles avoient une double courbure, au lieu que les défenses ordinaires n'ont qu'une simple courbure en portion de cercle; elles paroissoient être aussi d'un ivoire solide, & il est certain que ce sanglier devoit avoir la mâchoire plus large que les autres; ainsi nous pouvons présumer avec quelque fondement que ce sanglier du Cap-verd est une simple variété, une race particulière dans l'espèce du sanglier ordinaire.

X I I I.

LE LOUP DU MEXIQUE.

Comme le loup est originaire des pays froids, il a passé par les terres du Nord & se trouve également dans les deux continens. Nous avons parlé des loups noirs & des loups gris de l'Amérique septentrionale; il paroît que cette espèce s'est répandue jusqu'à

la nouvelle Espagne & au Mexique, & que dans ce climat plus chaud, elle a subi des variétés, sans cependant avoir changé ni de nature, ni de naturel; car ce loup du Mexique a la même figure, les mêmes appétits & les mêmes habitudes que le loup d'Europe ou le loup de l'Amérique septentrionale, & tous paroissent être d'une seule & même espèce. Le loup du Mexique ou plutôt de la nouvelle Espagne, où on le trouve bien plus communément qu'au Mexique, a cinq doigts aux pieds de devant, quatre à ceux de derrière; les oreilles longues & droites, & les yeux étincelans comme nos loups; mais il a la tête un peu plus grosse, le cou plus épais & la queue moins velue: au-dessus de la gueule il a quelques piquans aussi gros, mais moins roides que ceux du hérisson: sur un fond de poil gris, son corps est marqué de quelques taches jaunes; la tête de la même couleur que le corps est traversée de raies brunes, & le front est taché de fauve; les oreilles sont grises comme la tête & le corps: il y a une longue tache fauve sur le cou, une seconde tache semblable sur la poitrine & une troisième sur le ventre; les flancs sont marqués de bandes transversales depuis le dos jusqu'au ventre; la queue est grise & marquée d'une tache fauve dans son milieu; les jambes sont rayées de haut en bas de gris & de brun (d). Ce loup est, comme l'on voit, le plus

(d) Xoloitcuintli, *Lupus Mexicanus*. Hernand. *Hist. Mex.* p. 479, fig. *Ibid.*

beau des loups, & sa fourrure doit être recherchée par la variété des couleurs (e); mais, au reste rien n'indique qu'il soit d'une espèce différente des nôtres, qui varient du gris au blanc, du blanc au noir & au mêlé, sans pour cela changer d'espèce; & l'on voit par le témoignage de Fernandès, que ces loups de la nouvelle Espagne, dont nous venons de donner la description, d'après Recchi & Fabri, varient comme le loup d'Europe, puisque dans ce pays même ils ne sont pas tous marqués comme nous venons de le dire, & qu'il s'en trouve qui sont de couleur uniforme & même tout blancs (f).

X I V.

L' A L C O.

Nous avons dit qu'il y avoit au Pérou & au Mexique, avant l'arrivée des Européens,

(e) *Nota.* On pourroit soupçonner à cause de la variété des couleurs que, ce loup du Mexique est un *lynx* ou *loup-cervier*, dont l'espèce se trouve aussi-bien que celle du loup dans les deux continens: mais il suffit de jeter les yeux sur la figure que nous a donné Recchi pour reconnoître qu'elle ressemble tout-à-fait à celle du loup & point du tout à celle du *lynx*.

(f) *Cuetlachtli, seu Lupus indicus.* Jo. Fabr. *Xoloitscuintli. Forma, colore, moribus & mole corporis lupo nostrati similis est atque adeo ejus (ut mihi quidem videtur) speciei, sed ampliori capite. Tauros verò sicut & nostras lupo aggreditur & interdum etiam homines, reperiuntur nonnulli candentes. . . . Vivit in calidis novæ Hispaniæ locis.* Fernand. *Hist. anim. nov. Hispan.* pag. 7.

des animaux domestiques nommés *Alco*, qui étoient de la grandeur & à-peu-près du même naturel que nos petits chiens, & que les Espagnols les avoient appellés *Chiens du Mexique*, *Chiens du Pérou*, par cette convenue & parce qu'ils ont le même attachement, la même fidélité pour leurs maîtres; en effet l'espèce de ces animaux ne paroît pas être essentiellement différente de celle du chien, & d'ailleurs il se pourroit que le mot *alco* fût un terme générique & non pas spécifique. Recchi nous a laissé la figure d'un de ces alcos, qui s'appelloit en langue Mexicaine, *Ytzcuinte Porzotli*, il étoit prodigieusement gras & probablement dénaturé par l'état de domesticité, & par une nourriture trop abondante; la tête est représentée si petite qu'elle n'a, pour ainsi dire, aucune proportion avec la grosseur du corps; il a les oreilles pendantes, autre signe de domesticité; le museau ressemble assez à celui d'un chien, tout le devant de la tête est blanc, & les oreilles sont en partie fauves; le cou est si court qu'il n'y a point d'intervalle entre la tête & les épaules; le dos est arqué & couvert d'un poil jaune; la queue est blanche & courte, elle est pendante & ne descend pas plus bas que les cuisses; le ventre est gros & tendu, marqué de taches noires, avec six mamelles très apparentes; les jambes & les pieds sont blancs, & les doigts sont comme ceux du chien, & armés d'ongles longs & pointus (g). Fabri qui nous

(g) Ytzcuinte porzotli, *Canis Mexicana*. . . . *Ad*

a donné cette description, conclut, après une très longue dissertation, que cet animal est le même que celui qu'on appelle *alco*, & je crois que son assertion est fondée; mais il ne faut pas la regarder comme exclusive, car il y a encore une autre race de chien en Amérique à laquelle ce nom convient également; outre les chiens, dit Fernandès, que les Espagnols ont transportés d'Europe en Amérique, on y en trouve trois autres espèces qui sont assez semblables aux nôtres, par la nature & les mœurs, & qui n'en diffèrent pas infiniment par la forme. Le premier & le plus grand de ces chiens Américains est celui qu'on appelle *Xoloiztcuintli*, souvent il a plus de trois coudées de longueur, & ce qui lui est particulier, c'est qu'il est tout nu & sans poil, il est seulement couvert d'une peau douce, unie & marquée de taches jaunes & bleues. Le second est couvert de poil, & pour la grandeur est assez semblable à nos petits chiens de Malte; il est marqué de blanc, de noir & de jaune; il est singulier & agréable par sa difformité, ayant le dos bossu & le cou si court qu'il semble que sa tête sorte immédiatement des épaules; on l'appelle *Michuacanens*, du nom de son pays. Le troisième de ces chiens se nomme *Techichi*, il est assez

unguem animal. quod hic prostat. nanum, pingue & mansuetum effigiatum, mihi videtur illud esse quod Americani nomine communi, Alco vocabant. Hernand. Hist. Mex. page 466 & 478, f.g. page 466.

semblable à nos petits chiens, mais il a la mine sauvage & triste. Les Américains en mangent la chair (h).

En comparant ces témoignages de Fabri & de Fernandès, il est clair que le second chien que ce dernier Auteur appelle *michuacanens*, est le même que l'*ytzcuinte porzotli*, & que cette espèce d'animal existoit en effet en Amérique avant l'arrivée des Européens; il doit en être de même de la troisième espèce appelée *techichi*. Je suis donc persuadé que le mot *alco*, étoit un nom générique qui les désignoit toutes deux, & peut-être encore d'autres races ou variétés que nous ne connoissons pas. Mais à l'égard de la première, il me paroît que Fernandès s'est trompé sur le nom & la chose; aucun Auteur ne dit qu'il se trouve des chiens nus à la nouvelle Espagne; cette race de chiens vulgairement appellés *chiens Turcs*, vient des Indes & des autres pays les plus chauds de l'ancien continent, & il est probable que ceux que Fernandès a vus en Amérique y avoient été transportés, d'autant plus qu'il dit expressément qu'il avoit vu cette espèce en Espagne avant son départ pour l'Amérique : ces deux raisons sont suffisantes pour qu'on doive présumer que ce chien nu n'en étoit pas originaire, mais y avoit été transporté; & ce qui achève de le prouver, c'est que cet animal n'avoit point de nom Amé-

(h) Fernandès. *Hist. anim. nov. Hisp.* p. 6 & 7. cap. XX; & p. 10, cap. XXI.

ricain , & que Fernandès pour lui en donner un emprunte celui de *Xoloitzcuintli* , qui est le nom du loup de Mexique ; ainsi des trois espèces ou variétés des chiens Américains , dont cet Auteur fait mention , il n'en reste que deux que l'on désignoit indifféremment par le nom d'*alco*. Car indépendamment de l'*alco* gras & potelé , qui servoit de chien bichon aux Dames Péruviennes , il y avoit un *alco* maigre & à mine triste qu'on employoit à la chasse ; & il est très possible que ces animaux , quoique de races très différentes en apparence de celles de tous nos chiens , soient cependant issus de la même souche. Les chiens de Lapponie , de Sibérie , d'Islande , &c. ont dû passer comme les renards & les loups d'un continent à l'autre , & se dénaturer ensuite comme les autres chiens par le climat & la domesticité. Le premier *alco* dont le cou est si court se rapproche du chien d'Islande ; & le *techichi* de la nouvelle Espagne , est peut-être le même animal que le *koupara* (i) ou *chien-crabe* de la Guiane , qui ressemble au renard par la figure , & au chacal par le poil ; on l'a nommé *chien-crabe* , parce qu'il se nourrit principalement de crabes & d'autres crustacées. Je n'ai vu qu'une peau de cet animal de la Guiane , & je ne suis pas en état de décider s'il est d'une espèce particulière , ou si l'on doit le

(i) *Canis ferus* , Major, *Canycosus* , vulgo dictus *Koupara*. Barrère, *Essai d'Hist. nat. de la Fr. Equin.* p. 149.

rapporter à celles du chien, du renard ou du chacal.

X V.

LE TAYRA OU LE GALERA.

Cet animal dont M. Brown nous a donné la description & la figure, est de la grandeur d'un petit lapin, & ressemble assez à la belette ou à la fouine : il se creuse un terrier, il a beaucoup de force dans les pieds de devant, qui sont considérablement plus courts que ceux de derrière; son museau est allongé, un peu pointu & garni d'une moustache; la mâchoire inférieure est beaucoup plus courte que la supérieure; il a six dents incisives & deux canines à chaque mâchoire, sans compter les mâchelières; sa langue est rude comme celle du chat; sa tête est oblongue; ses yeux qui sont aussi un peu oblongs sont à une égale distance des oreilles & de l'extrémité du museau; ses oreilles sont plates & assez semblables à celles de l'homme; ses pieds sont forts, & faits pour creuser; les métatarses sont allongés; il y a cinq doigts à tous les pieds; la queue est longue & droite, & va toujours en diminuant; le corps est oblong & ressemble beaucoup à celui d'un gros rat; il est couvert de poils bruns, dont les uns sont assez longs & les autres beaucoup plus courts (k). Cet

(k) *The history of Jamaica by Pat. Brown, Lond. 1756, chap. v, p. 484, tab. XLIX, fig. 1.*

animal nous paroît être une petite espèce de fouine ou de putois. M. Linnæus a soupçonné, avec quelque raison, que la belette noire du Bresil pourroit bien être le *galera* de M. Brown, & en effet les deux descriptions s'accordent assez pour qu'on puisse le présumer (1); au reste, cette belette noire du Bresil se trouve aussi à la Guiane où elle se nomme *tayra* (m); & je soupçonne que le nom *galera*, dont M. Brown ne donne pas l'origine, est un mot corrompu & dérivé de *tayra*, qui est le vrai nom de cet animal.

(1) *Mustela atra collo subtus maculâ albâ trilobâ. Habitat in Brasilia. . . .* Holmens. Confer. Brown. Jam. 485, tab. XLIX, fig. 1. *Galera. Statura martis at nigra, pilis rigidioribus, auriculæ rotundæ villosæ. Arca ante oculos cinerascens, maculæ sub medio collo non verò sub gula. Mammæ pone umbilicum quatuor. NOTA.* M. Brown, dit à la vérité, qu'il n'a pu voir que deux mamelles au bas du ventre, mais il se peut que les deux autres lui aient échappé; il dit aussi, que le *Galera* se trouve en Guinée, & la *Belette noire* se trouve au contraire au Bresil; mais cela ne doit point arrêter, car tous les jours il arrive que des animaux du Bresil, premièrement transportés en Guinée & ensuite ailleurs, passent pour être de Guinée, & réciproquement; en sorte que je suis de l'avis de M. Linnæus, & je crois que le *galera* de M. Brown, est le même que la *belette noire* du Bresil.

(m) *Mustela maxima atra Moschum redolens. Tayra. Grosse Belette.* Cet animal en se frottant contre les arbres y laisse une espèce d'humeur onctueuse qui sent beaucoup le musc. Barrère. *Histoire naturelle de la Fr. Equin. p. 155 & 156.*

XVI.

LE PHILANDRE DE SURINAM.

Cet animal est du même climat & d'une espèce voisine de celle du sarigue, de la marmose, du Cayopollin & du phalanger. Sibille Merian est le premier Auteur qui en ait donné la figure, avec une courte indication (n). Ensuite Seba a donné pour la femelle la figure même de Merian, & pour le mâle une nouvelle figure avec une espèce de description : cet animal, dit-il, a les yeux très brillans & environnés d'un cercle de poil brun - foncé; le corps couvert d'un poil doux ou plutôt d'une espèce de laine d'un jaune-roux ou rouge, clair sur le dos; le front, le museau, le ventre & les pieds sont d'un jaune-blanchâtre; les oreilles sont nues & assez roides; il y a de longs poils en forme de moustaches sur la lèvre supérieure & aussi au-dessus des yeux; ses dents sont, comme celles du loir, pointues & piquantes; sur la queue qui est nue & d'une

(n) *Hic genus gliris sylvestris depictum est qui catulos quorum vulgo quinque vel sex una fatura enititur, in dorso secum portat, ex flavo fusci coloris, at subucula ejus alba est: cum antra exeunt alimenti causa, à catulis circum curruntur qui jam saturi vel molestias suspicantes, illico matris dorsum ascendunt, & caudas suas parentum caudis involvunt, qui illos statim in antra apportant.* Mar. Sibil. Merian. Insect. Surinam. Amst. page 66, fig. tab. LXVI.

couleur pâle, il y a dans le mâle des taches d'un rouge-obscur qui ne se remarquent pas sur la queue de la femelle; les pieds ressemblent aux mains d'un singe, ceux de devant ont les quatre doigts & le pouce garnis d'ongles courts & obtus, au lieu que des cinq doigts des pieds de derrière, il n'y a que le pouce qui ait un ongle plat & obtus, les quatre autres sont armés de petits ongles aigus. Les petits de ces animaux ont un grognement assez semblable à celui d'un petit cochon de lait. Les mamelles de la mère ressemblent à celles de la marmose. Seba remarque avec raison que dans la figure, donnée par Merian, les pieds & les doigts sont mal représentés (o). Ces philandres produisent cinq ou six petits, ils ont la queue très longue & prenante comme celle des sapajous; les petits montent sur le dos de leur mère & s'y tiennent en accrochant leur queue à la sienne; dans cette situation qui leur est familière, elle les porte & transporte avec autant de sûreté que de légèreté.

XVII.

L'AKOUCHI.

L'Akouchi est assez commun à la Guiane & dans les autres parties de l'Amérique méridionale; il diffère de l'agouti, en ce qu'il a une queue, au lieu que l'agouti n'en a

(o) Seba, *Volume I*, p. 49, *table XXI*, fig. 4.

point; l'akouchi est ordinairement plus petit que l'agouti, & son poil n'est pas roux, mais de couleur olivâtre (p); voilà les seules différences que nous connoissons entre ces deux animaux, qui néanmoins nous paroissent suffisantes pour constituer deux espèces distinctes & séparées.

X V I I I.

L E T U C A N.

Fernandès donne le nom de *Tucan* à un petit quadrupède de la nouvelle Espagne, dont la grandeur, la figure & les habitudes naturelles approchent plus de celles de la taupe que d'aucun autre animal; il me paroît que c'est le même qu'a décrit Seba, sous le nom de *Taupe rouge* d'Amérique (q), au moins les descriptions de ces deux Auteurs s'accordent assez pour qu'on doive le présumer. Le tucan est peut-être un peu plus grand que notre taupe, il est comme elle gras & charnu, avec des jambes si courtes que le ventre touche à terre; il a la queue courte; les oreilles petites & rondes; les yeux si petits qu'ils lui sont, pour ainsi dire, inutiles; mais il diffère de la taupe par la couleur du poil, qui est d'un jaune-roux, & par le nombre des doigts, n'en ayant que

(p) *Cuniculus minor, caudatus, olivaceus*. Akouchi. Barrère, *hist. nat. de la Fr. Equin.* p. 153.

(q) Seba. *Volume I, p. 51, tab. XXXII, fig. 2.*

trois aux pieds de devant & quatre à ceux de derriere, au lieu que la taupe a cinq doigts à tous les pieds; il paroît en différer encore, en ce que sa chair est bonne à manger, & qu'il n'a pas l'instinct de la taupe pour retrouver sa retraite lorsqu'il en est sorti; il creuse à chaque fois un nouveau trou, en sorte que dans de certaines terres qui lui conviennent, les trous que font ces animaux (r), sont en si grand nombre, & si près les uns des autres, qu'on ne peut y marcher qu'avec précaution.

X I X.

LA MUSARAIGNE DU BRESIL.

Nous indiquons cet animal par la dénomination de *Musaraigne* du Bresil, parce que nous en ignorons le nom, & qu'il ressemble plus à la musaraigne qu'à aucun animal; il est cependant considérablement plus grand, ayant environ cinq pouces depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue, qui n'a pas deux pouces, & qui par conséquent est plus courte à proportion que celle de la musaraigne commune; il a le museau pointu & les dents très aiguës: sur un fond de poil brun, on remarque trois bandes noires assez larges qui s'étendent longitudinalement depuis la tête jusqu'à la queue, au-dessous

(r) Fernandès. *Hist. anim. nov. Hisp.* p. 9, cap. xxiv.

de laquelle on remarque aussi la bourse avec les testicules qui sont pendans entre les pieds de derriere : cet animal, dit Marcgrave, jouoit avec les chats, qui d'ailleurs ne se soucient pas de le manger (*f*); & c'est encore une chose qu'il a de commun avec la musaraigne d'Europe, que les chats tuent, mais qu'ils ne mangent jamais.

X X.

L' A P È R E A.

Cet animal qui se trouve au Bresil, n'est ni lapin ni rat, & paroît tenir quelque chose de tous deux; il a environ un pied de longueur sur sept pouces de circonférence; le poil de la même couleur que nos lièvres, & blanc sous le ventre; il a aussi la lèvre fendue de même; les grandes dents incisives, & la moustache autour de la gueule & à côté des yeux; mais ses oreilles sont arrondies comme celles du rat, & elles sont si courtes qu'elles n'ont pas un travers de doigt de hauteur; les jambes de devant n'ont que trois pouces de hauteur, celles de derriere sont un peu plus longues; les pieds de devant ont quatre doigts couverts d'une peau noire & munis de petits ongles courts; les pieds de derriere n'ont que trois doigts dont celui du milieu est plus long que les

(*f*) Marcgrav. *Hist. nat. Bras.* p. 229.

deux autres; l'apérea n'a point de queue; sa tête est un peu plus alongée que celle du lièvre, & sa chair est comme celle du lapin, auquel il ressemble par la maniere de vivre (t). Il se recèle aussi dans des trous, mais il ne creuse pas la terre comme le lapin, c'est plutôt dans des fentes de rochers & de pierres que dans des sables qu'il se retire: aussi est-il bien aisé à prendre dans sa retraite. On le chasse comme un très bon gibier, ou du moins aussi bon que nos meilleurs lapins (u). Il me paroît que l'animal dont Oviedo, & après lui, Charlevoix (x) & du Perrier de Montfraisier font mention sous le nom de *cori*, pourroit bien être le même que l'apérea (y), que dans quelques endroits des Indes occidentales on a peut-être élevé de ces animaux dans les maisons

(t) Maregrav. *Hist. nat. Bras.* p. 223, fig. *Ibid.*

(u) Pison. *Hist. Bras.* p. 103.

(x) Oviédo dit, que le *Cori* est comme un petit lapin, qu'il y en a de tout blancs & d'autres de couleurs mêlées. *Histoire de Saint-Domingue par le Père Charlevoix, tome I, p. 35.*

(y) Le *Cori* (des Indes Espagnoles) est un petit animal à quatre pieds, assez semblable à nos lapins & aux taupes; il a les oreilles petites, & les porte tellement couchées sur le dos qu'à peine les apperçoit-on; il n'a point de queue. Les uns sont tout blancs, les autres tout noirs, les autres mouchetés de noir & de blanc; il y en a de tout rouges & d'autres mouchetés de rouge & de blanc. . . . Ils sont privés & ne font aucune ordure dans les maisons; ils mangent de l'herbe & se nourrissent de peu de chose; ils ont le goût & le fumet des meilleurs lapins. *Histoire des voyages, par Duperrier de Montfraisier. Paris, 1707, p. 343.*

ou dans des garennes, comme nous élevons des lapins; & qu'enfin c'est par cette raison qu'il s'en trouve de roux, de blancs, de noirs & de variés de couleurs différentes: ma conjecture est fondée; car Garcilasso dit expressément, qu'il y avoit au Pérou des lapins champêtres & d'autres domestiques, qui ne ressembloient point à ceux d'Espagne (r).

X X I.

L E T A P E T I.

Le Tapeti (a) me paroît être une espèce très voisine, & peut-être une variété de celle du lièvre ou du lapin: on le trouve au Brésil & dans plusieurs autres endroits de l'Amérique; il ressemble au lapin d'Europe par la figure; au lièvre par la grandeur & par le poil, qui seulement est un peu plus brun; il a les oreilles très longues & de la même forme; son poil est roux sur le front & blanchâtre sous la gorge; quelques-uns ont un cercle de poil blanc autour du cou, tous sont blancs sous la gorge, la poitrine & le ventre; ils ont les yeux noirs, & des moustaches comme nos lapins, mais ils n'ont point de queue (b). Le tapeti ressemble encore au lièvre par sa manière de vi-

(r) *Hist. des Incas*, tome II, p. 267.

(a) Tapity, selon le P. d'Abbeville. *Mission au Maragnon*, p. 251.

(b) Marcgrav. *Hist. nat. Bras.* p. 223, fig. p. 224.
vire,

vre, par sa fécondité & par la qualité de sa chair, qui est très bonne à manger; il demeure dans les champs ou dans les bois comme le lièvre, & ne se creuse pas un terrier comme le lapin (c). Il me paroît que l'animal de la nouvelle Espagne, indiqué par Fernandès, sous le nom de *ciuli* (d), est le même que le *tapeti* du Bresil, & que ces animaux ne sont qu'une variété de nos lièvres d'Europe, qui ont pu passer par le Nord, d'un continent à l'autre.

Il y auroit bien encore quelques espèces d'animaux à ajouter à ceux qui sont compris dans les Notices précédentes, mais ils sont si mal indiqués qu'elles deviendroient trop incertaines, & j'aime mieux me borner à ce que l'on fait avec quelque certitude, que de me livrer à des conjectures, & tomber dans l'inconvénient de donner pour existans des êtres fabuleux, & pour des espèces réelles des animaux défigurés: avec cette limite, & malgré ce retranchement, que j'ai cru nécessaire, les personnes instruites s'apercevront aisément que notre Histoire des animaux est aussi complète qu'on pouvoit l'espérer: elle contient un grand nombre d'animaux nouveaux, & il n'y en a aucun de ceux qui étoient anciennement connus,

(c) Pison. *Hist. Brasl.* pag. 102.

(d) *Ciuli*. . . . *Lepores novæ Hispaniæ nostratibus similes formâ atque alimento sed auriculis longissimis pro corporis magnitudine, latissimisque.* Fernandès, *hist. animi nov. Hisp.* p. 2, cap. III.

dont il ne soit fait mention dans le cours de cet Ouvrage.

Les notices précédentes, quoique composées de vingt - un articles, ne contiennent réellement que neuf ou dix espèces d'animaux différens, car tous les autres ne sont que des variétés; l'ours blanc n'est qu'une variété de l'espèce de l'ours; la vache de Tartarie de celle du bison; le cochon de Guinée & le cochon du Cap-vert de celle du cochon, &c. Ainsi en ajoutant ces dix espèces à cent quatre - vingt ou environ, dont nous avons donné l'histoire, le nombre de tous les animaux quadrupèdes, dont l'existence est certaine & bien constatée, n'est tout au plus que de deux cents espèces sur la surface entière de la terre connue.

FIN du septième Volume.



T A B L E

De ce qui est contenu dans ce Volume.

N OMENCLATURE des Singes.	- Page	5
Les Orang-outangs ou le Pongo & le Jocko.		47
Le Pithèque		79
Le Gibbon.		87
Le Magot.		91
Le Papion ou Babouin.		97
Le Mandrill.		103
L'Ouanderou & le Lowando.		107
Le Maimon.		112
Le Macaque & l'Aigrette.		115
Le Patas.		120
Le Malbrouck & le Bonnet-chinois.		124
Le Mangabey.		131
La Mone.		133
Le Calitriche.		137
Le Moustac.		141
Le Talapoin.		143
Le Douc.		146
De la dégénération des Animaux.		151
Les Sapajous & les Sagoins.		217
L'Ouarine & l'Alouate.		221
Le Coaita & l'Exquima.		231
Le Sajou.		241
Le Sai.		244
Le Saïmiri.		248
		3

<i>L'Ouistiti.</i>	255
<i>Le Marikina.</i>	259
<i>Le Pinche.</i>	261
<i>Le Mico.</i>	264
<i>Notices de quelques Animaux dont il n'a pas été fait mention dans le corps de cet Ouvrage.</i>	267

Fin de la table du Tome VII.







